

VANITY FAIR

MARS 2020

ENQUÊTES

*Éric Zemmour,
le joker de la droite
extrême*

+

*Macron & Collomb,
violence et passion*

+

*Que reste-t-il
de Yann Moix?*

SPÉCIAL MODE

*Les nuits blanches
de la pleine lune*

CULTURE

*Le retour queer
de West Side Story*

+

*Les nouvelles
histoires d'amour
du roman français*

Carole BOUQUET

raconte James Bond,
Depardieu, Mitterrand,
Godard, Warhol et tous
les monstres sacrés de sa vie



CAROLE BOUQUET PHOTOGRAPHÉE
PAR JUERGEN TELLER - N° 77 - VANITYFAIR.FR

M 04364 - 77 - F: 4,50 € - RD



Miss Dior

ROSE N'ROSES

LE NOUVEAU PARFUM





CHANEL









CELINE

P
R
A
D
A

ARFOIS

ÉSISTER

UX

ÉSIRS

NODINS









FENDI



VALENTINO

VALENTINO

GARAVANI







ROLEX ET LE CINÉMA

Rolex est fière de son engagement pour la transmission du savoir d'une génération à l'autre. À travers notre partenariat avec l'Académie des arts et des sciences du cinéma, nous contribuons à perpétuer l'art cinématographique, en favorisant le partage des expériences et des connaissances pour inspirer les cinéastes de demain. Aux côtés des réalisateurs récompensés aux Oscars® James Cameron, Martin Scorsese, Kathryn Bigelow et Alejandro G. Iñárritu, Rolex s'investit dans le mentorat des futurs cinéastes afin qu'ils préservent et enrichissent les grandes traditions du septième art.

Plus d'informations sur rolex.org

*#Perpetual**

* Perpétuel



MONTRE EXCLUSIVE DE
L'ACADÉMIE DES ARTS
ET DES SCIENCES DU CINÉMA



ROLEX







MICHAEL COLLE

PARIS RUE SAINT-HONORÉ CANNES BOULEVARD DE LA CROISSETTE



PHOTOGRAPHIE RETOUCHEE

L KORS

CTION



Maxi



Mara

EN COUVERTURE

60 EN COUVERTURE

Carole Bouquet : « J'ai un immense goût pour le bonheur »

À 62 ans, elle vit toujours à pleine vitesse.

Carole Bouquet photographiée par Juergen Teller pour *Vanity Fair*.

TENUE CHANEL.
BIJOUX GOOSSENS.





CASA CORBERÓ


BARCELONE

18 - 20 NOVEMBRE 2019

PAR LIZ COLLINS

MIUMIU.COM

miu miu



Carré 90 masculin double face,
Dessin, C'est la fête !
En twill de soie. Recto-verso.



Innovation maison.



- 34 LA PEINTURE de Jean-Philippe Delhomme
38 L'ÉDITO de Michel Denisot

VANITÉS

- 40 JOAILLERIE Dans les pas d'une féline
43 FOOD Le maître de thé
44 VOYAGES La ville qui ne dort jamais
46 MODE Modèles réduits
47 SÉLECTION Osez Joséphine
48 CAPRICE Less is mors
49 MODE Fish & chic
50 PORTFOLIO Soyons désinvoltes
54 CHIFFRES Sweet little fifteen
56 BEAUTÉ Métamorphoses; le nom de la rose
58 SOIRÉES Agents d'influence

MAGAZINE

- 68 POUVOIR Copains d'avant
Gérard Collomb-Emmanuel Macron :
une amitié blessée.
- 74 ENQUÊTE Yann Moix :
« Je suis un mythomane qui ne ment pas »
Un frère occulté, des fanzines antisémites...
D'où viennent ses penchants auto-destructeurs ?
- 82 MONDE Fragments libanais
La *thawra* racontée par la photographe
Myriam Boulos et l'écrivaine Lamia Ziadé.



▲ King Krule
photographié
par Ella Hermé
en janvier 2020
pour Vanity Fair.

▼ Photographie
de Suffo
Moncloa.

TENUE BURBERRY.
BAGUES CARTIER.

- 90 CINÉMA Stars au foyer
Pendant plus de cinquante ans, le Hollywood Studio
Club a offert un refuge aux aspirantes actrices.
- 96 PORTFOLIO Go West
Pour son retour à Broadway,
West Side Story danse le hip-hop et la salsa.
- 102 ENQUÊTE Noire mécanique
Que cherche Éric Zemmour ? La notoriété
ou l'avènement de l'extrême droite au pouvoir ?
- 112 MODE Nuits blanches



FANFARE

- 136 MUSIQUE
Don't be Krule;
Aloïse Sauvage :
« Parfois, le corps
lâche un peu »;
Grimes :
le dernier disque
avant la fin
du monde ?
- 141 SÉRIES La satiété
du spectacle
- 142 LIVRES L'invention
des sentiments;
ascenseur
pour les fachos
- 145 ÉLÉMENTS
DE LANGAGE
L'ennemi
dans la glace
- 146 DERNIÈRES NOTES
par Joseph Ghosn

CE NUMÉRO COMPORTE
UN ENCART ABONNEMENT
JETÉ POUR LES VENTES
DANS LES KIOSQUES EN SUISSE.



Collection Solitaires et Alliances
Bague platine et diamants.

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906



VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

Directeur des rédactions **Joseph Ghosn**
Conseiller éditorial **Michel Denisot**
Rédacteur en chef culture **Philippe Azoury**
Rédactrice en chef mode **Camille Bidault-Waddington**
Rédacteur en chef enquêtes-reportages **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE
Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE
Directeur artistique **Yorgo Tloupas**
Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION
Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Cheffe d'édition et traductrice
Florence Boulon

MODE / ART DE VIVRE
Cheffes de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet et Elvire Emptaz

ENQUÊTES / REPORTAGES
Grand reporter
Marie-France Etchegoin

CULTURE
Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Cari Beauchamp, JD Beauvallet, Caroline Broué, Romain Charbon, Clélia Cohen, Marc Endeweld, Pierrick Geais, Pascaline Potdevin, Sophie Rosemont, Olivier Séguret, Arnaud Viviant et Lamia Ziadé Photographies** **Myriam Boulos, Angèle Châtenet, François Goizé, Charly Gosp, Ella Hermé, Julien Mignot, Suffo Moncloa, Géraldine Richard, Anthony Seklaoui et Juergen Teller Traductions** **Étienne Menu Illustrations** **Jean-Philippe Delhomme**

VANITYFAIR.FR

Responsable éditoriale adjointe **Constance Dovergne**
Rédaction **Margaux Krehl, Pierrick Geais, Alexane Pelissou, Gabriel Piozza et Norine Raja**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ & SOLUTIONS DE COMMUNICATION

Équipe commerciale print et digital **Sophia Masurel avec Alice Descaves, Stéphanie Dupin et Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco Événements Laura Périgord**
Opérations spéciales **Jerôme Dupin, Jennifer Meyrand-Vighetti et Bastien Saunier**

Publicité Italie **Paola Zuffi et Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04) Espagne** **Laurent Bouaziz (+33 6 11 18 10 60)**
États-Unis **Michael Gleeson (+212 630 4937) Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie** **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75116 Paris – www.arpp-pub.org).

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Chef de fabrication **Cécile Revenu Assistante de fabrication** **Anna Grandorge Export** **Anne Claisse Directeur adjoint des ventes** **Fabien Miont**

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton Gestionnaire du patrimoine et documentaliste** **Laure Fournis**



Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obroców Modlina 11 – 30-733 Kraków – Poland.
Diffusion **Presstalis**. ISSN **2268-0659**. Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **mars 2020**.

Abonnements en France métropolitaine 1 an, 11 numéros : 30 euros – **ADM** – service abonnements,
22 D, rue du Général-Leclerc, 80000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.- **Dynapresse**, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ;
abonnements@dynapresse.ch. **Commande d'anciens numéros** : patrimoine.condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.



Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,011 kg/tonne
Couverture **France**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%



LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris

Président et directeur de la publication **Javier Pascual del Olmo Attachée de direction** **Séverine Daniel**
Directrice de l'innovation et du développement stratégique **Violaine Degas Directrice de la création éditoriale digitale** **Sarah Herz**
Directrice financière **Isabelle Léger Directrice des ressources humaines et de la diversité** **Estelle Bleichner Directrice juridique** **Joëlle Cuyver**
Directeur de la production et de la distribution **Francis Dufour**



DOLCE & GABBANA

ACHETEZ EN LIGNE SUR DOLCEGABBANA.COM

50, avenue MONTAIGNE, Paris 8^e
253, rue SAINT-HONORÉ, Paris 1^{er}
CHLOE.COM





Chloé

VANITY FAIR

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**

Chief Operating Officer & President, International **Wolfgang Blau**

Global Chief Revenue Officer & President, US Revenue **Pamela Drucker Mann**

US Artistic Director and Global Content Advisor **Anna Wintour** *Chief Financial Officer* **Mike Goss**

Chief Marketing Officer **Deirdre Findlay** *Chief People Officer* **Stan Duncan** *Chief of Staff* **Samantha Morgan**

Chief Data Officer **Karthic Bala** *Chief Client Officer* **Jamie Jouning**

CONDÉ NAST ENTERTAINMENT

President **Oren Katzef**

Executive Vice President–Alternative Programming **Joe LaBracio** *Executive Vice President–CNÉ Studios* **Al Edgington**

Executive Vice President–General Manager of Operations **Kathryn Friedrich**

CHAIRMAN OF THE BOARD

Jonathan Newhouse

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne *AD, Glamour, GQ, GQ Style, Vogue*

Espagne *AD, Condé Nast College Spain, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair, Vogue, Vogue Niños, Vogue Novias*

États-Unis *Allure, Architectural Digest, Ars Technica, Basically, Bon Appétit, Clever, Condé Nast Traveler,*

Epicurious, Glamour, GQ, GQ Style, Healthy-ish, Hive, La Cucina Italiana, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them,

The New Yorker, The Scene, Vanity Fair, Vogue, Wired

France *AD, AD Collector, Glamour, GQ, Vanity Fair, Vogue, Vogue Collections, Vogue Hommes*

Inde *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*

Italie *AD, Condé Nast Traveller, Experience Is, GQ, La Cucina Italiana, L'Uomo Vogue, Vanity Fair, Vogue, Wired*

Mexique et Amérique latine *AD Mexico, Glamour Mexico, GQ Mexico & Latin America, Vogue Mexico & Latin America*

Japon *GQ, Rumor Me, Vogue, Vogue Girl, Vogue Wedding, Wired*

Royaume-Uni *London HQ, Condé Nast College of Fashion and Design, Vogue Business* **Grande-Bretagne** *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, GQ Style, House & Garden, Love, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Wired*

Taiwan *GQ, Interculture, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Casa Vogue, Glamour, GQ, Vogue*

Russie *AD, Glamour, Glamour Style Book, GQ, GQ Style, Tatler, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATIONS

Afrique du Sud *Glamour, GQ, GQ Style, House & Garden*

Allemagne *GQ Bar Berlin*

Australie *GQ, Vogue, Vogue Living*

Bulgarie *Glamour*

Chine *AD, Condé Nast Center of Fashion & Design, Condé Nast Traveler, GQ, GQ Lab, GQ Style,*

Vogue, Vogue Business in China, Vogue Film, Vogue Me

Corée du sud *Allure, GQ, Vogue, Wired*

Grèce *Vogue*

Hong Kong *Vogue*

Hongrie *Glamour*

Islande *Glamour*

Pays-Bas *Glamour, Vogue, Vogue Living, Vogue Man, Vogue The Book*

Pologne *Glamour, Vogue*

Portugal *GQ, Vogue, Vogue Café Porto.*

Proche et Moyen-Orient *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue, Vogue Café Riyadh, Wired*

République tchèque et Slovaquie *La Cucina Italiana, Vogue*

Roumanie *Glamour*

Russie *Tatler Club, Vogue Café Moscow*

Thaïlande *GQ, Vogue*

Turquie *GQ, Vogue, Vogue Restaurant Istanbul*

Ukraine *Vogue, Vogue Café Kiev*

FAITES PLACE AU NOUVEAU JEAN,
LE BALLOON

Levi's[®]



Richard, 30 x 40cm, 2017.

« Los Angeles Langage ».
Du 28 mars au 30 mai.
Galerie Perrotin,
76, rue de Turenne,
Paris III^e.

KENDALL JENNER

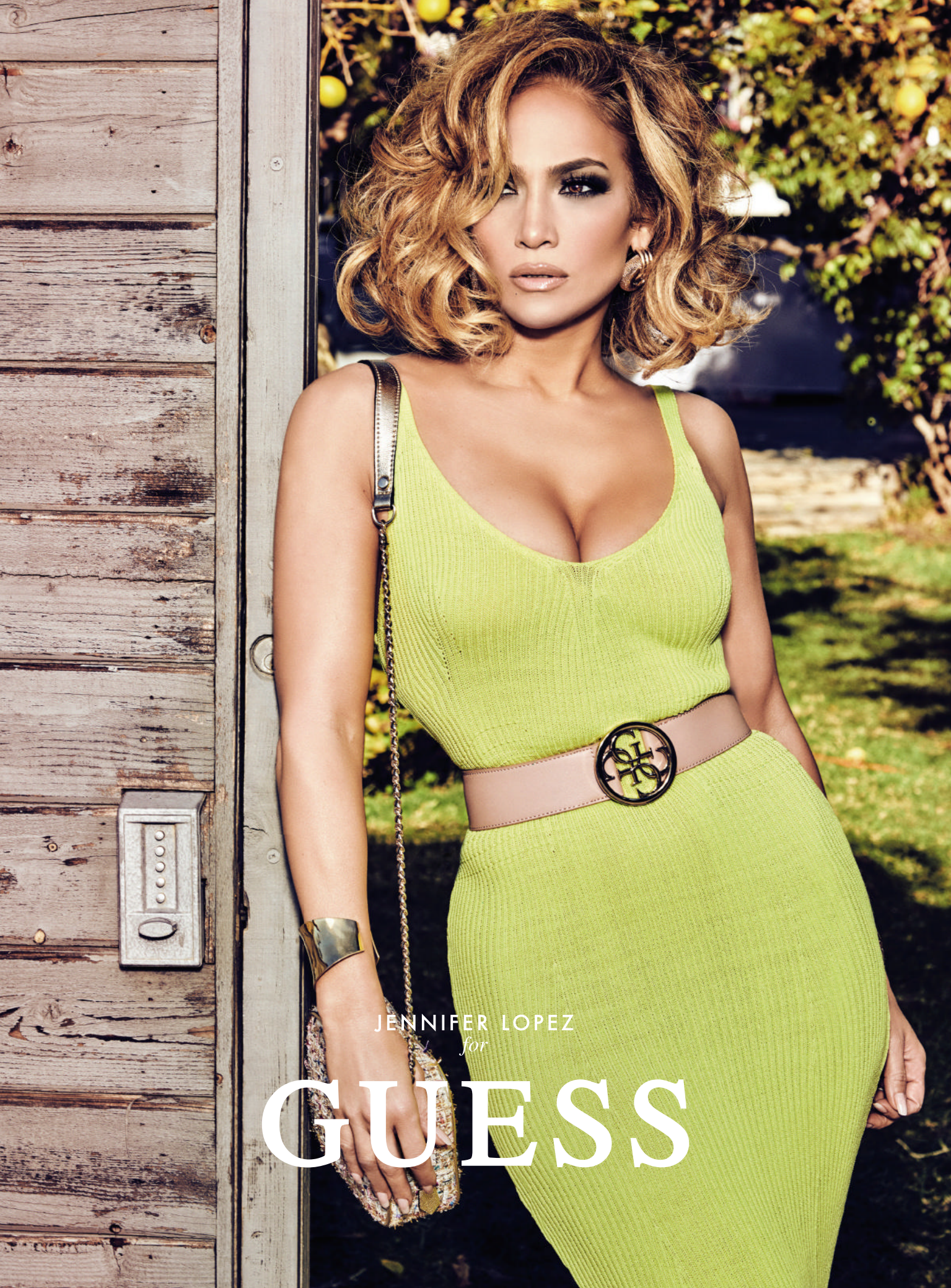
LONGCHAMP
PARIS

PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE



NOUVEAU SAC ROSEAU. PRÊT-À-PORTER LONGCHAMP.





JENNIFER LOPEZ
for

GUESS

Se fier aux apparences est toujours une erreur. C'est d'autant plus vrai pour les actrices. Jadis, on les identifiait à leur rôle. Désormais, on les confond avec l'image qu'elles donnent d'elles-mêmes

et qui est maîtrisée (voire façonnée) par leurs agents, la plupart du temps. Combien d'interviews sont relues et amendées avant d'être publiées ? Combien d'entretiens présentés comme « exclusifs » sont ficelés avec l'interdiction de parler d'à peu près tout. Nous ne pratiquons pas cette règle à *Vanity Fair* – c'est d'ailleurs ce qui nous a valu quelques fâcheries pour trois fois rien avec des célébrités (heureusement rares).

Carole Bouquet est en couverture de ce magazine et elle répond sans exclusive à toutes les questions de Philippe Azoury. On y apprend beaucoup de choses. On peut y découvrir ce qu'est l'amour (au cas où). Carole est directe. Comme les hommes de sa vie qui le restent toujours un peu. Le père de son brillant fils Dimitri, Jean-Pierre Rassam, est un héros. Exceptionnel et hors norme. Leur rencontre, et ce que Carole Bouquet nous raconte ici de leur vie, vaut bien mieux que bon nombre de scénarios de films. Elle raconte aussi son histoire avec Gérard Depardieu : elle avait tourné avec lui dix ans plus tôt dans *Rive droite, rive gauche* de Philippe Labro, puis dans *Trop belle pour toi* de Bertrand Blier. Le passage de l'ami à l'amoureux est évoqué en quelques mots. Tout est dit. Avec élégance.

Des rencontres avec Carole Bouquet dans le cadre de mon travail, il y en a eu beaucoup. Notamment

à Cannes lorsqu'elle fut maîtresse de cérémonie et que j'en étais le producteur. Des réunions de travail au soleil sur la terrasse de l'Eden Roc. À dîner chez Tétou avec son beau-frère, Paul Rassam, le plus discret de tous les grands producteurs. Des répétitions au cordeau. Un moment unique avec Jeanne Moreau qui chante *Le Tourbillon de la vie* avec Vanessa Paradis. J'avais juste eu l'idée d'inviter Vanessa pour rendre hommage à Jeanne, présidente du jury cette année-là. Elles en ont fait un moment inoubliable – et multidiffusé. Carole Bouquet et Gérard Depardieu pour un déjeuner d'éclats de rire à La Fontaine Gaillon (Paris II^e) et bien d'autres rendez-vous ici ou là avec toujours la même élégance (*never complain, never explain*) et la même envie de rire. □

MICHEL DENISOT
Conseiller
éditorial
de *Vanity Fair*,
photographié
par Samuel
Kirszenbaum.





I R O

SPRING/SUMMER 2020 — AVAILABLE WORLDWIDE IROPARIS.COM

VANITÉS

► Joaillerie p. 40 ► Food p. 43
► Voyages p. 44 ► Mode pp. 46, 49 et 50
► Sélection p. 47 ► Caprice p. 48
► Chiffres p. 54 ► Beauté pp. 56 et 57
► Soirées p. 58

Dans les pas d'une féline

Rencontre avec Mariacarla Boscono, mannequin-star de l'époque. Une fille mystérieuse qui incarne à merveille la panthère de Cartier.

Texte **Pierre Groppo**

C'est un petit soir glacé d'hiver dans un cinéma de la rive gauche à Paris. Le réalisateur Luca Guadagnino vient de présenter *The Staggering Girl*, un court-métrage réalisé en collaboration avec Pierpaolo Piccioli, le directeur artistique de la maison de couture romaine Valentino, et présenté lors de la dernière Quinzaine des réalisateurs du festival de Cannes. À l'issue de la projection, il remercie Mariacarla Boscono, 39 ans, « la seule que j'ai filmée à deux reprises dans la scène de danse », un bal un peu halluciné tourné dans le jardin botanique de la ville éternelle.

La scène est muette. Le mannequin romain y apparaît deux fois, en robe verte sous le ciel des Césars. À 14 ans, elle avait défilé pour la première fois pour la maison italienne. La veille, c'est à l'hôtel Salomon-de-Rothschild, à Paris, qu'elle retrouvait Valentino et le podium. Dans une robe longue de tulle entièrement rebrodée de paillettes bleu électrique, c'est un autre rôle muet auquel elle se prête depuis plus de vingt ans, sans rien vouloir y changer. Lui prêter l'œil de jais de Gianna Maria Canale, la mélancolie de Lucia Bosé (la maîtresse du frère de Luchino Visconti), le minois d'Elsa Martinelli (l'interprète du

Donatella de Mario Monicelli) ? Mariacarla s'en fiche royalement. C'est une autre Donatella qui la faisait rêver. « J'ai toujours voulu être mannequin, du style Claudia Schiffer chez Versace, explique-t-elle aujourd'hui. Mais j'ai commencé avec Rei Kawakubo [la fondatrice japonaise de Comme des garçons] qui m'aimait bien mais ne me disait pas un mot. La première fois qu'on a travaillé ensemble, je me suis retrouvée avec le visage peint en blanc et une crête de volaille sur la tête. J'ai appelé ma mère pour lui dire : "Tu n'as pas idée de ce pour quoi on me paye." »

Suivront tous les Romains qui comptent, fussent-ils d'adoption comme Karl Lagerfeld chez Fendi, et puis New York, Paris où son ami Riccardo Tisci règne chez Givenchy. Une carrière folle où il faut se réinventer complètement plusieurs fois par jour : « Mon travail, ce n'est pas les mots ; c'est une attitude, un regard, une manière de marcher, c'est quelque chose dans lequel je suis à fond une fois que j'ai accepté. Mais je sais aussi dire non. » De l'autre côté du miroir, la vestale silencieuse est une femme dont les mots en cascade ont l'accent chaleureux de Rome, quand bien même elle a passé une partie de sa vie au Kenya. ➔





Mariacarla
Boscono
en juin 2019.

BOUCLE D'OREILLE
PANTHÈRE CARTIER.

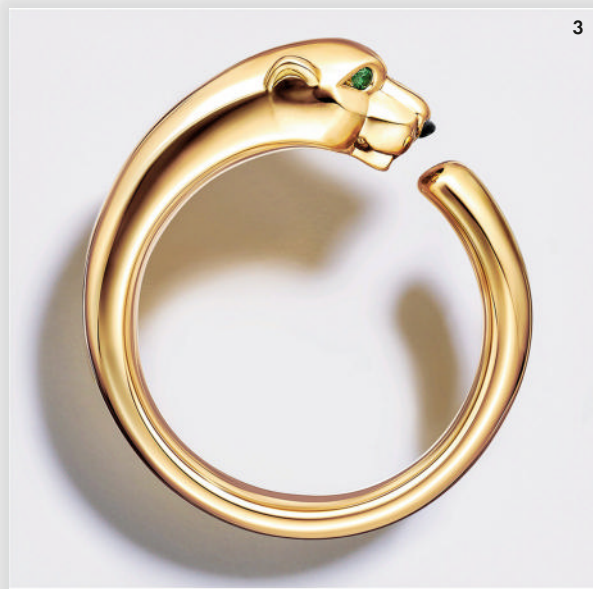


1. Broche panthère de la duchesse de Windsor, 1949. Jeanne Toussaint dessina de nombreuses pièces pour cette fidèle cliente.
2. Jeanne Toussaint (1887-1976) dans son bureau de la rue de la Paix, photographiée par Cecil Beaton dans les années 1950.
3. Bague panthère contemporaine Cartier.



⇒ Ce côté insaisissable, presque félin, avait déjà tapé dans l'œil de Cartier pour la campagne de sa ligne de bijoux Cactus : « J'étais enchantée, dit-elle. Mais je me disais qu'un jour je finirais par avoir le premier rôle : celui de la panthère. » Rue de la Paix, le fauve rôde depuis 1914, fin d'une période bénie qui voit aussi une certaine Jeanne Toussaint faire ses armes à Paris. La panthère, c'est aussi elle, un destin hors du commun qui voit une petite Belge de Charleroi devenir la vedette du Paris de la Belle Époque, faire tomber les hommes comme des mouches et finir par piloter la haute joaillerie du 13, rue de la Paix jusqu'aux années 1970, n'hésitant pas, à un âge vénérable, à poser bottes de cow-boy aux pieds dans les salons cossus du joaillier. Depuis un premier étui à cigarettes orné d'une panthère en platine offert en 1917 par Louis Cartier, le fauve est devenu la signature de cette femme à poigne, dont les clientes sont la duchesse de Windsor, Maria Félix, Daisy Fellowes. En un mot, tout le gratin du XX^e siècle. Si la panthère se décline sous forme de montres, broches, colliers plus ou moins figuratifs devenus signature de Cartier, le « style Jeanne Toussaint » est fait aussi de lézards et de serpents, de chimères et de menottes, portés avec une sorte de désinvolture savante. L'extraordinaire est le quotidien de celle qui finira baronne en épousant – sur le tard – l'ex-président de Saint-Gobain : cette panthère avait avant tout le goût de la liberté.

Cette liberté-là, Mariacarla Boscono y goûte visiblement aussi. Elle rentre d'un long séjour à Bali. Entretient-elle le mystère ? Son compte Instagram est minimal. Le silence lui donne de la hauteur. Elle a passé la fin de son enfance au Kenya, loin des sirènes du luxe et des lumières des podiums. Italienne jusqu'au bout des doigts mais citoyenne du monde selon la formule consacrée. Contrairement à beaucoup de ses conseurs, elle n'a pas vendu sa grossesse à une marque, ne multiplie pas les « collab' », n'a pas



lancé sa ligne de produits de beauté ou sa chaîne YouTube. Faire du sport à six heures du matin ? Très peu pour elle : « Je préfère rentrer à 6 heures du matin après une bonne soirée ». L'avenir ? On verra bien, ses amis sont dans la mode, l'art, le cinéma. Elle est là où elle voulait être, bien décidée à y rester. « Je vais vous dire un truc assez amusant. Petite, personne ne m'a jamais dit que j'étais jolie. Mes frères, oui. Moi ? On me trouvait futée, drôle, vive, mais jolie ? Jamais. Mes frères sont très blonds, moi pas. J'étais un peu le Caliméro de la famille, mais ça y est : Caliméro est devenu la panthère. » □

Le maître de thé

À Paris, un authentique « *sabo* » offre une expérience contemporaine scénographiée de l'art de vivre japonais.

Texte **Caroline Broué** Photographie **Angèle Châtenet**

Amateurs d'expériences nouvelles, curieux de découvrir la culture japonaise autrement que par les sushis ou les films de samourais, avides de calme, de simplicité et de raffinement, voici un nouveau lieu idoine, confirmant l'ancrage du Japon à Paris. Tandis que pour la première fois le guide Michelin a décerné trois étoiles à un cuisinier japonais (Kei Kobayashi, installé près des Halles) dans son édition 2020, un espace concept dédié à l'art de vivre nippon a ouvert ses portes début janvier. Son fondateur, Shinichiro Ogata, architecte et designer japonais de renom (son restaurant à Tokyo, Yakumo Saryô, est légendaire), a choisi une ancienne manufacture au sein d'un hôtel particulier du XVII^e siècle dans le Marais pour créer un lieu unique, dédié à la culture traditionnelle déclinée de manière contemporaine, scénographiée selon une esthétique minimaliste. Chaque centimètre carré, chaque meuble a été pensé et dessiné par Ogata, jusqu'à la vaisselle jetable en bambou. Une tendance jupitérienne ? Le chef préfère parler de démarche « holistique ». En tout cas, le résultat doit être parfait. Tant pis si le chantier a pris



1. La cérémonie du thé.

2 et 3. Bois, cuivre, pierre et murs chaulés : détails d'un lieu unique entièrement pensé par l'architecte Shinichiro Ogata.

des mois de retard. Un perfectionnisme sans faille, une radicalité, à l'image de l'architecture intérieure et de l'ambiance, tamisée et ouatée, entre rigueur monacale et refuge de luxe. Des matériaux issus d'un savoir-faire artisanal, bois, verre, pierre, cuivre, laiton. Des murs et des plafonds blancs couverts de plâtre *shikkui* (mélange de chaux et de poussière de coquilles d'œufs). Ici, on ne parle pas, on murmure et le téléphone portable est banni.

Le lieu est aussi une invitation à ralentir. De toute façon, il faut du temps pour parcourir les quatre niveaux répartis sur 800 m², les trois boutiques (thé, pâtisserie/wagashi, arts de la table), la galerie, le bar, le restaurant et, pièce phare de l'ensemble au sous-sol, l'espace dédié qu'il ne faut surtout pas appeler vulgairement « salon de thé » mais « *sabo* ». Car pour Shinichiro Ogata, le thé

est la pierre angulaire de l'esprit : tout commence, se développe et finit avec ce breuvage quasiment mystique. Toute une philosophie qu'on éprouve lors de la cérémonie du thé. Dans une salle voûtée, en clair-obscur, autour d'un comptoir en bois brûlé, et dans un silence respecté, le maître de thé, venu spécialement du Japon, propose de déguster un « thé d'ombre rare ». Et là, une véritable chorégraphie se déploie sous nos yeux, chacun de ses gestes est réalisé avec la plus grande minutie, sa main danse littéralement pour attraper la baguette en bois *hishaku* sur-

montée d'un petit récipient qui va servir à prendre un peu d'eau pour la verser sur le thé puis dans les verres, et ce, de façon répétée. Rien n'est laissé au hasard et rien ne sera perdu, ni le temps d'infusion ni les feuilles que l'on nous sert à manger pour finir. Quatre décoctions du même *gyokuro* à températures variées plus tard, on remonte l'escalier rasséréné, prêt à retourner dans l'agitation urbaine, avec les mots de Shinichiro Ogata : « L'hospitalité, c'est une attention particulière tout juste perceptible. » □

OGATA. 16, rue Debelleyne, Paris III^e.

Retrouvez « Les Bonnes Choses » de Caroline Broué, chaque dimanche de midi à 12 h 30 sur France Culture. Avec la participation de Pierre Groppo (Vanity Fair).





Le restaurant de ramen Kamukura à Dôtonbori.

La ville qui ne dort jamais

De jour comme de nuit, Osaka n'envie rien à Tokyo et cultive son propre style de vie. La métropole portuaire accueille d'ailleurs le premier restaurant Louis Vuitton au monde. Dérive dans une cité bouillonnante.

Texte **Pierre Groppo** Photographie **Shoichi Kajino**

Des crabes géants et des bœufs aux yeux électriques – proximité de Kobé oblige – s'agitent sur les façades dans une improbable symphonie de voix synthétiques, d'écrans, de parfums de boulettes de poulpes et d'*okonomiyaki*, la crêpe locale. Les affiches des *boy's bands* y voisinent avec des chats démesurés et un athlète colossal, égérie depuis 1935 du confiseur Glico. Bienvenue à Dôtonbori, le quartier le plus photographié d'Osaka. La troisième ville du Japon à la *hype* frémissante accueillera l'exposition internationale en 2025.

On la dit plus détendue que sa grande sœur Tokyo, moins snob que sa voisine Kyoto, l'ancienne capitale impériale. Osaka est leur pendant portuaire, commerçant, industriel, ouvert sur le monde. Les canaux qui la parcourent en font une drôle de Venise à dimension nipponne où circulaient tous les produits de la région du Kansai. Sur la route qui mène de l'aéroport international, la succession d'usines, raffineries, entrepôts, entrelacs de tubes comme autant de veines géantes continue d'irriguer la richesse du coin dans un décor à la Blade Runner.

Les habitants y sont, paraît-il, un brin plus cagoles et plus taquins, et y parlent encore un peu un dialecte du cru. On vit bien à Osaka : en 2019, la cité natale de l'architecte Tadao Andô se classait quatrième place au palmarès *The Economist* des villes les plus agréables du monde, derrière Vienne, Melbourne et Sydney (on lui souhaite le meilleur pour 2020). Et si les loyers, plus doux qu'ailleurs, y autorisent des dingeries de boutiques vintage dans les quartiers de Shinsaibashi et Nakazakicho (quitte à les chercher dans les sous-sols d'une voie ferrée), les enseignes de luxe du boulevard Midôsuji laissent entendre que, question bonne fortune, Osaka n'a rien à envier à personne.

On ne s'étonne donc pas que Louis Vuitton, avec qui les Japonais entretiennent une relation passionnelle depuis son installation dans l'archipel en 1978, vienne d'y ouvrir sa plus grande « maison » – en langue Vuitton, une maison, c'est plus qu'une boutique, davantage qu'un magasin : un lieu de vie, de rencontres, d'échanges... Ici, pas moins de six étages dans un spectaculaire bâtiment co-signé par les architectes Peter Marino et Jun Aoki, à la façade de navire recouverte de voiles de verres. Tous les univers de la maison – maroquinerie, voyage, mode homme et femme, horlogerie, objets nomades, beaux livres... – figurent en bonne place dans ce vaisseau inspiré par la jonque traditionnelle japonaise (l'intérieur, avec son mobilier signé Charlotte Perriand et George Nakashima, ressemble plus à un yacht de luxe – même les ascenseurs s'excusent « de vous avoir fait attendre »). Mais la maison est surtout le nouveau *hot spot* où dîner : Louis Vuitton vient d'y ouvrir son premier restaurant, confié au chef Yôsuke Suga, longtemps bras droit du chef le plus étoilé du monde, Joël Robuchon (1945-2018). Vedette à Tokyo où son établissement fait le plein des mois à l'avance, lui-même n'a pas de macaron



Yosuke Suga,
43 ans, chef
du V Sugalabo.

mais trône en tête de La Liste avec le respectable score de 99,5 sur 100. Le voici aux commandes des vingt-quatre couverts de V Sugalabo. Dans un décor évoquant *Vingt Mille Lieues sous les mers*, il y propose, le soir uniquement, un menu unique fait à partir de produits japonais. Quinze cuisiniers s'affairent pour faire se rencontrer légumes d'ici et techniques d'ailleurs – le bras droit de Suga a tenu un restaurant du côté de... Chablis. Spécificité : pas de réservation possible pour le quidam. Le numéro de téléphone de l'établissement, planqué derrière un mur de malles et valises (monogrammées) amovible, se susurre de bouche à oreille. La carte des vins y est excellente – ils se dégustent également au Café V adjacent et sa terrasse ouverte aux vents de la mode, avec une salade niçoise aux pommes de terre locales ou une terrine de porc noir de Kagoshima.

Derrière, le dédale des ruelles de Namba attend les dîneurs satisfaits. Osaka travaille et écumer les échoppes, micro-bars, clubs inattendus y est aussi un travail à part entière. Il sera toujours temps d'aller reprendre ses esprits dans le jardin paysager du château ou à Spa World, où les reconstitutions de thermes romains et de la grotte bleue de Capri voisinent avec un sauna finlandais et des *onsen* japonais. La ville ne dormant pas, il est possible d'y barboter quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une fois rasséréné, il sera l'heure de flâner à pied ou à vélo. Et, entre une boulette de poule et une virée dans une boutique de disques planquée dans Nishinbashi, de découvrir les perles cachées d'Osaka : son très beau musée de la céramique orientale, ou encore la bibliothèque du musée Shiba Ryotaro, construite par Tadao Andô en hommage à son ami et écrivain du même monde. C'est, dit-on, l'une des plus belles aux mondes. Question beauté méditative, Osaka la tumultueuse n'a rien non plus à prouver. □



Le salon
du quarantième étage
de l'hôtel Conrad.

Y DÎNER

Sugalabo par Louis Vuitton : **Café V** et **V Sugalabo**, Louis Vuitton Maison Osaka Midousuji, 2-8-16 Shinsaibashisuji Cho-ku.

Taiko-en, un restaurant traditionnel installé dans l'ancienne demeure du baron Fujita Denzaburo. 9-10 Amijimachô, Miyakojima-ku. www.taiko-en.com

Y DORMIR

Hôtel Conrad Osaka. Perché au quarantième étage d'un immeuble avec une vue à couper le souffle sur la ville et un spa primé. 3 Chome-2-4 Nakanoshima, Kita-ku. www.conradosaka.jp

À FAIRE

Dans le quartier de Dôtonbori, les aficionados de cuisine ne rateront pas la rue commerçante, Sennichimae Doguyasuji, avant de découvrir la maison de thé du parc du château d'Osaka, construit par un seigneur de la guerre du XVI^e siècle. Les geeks ont longtemps fréquenté le quartier de l'électronique Den den town : en mars s'y tient le Nipponbashi Street Festa dédié à la culture *otaku*. On pourra aussi visiter le musée de la céramique orientale. 1 Chome-1-26 Nakanoshima, Kita-ku. www.moco.or.jp

SUR LES PAS DE TADAÔ ANDÔ

L'architecte a signé la maison Azuma à Sumiyoshi, le Wall of Hope au pied de l'Umeda Sky Building (ne pas rater l'observatoire), l'étonnant Sayamaike Museum sur les rapports entre l'homme et l'eau (2 Chome Ikejirinaka, Osakasayama) et le Shiba Ryotaro Memorial Museum (3 Chome-11-18 Shimokosaka, Higashiosaka, www.shibazaidan.or.jp). Quant à la fameuse Église de la lumière, elle se situe à Ibaraki, à 25 km de la ville.

SORTIR

Le quartier de Namba regorge d'izakayas – le bistrot local, de la taille d'un mouchoir de poche. Misono, un ex-centre commercial des années 1960 y attire une foule underground.



La nouvelle « maison »
Louis Vuitton à Osaka :
six étages co-signés
par les architectes Peter
Marino et Jun Aoki.



SACS, TENUES
ET SOULIERS
LONGCHAMP

Modèles réduits

La folie des mini-sacs gagne les plus grandes maisons. À l'image de Longchamp, qui édite ses modèles emblématiques en version miniature.

Texte Elvire Emptaz

Cela a commencé presque comme une plaisanterie. Pour sa collection printemps-été 2018, intitulée « La Bomba », le créateur Simon Porte Jacquemus a créé un sac si petit qu'il ne peut presque rien contenir. Loin d'être un simple coup de com', ladite apparition signe le début d'un raz de marée. Delvaux, Fendi, Burberry, Loewe... on ne compte plus les marques qui éditent des sacs minuscules. Dans cette folie pour le petit, Longchamp se distingue en choisissant de proposer ses plus grands succès (Roseau, Cavalcade et le plus attendu, Le Pliage en cuir) en version rapetissée pour le printemps-été 2020. De quoi agrandir sa micro-collection. □

LONGCHAMP



Osez Joséphine

Une boutique, un service de table, des hommages et un sac pour célébrer le sacre du printemps.

Texte Elvire Emptaz et Pierre Groppo

Première épouse de Napoléon, Joséphine de Beauharnais prend ses aises dans la boutique parisienne de **Dolce & Gabbana**. Une mosaïque monumentale habille le mur de l'espace femme, en écho aux marbres rythmant les deux étages et l'escalier monumental. Une manière d'apporter au nouveau concept architectural des créateurs siciliens une touche locale... mais qui ne manque pas de briller. L'empereur, en face, attend en majesté les visiteurs de l'espace masculin.

Dolce & Gabbana, 3-5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris VIII^e. dolcegabbana.com

Jardin d'Éden

La botanique passe à table avec Passifolia, le nouveau service de table imaginé par Nathalie Roland-Huckel pour Hermès.

À la croisée de l'Amazonie et du paradis, un paysage prodigieux décliné du petit-déjeuner au dîner d'apparat, dans un esprit aussi végétal que rutilant.

hermes.com

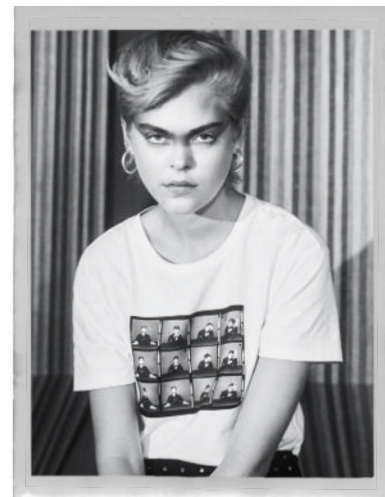


MASAYOSHI SUKITA / HUGO BOSS

Bowie dans la peau

« Hugo loves Bowie », ou comment, quatre ans après sa disparition, le prodige caméléon continue de marquer la mode de son empreinte, à travers une collection-hommage signée Hugo Boss réinventant les essentiels d'une inimitable allure androgyne.

hugoboss.com



Show chaussures

La nouvelle collection printemps-été 2020 de Church revisite les classiques de la maison avec brio et propose des modèles de chaussures moins attendus, mais tout aussi réussis, comme des sandales et des baskets mixtes.

church-footwear.com

Sloane chic

Nouveau venu dans l'univers Polo Ralph Lauren, le sac Sloane en cuir italien se décline en couleurs vives, du bleu lapis au rose fuchsia. Et s'impose façon croco comme le nouveau fer de lance du classicisme américain.

ralphlauren.fr



Comme des bijoux

Pour la première fois de son histoire, la marque Comme des garçons livre une collection de haute joaillerie. Elle s'est associée pour l'occasion à une autre maison nippone, Mikimoto. Ensemble, elles ont créé une série de colliers de perles mêlés à des chaînes rock et délicates à la fois.

comme-des-garcons.com



Less is mors

Pour ce sac d'épaule vintage,
Gucci retrouve ses origines
équestres. Photographie Charly Gosp



Ce sac à bandoulière
et rabat, présenté lors du
défilé croisière 2020,
revisite un modèle ori-
ginal de 1955.

SAC GUCCI.
PRIX SUR DEMANDE.

Fish & chic

À la fin des années 1980, le jeune Christian Louboutin s'adonne avec passion à la création de souliers en peau de poisson. Rescapé de cette époque, son escarpin maquereau est l'une des vedettes de l'exposition qui lui est consacrée au palais de la Porte-Dorée.

Texte **Pierre Groppo** Photographie **Anthony Seklaoui**

Christian Louboutin raconte : « À l'époque, j'habitais chez une copine dans le coin. Je suis allé au marché de la rue de Buci et j'ai acheté des maquereaux, des saumons, des harengs et du bar en fonction des dessins de leur peau. » Nous sommes en 1988 et, après avoir collaboré à une exposition de chaussures de Roger Vivier, le jeune homme de 24 ans s'adonne à la découverte de la saumure. Objectif : réaliser, avec la complicité d'un ami ébéniste et dinandier, des souliers en peau de poisson.

Celui qu'on présente souvent comme le *party boy* du Palace est aussi fasciné par les créatures aquatiques (« En plus des plumes, de la danse et des oiseaux – en gros, ça se résumait à ça, plus le flamenco »). Il les a observés des heures, gamin, à l'Aquarium de la Porte-Dorée, voisin de l'appartement familial du 43, rue de Fécamp. « J'y suis allé beaucoup vers 9, 10, 11 ans. C'était gratuit, la mairie du XII^e arrondissement nous donnait des tickets, comme pour la foire du Trône. Je suis resté pantois devant les effets d'irisation, le mouvement, le côté asymétrique et symétrique. » Il est aussi un passionné de beaux objets, un autodidacte qui s'est mis sérieusement à la dorure sur bois comme au maniement de la colle en peau de lapin. Cette fois, il veut reproduire les effets d'iridescence des poissons bleus. « J'y suis allergique, alors je voyais ça comme une sorte de thérapie artisanale. Mais j'ai découvert que la saumure faisait tomber les écailles. » Exit l'aspect nacré, mais la peau de maquereau offre des effets métalliques intéressants. Il en habille une paire d'escarpins dont le talon Cressent a été fabriqué par son ami

Jean en clin d'œil à Charles Cressent, ébéniste de Louis XV et de Richelieu, élève du grand rival d'André-Charles Boulle. « Je lui ai demandé de dessiner une silhouette un peu ventrue, comme une commode vénitienne », dont il recouvre l'intérieur de peau de hareng. « Le hareng, ce n'est pas très grand, mais c'est vraiment joli. J'ai aussi réalisé un petit drapé sur le côté, un peu Madame Grès. Mais c'était assez moche, ça faisait un peu Dalida, truc pour émission de variétés. Il a sauté au bout d'un an. » Adieu cette fois au drapé de hareng, comme au soulier droit, mystérieusement disparu. Reste le modèle gauche, figure de l'exposition organisée au palais de la Porte-Dorée, celui-là même qu'il



SOUPLIER
MAQUEREAU
CHRISTIAN
LOUBOUTIN.

visitait enfant, ravi des objets rapportés d'Afrique, d'Asie, d'Océanie, ou encore « de la Volta : je ne savais pas où c'était, mais j'imaginai là quelque chose d'assez bouillonnant ; moi qui passais mes vacances entre Saint-Brieuc, Saint-Malo et le Périgord, j'ai trouvé ici l'idée d'un ailleurs, d'un exotisme que m'apportaient autant la lecture de Tintin que les parcours imaginaires que je m'organisais avec des catalogues de voyage. » L'hommage orchestré par Olivier Gabet, directeur du musée des Arts décoratifs, plonge au cœur de ses songes. Bien au-delà de la semelle rouge ou de l'escarpin Pigalle, la drôle de dentelle « Partouze », la poésie d'un théâtre du Bouthan, le lustre d'un palanquin andalou spécialement acheminés et les dizaines d'accessoires reviennent sur un univers où érotisme, humour et grand chic vont de pair, sur fond de ces odyssées imaginaires « que je ne croyais jamais faire, mais que j'ai fini par réaliser ». □

Christian Louboutin : l'Exhibition[niste].
Palais de la Porte-Dorée. Jusqu'au 26 juillet.

Soyons désinvoltes

Octobre 2019. Dans les coulisses du premier défilé prêt-à-porter de Virginie Viard chez Chanel, collection printemps-été 2020.

Photographie **Julien Mignot**



TENUES ET ACCESSOIRES
CHANEL





TENUES ET ACCESSOIRES
CHANEL



Métamorphoses

Poudre de savon, shampoing compact, crayons parfumés... Les cosmétiques se solidifient dans un souci écologique, économique et pratique.

Texte **Elvire Emptaz** Photographie **Géraldine Richard**

On connaissait le crayon à lèvres ou pour les yeux ; désormais, il peut aussi parfumer ou servir de blush. Le shampoing, lui, se mue en savon, alors que le savon devient poudre. De plus en plus de produits de beauté prennent des allures solides dans un souci écologique – moins d'emballages, moins d'eau pour les fabriquer –, mais aussi de praticité, puisqu'ils sont ainsi plus faciles à transporter. □



1. Poudre de savon **Acqua di Parma Blu Mediterraneo**.
2. Pierre d'alun anti-transpirante et opale blanche tonifiante **L'Officine Universelle Buly**.
3. Parfum solide **PhiloSykos Diptyque**.
4. **Re-Move**, poudre exfoliante éclat **Clarins**.
5. Shampoing solide à l'aloë vera **Christophe Robin**.
6. Jeu de quatre crayons-parfums **Chance Chanel**.
7. Crayon multitâche **Crayola beauty** (en exclusivité chez Sephora).



Le nom de la rose

Réinterprétés par les plus grands nez, ces parfums n'ont plus rien d'innocent ni de désuet.

Texte **Elvire Emptaz** Photographie **Géraldine Richard**

Pour Arnaud Guggenbuhl, directeur marketing de la maison Givaudan, leader mondial de la création de parfum, « la rose est la reine des fleurs, la plus humaine. Elle a toujours fasciné au cours de l'histoire. On en trouve déjà des mentions dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* au VIII^e siècle av. JC ! » On la repère également à l'époque romaine dans la ville de Paestum, remplie de roseraies, où l'on infusait les pétales dans l'huile d'olive. « Si l'on n'en utilise que quatre dans la parfumerie, à force d'hybridations, on compte aujourd'hui plus de seize mille cultivars [variétés obtenues par sélection] de rose », précise-t-il.

Un temps boudée, parce qu'assimilé aux premiers parfums de jeunes filles ou à ceux de leurs aînées, elle revient en force dans les nouveaux jus. Associée à du bois, de la bergamote ou de la mandarine, modifiée comme avec Flowerbomb Dew de Viktor & Rolf pour lequel une rose

cultivée dans l'eau qui rappelle la rosée du matin a été créée, elle est adorée par les nez. C'est d'ailleurs la première odeur qu'ils apprennent à travailler à l'école. « Elle est très facile à comprendre et pleine de facettes, à la fois verte, animale, pétalée, fruitée, ce qui permet de jouer avec », confirme Fanny Bal, parfumeuse chez International Flavors & Fragrances (IFF) qui vient de créer Irrésistible pour Givenchy.

Plus que toute autre fleur, la rose charrie un imaginaire vaste et varié. Elle évoque tour à tour l'innocence, la virginité, la sensualité, l'amour, le danger... « C'est l'archétype de la féminité, analyse Anne Flippe, maître parfumeur chez IFF. Les consommateurs aiment son côté délicat, sophistiqué... » Cela explique pourquoi, au-delà de son alléchante odeur, la teinte rose dans toutes ses variantes, déjà vue sur les podiums masculins et féminins, sera présente en 2020 sur 70 % des bouteilles de parfums. □

1. MISS DIOR ROSE N°1 ROSES **DIOR**. 2. IRRÉSISTIBLE **GIVENCHY** [DISPONIBLE À PARTIR DE JUIN 2020].
3. ROSE OF NO MAN'S LAND **BYREDO**.
4. L'EAU À LA ROSE **MAISON FRANCIS KURKDJIAN**.
5. FLOWERBOMB DEW **VIKTOR & ROLF**.

Cinq jus pour l'histoire

La reine des fleurs a traversé le temps avec un succès qui ne se dément pas.



Arik et Laurent Bitton.
À droite, Constance
Jablonski « shootée »
par Benoît Peverelli
et Karmen Pedaru
par Josh Olins.

Introspection Iro
de Laurence Benaim
(Éditions de la Martinière).



Sweet little fifteen Depuis 2005, Iro prône une allure rock, sexy et sans prétention. La griffe célèbre son anniversaire avec un livre narrant les coulisses d'une singulière aventure familiale. Texte **Elvire Emptaz**

226 C'est le nombre de pages de ce livre anniversaire. Un récit qui a semblé nécessaire aux fondateurs pour laisser une trace au cas où, un jour, ils ne feraient plus partie de l'aventure. Au-delà de leur histoire, on redécouvre une décennie de campagnes photographiées (entre autres) par Benoît Peverelli ou Lachlan Bailey. Des mannequins-stars comme Constance Jablonski, Anja Rubik ou Karlie Kloss y arborent avec grâce et caractère les classiques de la maison : le cuir parfait, la chemise en denim ou la veste pailletée.

2 Tout commence par de la musique. Arik et Laurent Bitton ont à peine 20 ans lorsqu'ils fondent leur maison de disques Crossman. Quelques années s'écoulent avec succès. Laurent, qui compose également, part à New York pour trouver un son « plus américain ». C'est finalement le style de la rue qui le surprend. « J'ai découvert une mode grunge, androgyne, à l'inverse du côté très girly que l'on voyait alors en France. » Le duo troque les hits pour les nippes. Il crée à partir de 2005 des vêtements cool, genderless, « qui marquent une attitude, une envie d'être ». Le nom Iro fait référence au mot « héros », celui que l'on est sur scène pendant un concert, mais aussi celui qui agit dans l'ombre, en coulisses. « En quittant la musique, nous sommes passés derrière le rideau. Ce côté mystérieux, le fait de ne pas nous mettre en avant, c'est notre fierté. Il n'y a pas de problème d'ego : la star, c'est la consommatrice. »

15 Depuis quinze ans, Arik Bitton développe la vision artistique tandis que son frère Laurent s'occupe des affaires. Durant les quatre premières années de la griffe, ce dernier a travaillé à New York où une équipe demeure toujours. « On a dû tout apprendre. Nous sommes la preuve qu'avec une force de travail et beaucoup d'envie, on peut y arriver. » La marque s'est développée avec constance jusqu'à afficher une croissance record de 60 % en 2019. « Plus que dans la course effrénée, on est dans le contrôle, la consistance... »

70 La marque possède soixante-dix boutiques et six cents points de vente à travers le monde. Elle a choisi de les installer dans des quartiers touristiques des grandes villes comme Paris, Séoul ou Los Angeles. « Ce sont des lieux qui ne sont pas touchés par les achats sur Internet. Les gens continuent à y faire du shopping », raconte Laurent Bitton. La maison change le design de ses points de vente tous les deux ans. « Mon frère a suivi des études d'architecture, dit-il. Cela se voit dans nos magasins et dans les coupes et la structure de nos modèles. Le tout est cohérent et évolue en symbiose. » Iro ouvre régulièrement de nouveaux lieux de vente, notamment dans ses principaux marchés, les États-Unis (40 %), l'Asie (30 %) et l'Europe. La Chine compte déjà pas moins de vingt-cinq magasins.

COSMOPROF

WORLDWIDE BOLOGNA



Heads Collective

**2020
COSMOPROF**
BOLOGNA, ITALIE – PÔLE D'EXPOSITION

12 – 15 MARS

COSMOPACK COSMO PERFUMERY & COSMETICS

13 – 16 MARS

COSMO HAIR & NAIL & BEAUTY SALON

Un nouveau monde
pour la beauté
Bologna, Hong Kong,
Las Vegas, Mumbai, Bangkok
cosmoprof.com

Organisateur
BolognaFiere Cosmoprof S.p.a.
Milan, Italie
P +39 02 796 420
F +39 02 795 036
info@cosmoprof.it

Société part de



En partenariat avec



Avec le soutien de





Agents d'influence

Qui assistait au dîner 2019 des cinquante Français de *Vanity Fair*? La réponse en images.

Photographie François Goizé

Le 22 novembre 2019, en avant-première de la sortie du magazine révélant le sixième classement annuel des cinquante Français les plus influents dans le monde, *Vanity Fair* réunissait les lauréats au musée des Arts décoratifs (MAD) de Paris. L'occasion de mêler, avec la complicité de Chopard et de Sofitel, la diplomatie, le luxe, le cinéma, la culture, la gastronomie, l'engagement, le sport et la recherche le temps d'un dîner imaginé par la cheffe Céline Pham, présente dans le palmarès, et organisé par Albane Cleret. □



1. EMMA MACKEY. 2. VIRGINIE EFFIRA ET NIELS SCHNEIDER. 3. CAMILLE BIDAULT-WADDINGTON, NATACHA RAMSAY-LEVI (CHLOÉ) ET MARTHA KIRSZENBAUM. 4. HÉLÈNE PIETRINI (WORLD'S 50 BEST RESTAURANTS). 5. MARIAM DE VINZELLE.



6. MADEMOISELLE AGNÈS, DORIA TILLIER ET JEAN-BAPTISTE MONDINO. 7. MICHEL DENISOT ET BENOÎT MAGIMEL. 8. JOSEPH GHOSN ET NATACHA RAMSAY-LEVI. 9. CYRIL LIGNAC, ALBANE CLERET (ALBANE COMMUNICATION) ET OLIVIER KAHN. 10. CÉLINE WACKIEYSTEN (CHOPARD). 11. OLIVIER GABET (MAD) ET CÉCILE VERDIER (CHRISTIE'S FRANCE). 12. PARURE CHOPARD. 13. OLIVIER BOUCHARA, NORINE RAJA, TOMA CLARAC, JOSEPH GHOSN, CONSTANCE DOVERGNE, MICHEL DENISOT, MARGAUX KREHL ET GABRIEL PIOZZA (VANITY FAIR). 14. OLIVIER VERNUS, JOÃO ROCCO ET RICK HARVEY LAM (SOFITEL) AVEC FRANCESCA COLIN. 15. DOROTHÉE BOISSIER ET PATRICK GILLES (GILLES ET BOISSIER). 16. BARBARA DE PRÉMILHAT (BBR IMAGE), JOSÉPHINE JAPY ET MURIEL GRÉHAN (CHOPARD). 17. PIERRE GROPPA, FRANCESCA COLIN, CYRIL LIGNAC, BENOÎT BERGEAUD (1969) ET MICHEL DENISOT. 18. CAROLINE SCHEUFELE (CHOPARD) ET THIERRY FRÉMAUX (FESTIVAL DE CANNES). 19. CHAMPAGNE BILLECART-SALMON. 20. CÉLINE PHAM ET CÉLINE CORBINEAU. 21. JEAN-MARC FELLOUS. 22. LE CARILLON D'ANGÉLUS.





TENUE CHANEL.
BIJOUX GOOSSENS.

« J'ai
un immense
goût pour
le bonheur »

Elle a joué dans James Bond et chez Luis Buñuel, côtoyé Andy Warhol et aimé Gérard Depardieu. À 62 ans, Carole Bouquet vit toujours à pleine vitesse. Elle a tout de même pris le temps de se raconter à Philippe Azoury et de se faire photographier par Juergen Teller.
Stylisme Camille Bidault-Waddington.

Une partie de cet entretien avec Carole Bouquet a eu lieu chez elle, à Paris, devant un arbre de Noël très beau, très grand, mais qu'elle trouve davantage fait pour le soir que pour le jour. L'autre s'est faite fin janvier, par téléphone, alors que l'actrice est dans sa maison de Pantelleria, au large de la Sicile. C'est là qu'elle nous parlera de

choses intimes, liées à quelques-uns des hommes de sa vie, avec des mots d'une beauté bouleversante. On peut remercier le sud, qui toujours l'éclaire. C'est notre désir profond, depuis longtemps, de vouloir aller à la rencontre de Carole Bouquet. Le sentiment qu'il y a d'un côté cette beauté stupéfiante, de retenue, que le grand public prend pour de la froideur, et de l'autre, une vie traversée de passion, de vitesse. Voici un peu de l'autre Carole Bouquet, celle qui a refusé un film à Jean-Luc Godard parce qu'il avait mis deux heures à manger un poisson – « Quelqu'un qui n'aime pas manger, je ne peux quand même pas faire des films avec lui... »

Carole Bouquet : Vous arrivez en plein embouteillage. Je choisis mes costumes pour une série, *Grand Hôtel*. Je viens juste de finir *Thérapie*, encore une série, d'Olivier Nakache et Éric Toledano. J'y joue une psychanalyste de contrôle. Toute la série est un face-à-face drolatique avec un autre psy. C'est une sorte de défi : trente pages de texte à apprendre par jour. Il y a la mode, Chanel à nouveau, donc je cours...

Philippe Azoury : Le temps, c'est le luxe absolu ?

Non, le luxe, c'est de pouvoir continuer à travailler. Là, je recommence à faire des choses qui m'amuse, donc je savoure. *Thérapie*, c'était cinglé ! Une position, un décor, quatre caméras, c'est tout. C'est ça qui m'amuse : ça sort des sentiers battus.

Ce regain d'intérêt, vous l'analysez comment ?

À un moment, le métier ne savait pas trop quoi faire de moi. Il ne voulait pas que je fasse mon âge. J'ai 62 ans ; je ne vais pas m'amuser à jouer les femmes de 35 ans pleines d'avenir ! Mon rapport au futur, je le vis différemment. Mon image a changé avec [la série policière de TF1] *La Mante*, en 2017, où je coupe des gens en morceaux. On m'a vue autrement ! Peut-être se sont-ils dit qu'une femme de 60 ans qui ne fait pas son âge est forcément une femme méchante ! [rires] **L'âge serait le grand problème du cinéma français ?**

La France n'est pas la plus mal lotie. Hollywood, c'est terrible ! Il y a dix ans, Madonna, Sharon Stone... répétaient toutes : « 50 ans, c'est le plus bel âge de la vie. » Pardon, mais c'est une connerie ! Je vais mieux à 60 ans qu'à 50. C'est l'entre-deux qui est terrible, le corps change, les gens ont encore une image de vous et refusent la nouvelle... Tout ça peut faire mal et cette douleur a entraîné la folie autour de la chirurgie esthétique.

Il y a le cas Isabella Rossellini...

Isabella, c'est un cas à part, un prototype. On n'en a pas encore fait deux comme elle. Elle est proprement hors format. Et quelle intelligence ! Ils l'ont virée à 40 ans de chez Lancôme parce qu'elle était trop vieille et l'ont suppliée de revenir à 60 parce qu'elle était sublime. L'époque a changé. Il y a plus de femmes à la tête des grands groupes. La cliente a changé. Si on commence à comprendre l'absurdité d'un système qui n'accepte les femmes que jeunes et séduisantes, selon les codes des hommes, on aura fait un grand pas. **J'ai l'impression qu'après *Trop belle pour toi* (1989), le cinéma soudain ne vous amusait plus, la vie était plus importante...**

Vous vous trompez. Ça a continué à m'amuser un peu plus longtemps que ça. Mais sinon oui, la vie est toujours plus importante. J'ai commencé tôt, à 20 ans, avec le film de Buñuel, *Cet obscur objet du*

désir (1977), c'est-à-dire avec une lumière très forte sur moi trop jeune, alors que je n'étais pas sûre que jouer la comédie m'intéressait. Je n'ai pas eu le temps de me poser la question ; la célébrité est venue avant. Et ce n'est pas dans mon tempérament d'aller dire à un cinéaste : « Je voudrais travailler avec vous. » Je n'aime pas énoncer mes rêves.

Y compris à vous-même ?

Oui, j'évite de me les dire. Comme ça, je ne suis pas déçue. Pourtant, j'étais au conservatoire – c'était un métier que j'avais quand même voulu faire. Mais quand Buñuel m'a engagée, je ne savais pas jouer. Chaque jour, j'allais le voir et je lui demandais : « Mais vraiment, vous me gardez ? » Il avait l'air étonné de cette question.

Peut-être parce que *Cet obscur objet...* est l'un des seuls films où le même rôle est tenu en alternance par deux actrices, vous et Ángela Molina.

Ah non, vous vous trompez. Tout le monde a toujours cru que c'était une concurrence atroce pour Ángela et moi. Mais non, pour moi, c'était le rêve. Je n'avais pas à être responsable de tout. Quel soulagement, ne jouer qu'une moitié de rôle [rises]. *Trop belle pour toi*, pareil : j'avais Josiane Balasko en équivalence, et ça rendait le tournage heureux pour moi. Je n'étais pas la seule femme. Si j'aime toujours le cinéma, c'est que ça reste un art collectif. C'est une petite troupe, des gens qui font cette chose ensemble, un artisanat...

« C'est très ennuyeux à jouer, la seule beauté. »

Vous avez joué, dans *Le Jour des idiots*, pour un cinéaste qui a poussé cet artisanat très fort, cousant les costumes, positionnant les corps, les moindres gestes, c'est Werner Schroeter...

Oui. Werner brodait ses films. Littéralement. Il se trouve que, durant un petit moment, après le film de Buñuel, j'ai habité à New York. J'avais un agent, qui m'avait demandé avec qui je voulais tourner. J'ai donné deux noms : Rainer Werner Fassbinder et David Bowie. Bowie parce qu'il avait joué dans le film de Nicolas Roeg, *L'Homme qui venait d'ailleurs* (1976) et Fassbinder parce que tout ce que j'avais pu voir de lui me fascinait. J'ai fini par rencontrer toute la bande de Fassbinder, puisque mon premier « mari », Jean-Pierre Rassam, en était proche. J'avais d'ailleurs deux projets avec Fassbinder : l'un d'eux était une adaptation d'un roman des années 1920, *Kokain*, son dernier scénario qu'il a à peine eu le temps de finir avant de mourir, à 37 ans, d'épuisement. À sa mort, ses amis se sont beaucoup rapprochés. C'est comme ça que j'ai connu Werner Schroeter.

Comment la rencontre s'est-elle faite ?

Quand il m'a vue pour la première fois, deux choses l'ont étonné : je marche comme un hussard et je mange très très vite. Je bâfre. J'engouffre. Il a fait de ce paradoxe entre mon allure de madone et ces deux détails la base de son film. Quand il l'écrivait, on était à Florence, avec Werner, Rassam et Roberto Benigni. C'est là que j'ai reçu le coup de fil pour faire le James Bond, *Rien que pour vos yeux*. J'avais déjà refusé un James Bond. Ils me redemandaient. Cette fois, les garçons à Florence m'ont poussée à le faire.

Pourquoi avoir refusé un James Bond la première fois ?

Par peur d'être cataloguée à vie comme la très jolie fille. Je l'ai tourné, le James Bond, et je m'y emmerdais un peu. J'étais une jolie plante et c'est très ennuyeux à jouer, la seule beauté. Après mon dernier jour de tournage, j'ai filé à Prague – une Prague sinistre, pas belle comme aujourd'hui – pour commencer *Le Jour des idiots* (1981). C'est une drôle d'expérience : passer dans la même journée d'un James Bond à un film baroque de Werner Schroeter. ➔



OBJET DU DÉSIR

1. Avec Jean-Pierre Rassam en 1983.
2. Avec Gérard Depardieu dans *Trop belle pour toi*.
3. *D'une femme à l'autre* (1994) avec Christopher Walken.
4. Avec Richard Hell dans *Blank Generation* (1980).
5. Avec Karl Lagerfeld à Paris en 1992.
6. *Rien que pour vos yeux* (1981).
7. Avec Luis Buñuel sur le tournage de *Cet obscur objet du désir* (1977).



TENUE CHANEL
BIJOUX GOOSSENS.



⇒ Comment Buñuel vous avait-il repérée ?

Sur les Champs-Élysées, je suis tombée sur un copain espagnol qui m'a dit qu'il cherchait une actrice. La production m'a vue deux fois et on m'a fait savoir que je ne ferai pas le film : Maria Schneider avait été engagée. Mais plus tard, ils m'ont envoyé un scénario avec un billet d'avion pour l'Espagne à départ immédiat. Buñuel ne voulait plus travailler avec Maria. Il ne s'entendait pas avec elle, mais elle ne le savait pas encore. J'étais dans un autre hôtel à l'écart de l'équipe, car Buñuel voulait arrêter le film. Serge Silberman, le producteur, savait d'expérience que Buñuel ne recommencerait pas son film : il détestait faire deux fois la même chose. Alors, avec Jean-Claude Carrière, ils ont trouvé ce stratagème : lui proposer de reprendre le film avec deux actrices pour le même rôle !

Buñuel vous dirigeait différemment toutes les deux ?

Don Luis détestait les états d'âme, les questions, la psychologie. Il ne faisait qu'une prise, jamais deux. Par impatience. Je n'ai jamais osé lui poser la moindre question. Ángela, si, mais il l'envoyait balader. En revanche, il était d'une précision folle sur les mouvements. Ce à quoi je pouvais penser pendant la prise, il n'en avait rien à faire. On a tourné en partie à Séville. Et là, c'est la seule fois, Buñuel s'est mis à me parler. Il s'était rendu compte qu'arrivée dans le Sud, je devenais subitement heureuse : « Ici, vous n'êtes pas la même personne. » Il m'avait percée à jour. Il avait vu aussi une fragilité, en me disant de faire attention. Il m'a prévenue de mon attirance pour les gouffres. Je ne comprenais pas de quoi il me parlait. J'ai compris plus tard.

« Quand le film de Buñuel est sélectionné aux Oscar, croyez-vous que je fonce à Hollywood? Non, je reste à New York. Je danse tous les soirs au Studio 54. »

Quand le film est sorti, c'était la tornade ?

Non, c'était n'importe quoi : je suis arrivée à la première en larmes après la séance. J'avais dû me disputer avec mon fiancé de l'époque. Je décide de ne faire aucune presse. Je pars pour New York, tourner *Blank Generation* (d'Ulli Lommel avec Richard Hell, 1980), un film punk. Quand le Buñuel est sélectionné aux Oscar, croyez-vous que je fonce à Hollywood ? Non, je reste à New York. Je danse tous les soirs au Studio 54.

Vous le regrettez ?

Non, parce que ça m'a protégée. Je n'étais pas prête à être surexposée. Quand je suis arrivée à New York, j'ai fait immédiatement la couverture d'*Interview*, le magazine d'Andy Warhol. Ensuite, je passe toutes mes soirées chez Ellen's avec la bande de Warhol. Les plus grands acteurs viennent me voir et me disent bravo – en France personne ne m'avait félicitée de rien. Je finis par trouver ça agréable.

Où logiez-vous à New York ?

Les premiers jours, au Chelsea Hotel. Mais quand Warhol apprend que j'y habite, il flippe. Il s'y est fait tirer dessus et il ne supporte plus l'endroit. Alors il nomme le photographe de mode Peter Beard « nounou officielle de Carole Bouquet ». Peter me ramenait chaque jour à six heures du matin du Studio 54. Il veillait à ce que je ne fasse pas de bêtises. Il m'a trouvé un appartement chez la fille de [l'écrivain] William Styron, puis j'ai pris un appartement avec [l'actrice] Clio Goldsmith. Tout le monde a longtemps cru que Clio et moi, on sortait ensemble ! Les Italiens surtout, pour qui c'est resté un

fantasme – ils m'en parlent encore en interview ! Avec Clio, on formait un duo parfait : moi, je ne disais pas un mot et elle était complètement extravertie dès qu'elle avait bu un verre. Elle dansait sur les tables, elle était si drôle... On a passé un an comme ça, sans avoir de *boyfriend*.

Beard et Warhol vous ont connectée avec le monde de la mode ?

J'ai mis des vêtements couture seulement pour faire plaisir aux filles [du cinéaste] John Boorman qui étaient mes meilleures amies et qui connaissaient la mode comme personne, des filles qui savaient se coiffer en deux secondes. Une fois, j'étais à New York depuis bien six mois, j'ai décidé de mettre une robe longue. Warhol, en me voyant, m'a dit : « Ah, quand même ! C'est pas trop tôt ! » J'ai compris que même Warhol voulait me voir habillée en fille. Ça m'a pris du temps d'aimer m'habiller autrement qu'en jean-T-shirt.

Blank Generation ne se déroulait pas dans ce New York du Studio 54 mais plus bas, dans celui du Mudd Club, du punk...

C'était encore un membre de la troupe de Fassbinder, Lommel. Un film fauché, qui se tournait quelques jours par mois. C'est pourquoi je suis restée ainsi un an à New York. Je joue avec Richard Hell, sex-symbol de toute cette scène. Tout ça dans le Lower East Side, qui ressemble alors à une ville sous les bombes. Je passais beaucoup de temps chez Richard. Il me disait sans arrêt : « Mais qu'est-ce que tu fais là ? C'est tellement bizarre de te voir là. » Avec ce sourire incroyable. Il hallucinait. Mon côté jeune fille de bonne famille au milieu des musiciens les plus camés du monde... Et moi qui ne fumais que des cigarettes, ne buvais pas un verre de vin, ne prenais rien... J'ai revu le film il y a quelque temps : je ne savais toujours pas faire mon métier, je jouais comme un pied, mais Richard et moi, on était jolis comme pas permis dans ce film.

C'est le moins que l'on puisse dire : vous y êtes tous les deux insolents de beauté...

Mais moi, je ne le savais pas, que j'étais jolie ! C'est quand je revois les films aujourd'hui que je m'en rends compte.

Les garçons, les filles ne vous le disaient pas ?

Non, je faisais peur. J'ai toujours fait peur. Les hommes que je connais depuis longtemps, c'est aujourd'hui seulement qu'ils osent me le dire à quel point je les terrorisais. La distance qu'ils avaient avec moi était terrible. Et je n'étais pas dans la séduction. J'étais comme entourée de couteaux, un véritable petit porc-épic. Lunettes noires, cheveux noirs raides et habillée tout de noir.

On dirait la mort, à vous entendre...

C'est bien pour ça qu'en rentrant à Paris, à 22 ans, en 1979, j'ai joué la mort dans *Buffet froid*, de Bertrand Blier. On riait à pleurer sur ce tournage, avec Gérard Depardieu, Jean Carmet, Blier père et fils – je les conduisais dans des tournants sans porter mes lentilles, en leur faisant croire que je ne savais pas conduire. C'était faux : j'ai passé le permis le jour de mes 18 ans, trop pressée de m'émanciper de ma famille, de Neuilly, de toute cette austérité.

Le plaisir du jeu est venu là ?

Non, c'est venu un peu plus tard, d'abord sur le film de Schroeter. Et sur *Trop belle pour toi*. Si bien que sur ce tournage, tout le monde allait mal, mais moi je planais. Je jouais comme j'avais toujours voulu jouer.

C'est sur Buffet froid que vous avez rencontré le producteur Jean-Pierre Rassam ?

Non, je l'ai rencontré juste en revenant de New York, j'avais 21 ans, dans un bureau avec Alain Sarde, le producteur, et Jean-Luc Godard. Et durant vingt bonnes minutes ni l'un ni l'autre n'ont parlé. J'aurais voulu rentrer sous terre. Puis un monsieur qui marchait comme Charlie Chaplin est entré dans le bureau et s'est mis à parler, parler, parler, et ce type m'a sauvée. Je ne savais pas du tout qui c'était. L'affaire Gaumont m'était inconnue. Je ne savais pas qu'il ➔

➔ avait failli avoir un empire de cinéma entre ses mains. Je ne savais pas qu'il avait habité une suite au Ritz pendant trois ans et qu'il y recevait tout le cinéma comme un pacha, en robe de chambre. Je découvrais un trublion qui osait se moquer de Godard, le tutoyait, et c'était délicieux, vous comprenez ? En sortant du rendez-vous, il m'invite à dîner le soir-même. J'y vais, troublée. Et il ne vient pas. À la place, à table, il y a quatorze personnes, mais pas lui. Il faisait toujours ça. Puis nous sommes descendus à Cannes. J'avais pris un petit studio à part. Et là, pareil : tout le cinéma mondial défilait dans sa chambre. Il n'en sortait pas. Un soir, il m'a quand même invitée sur le bateau de Francis Ford Coppola – c'est l'année d'*Apocalypse Now*, palme d'or 1979. Et je suis tombée folle amoureuse de lui ce soir-là. Je me souviens qu'au petit matin, sur le pont, Jean-Pierre parlait avec [l'actrice] Aurore Clément, sa meilleure amie, qui dormait dans la cabine en face. Et Aurore lui a dit : « Mais comment veux-tu que cette jeune femme soit amoureuse de toi ? » Mon cœur bat. Je suis folle de lui. Et je ne l'ai plus quitté.

Les gens s'étonnaient de vous voir, si belle, dans les bras d'un homme que certains décrivaient comme laid...

Mais il était extraordinairement beau ! Il était vraiment beau ! Mes critères ne sont peut-être pas les mêmes que ceux des autres, mais sa beauté était réelle. Ses yeux, ses cheveux, extraordinaires. Pas besoin qu'il soit grand. Sa démarche était burlesque. J'adorais. Ça me faisait craquer. Il vivait dans un petit studio sur les Champs-Élysées. Il était déjà ruiné. Je n'en savais rien. Je voyais sa vitalité, sa drôlerie, son inventivité, sa vitesse, son intelligence redoutable. J'étais éblouie. Ce sont des années qui ont changé ma vie – mes années avec Rassam. Des années extraordinaires que je souhaite à tout être humain. Je l'ai aimé plus que tout. Il a arrêté à ce moment-là toute drogue, alors qu'il en était prisonnier. Il a eu de nouveau envie de vivre, de produire. On a fait un enfant, Dimitiri, né en 1981. S'il avait continué de se droguer, je n'aurais pas fait un enfant avec lui. J'ai découvert avec lui la vie dans ce qu'elle avait de plus extraordinaire. Puis Jean-Pierre est mort, le 28 janvier 1985, à 43 ans. Ni suicide ni overdose comme on l'a dit – on a raconté beaucoup de choses fausses. C'est un accident, ce qui s'est passé. Il ne se ménageait pas, prenait du Gardenal pour se protéger des dégâts de l'héroïne. Mais après des années d'excès, le corps réclame sa dette. Je l'ai cru invincible, Rassam. C'était un phénix. Il renaissait. J'ai vraiment cru qu'on avait la vie devant nous. Je n'ai pas vu qu'il était en danger. Je n'ai vu que la beauté, la force, la drôlerie, le génie. Sa force était aveuglante. Mais quand on a été très loin dans l'auto-destruction, on ne revient pas facilement sur terre. Je garde de ma vie avec Jean-Pierre le souvenir d'années lumineuses. Si vous saviez ce que l'on riait tous les deux... Nos amis en Italie nous espionnaient derrière les portes pour essayer de comprendre notre couple. Et ils nous entendaient rire, des nuits entières...

Rassam, c'était aussi une bande ?

Oui, il y avait toujours table ouverte dans l'appartement de l'avenue Montaigne, on pouvait croiser Maurice Pialat, Gérard Depardieu, Aurore Clément, qui est devenue ma meilleure amie, Jean-Luc Godard, Miloš Forman, Francis Ford Coppola, Paul Rassam, son frère, Anne-Marie, sa sœur, qui était un soleil. Toujours trop à manger, des *mezze* à la libanaise, des dîners qui duraient jusqu'à 5 heures du matin. C'est par Jean-Pierre que j'ai découvert la nourriture, le vin, les odeurs, l'Orient... Je fantasme depuis l'enfance un Orient imaginaire et soudain, ça ressemble à ça : un mélange fascinant d'intelligence, de culture et de vitesse. Des tables avec des cinéastes, des peintres, des gens qui faisaient de la politique... Alors oui, c'est moi qui ai eu la chance de vivre avec Rassam. Pas l'inverse.

En 1985, vous avez été « écoutée » par l'Élysée. L'affaire a éclaté au grand jour vers 1993. Les raisons de ces écoutes étaient-elles liées à Jean-Pierre Rassam ?

Deux de mes lignes téléphoniques ont effectivement été mises sur écoute sur décision de François Mitterrand. Les raisons dépendaient d'un mélange de choses. Au procès, les gens de la DGSE ont mis cela sur le compte de la raison d'État. Mon nom est alors sur la même liste que des terroristes ou des journalistes qui couvrent des questions liées au terrorisme. La DGSE dit : « On voulait écouter Rassam », laissant sous-entendre que Jean-Pierre serait un marchand d'armes, qu'il aurait des liens avec des groupes au Liban, mais aussi avec le président algérien, Chadli Bendjedid, que Jean-Pierre avait connu lorsqu'il avait co-produit *Chroniques des années de braises* de Mohammed Lakhdar-Hamina en 1975 – Bendjedid avait même vécu chez lui à ce moment-là. Sauf que Jean-Pierre est mort le 28 janvier 1985 et que les écoutes ont continué bien plus tard. C'est ce qui a fait tomber toute leur ligne de défense. Mitterrand voulait-il percer ma vie privée ? Pour quelles raisons ? Jean-Edern Hallier passait souvent à la maison à l'époque. Il savait que Mitterrand avait une fille cachée, Mazarine Pinget, et pensait le révéler. Est-ce le mélange de tout cela qui a conduit aux écoutes ? Ils ont perdu le procès en appel en 2007. La vérité sur les raisons de ces écoutes, on ne la saura jamais. Je crois qu'ils se sont méfiés et qu'ils ont vraiment déconné en portant atteinte à nos vies privées. Je leur souhaite de s'être beaucoup amusés en nous écoutant.

**« Gérard Depardieu était séparé.
J'étais seule aussi,
je venais d'avoir 40 ans...
Et je me mets à le regarder
autrement. D'un ami merveilleux,
je l'ai regardé comme un homme. »**

Au milieu des années 1990, on apprend votre histoire d'amour avec Gérard Depardieu. Elle durera près de dix ans. Depardieu, vous le connaissiez depuis *Buffet froid*. Comment tombe-on amoureuse d'un homme avec qui on a déjà fait trois films ?

Parce qu'on le regarde autrement. Quand on tournait *Rive droite, rive gauche* (de Philippe Labro, 1984) ou *Trop belle pour toi*, je voyais l'acteur. Quand il venait manger chez nous, je voyais un ami. J'avais une tendresse immense pour cet ami et une admiration infinie pour cet acteur, Gérard étant pour moi quelqu'un d'une puissance de jeu inégalée. Puis, un jour, il vivait seul, il s'était séparé, il aimait venir chez moi me raconter ses histoires... J'étais seule aussi, je venais d'avoir 40 ans... Et je me mets à le regarder autrement. D'un ami merveilleux, je l'ai regardé comme un homme.

Vous êtes toujours amis ?

Je ne « désaime » pas les gens que j'ai aimés profondément. Je n'ai qu'une vie. Je ne voudrais rien renier. Ceux que j'ai aimés d'un amour profond sont toujours là. Il faudrait que je gomme dix ans de ma vie parce que je ne suis plus avec tel ou tel homme ? J'ai aimé des hommes fascinants, avec une curiosité et une force hors norme. J'ai aimé ces moments démesurés avec eux. J'ai un immense goût pour le bonheur, pour la vie... Mais aussi pour le calme. On parlait de Rassam, de Gérard... J'ai eu des moments de calme et de profonde paix avec eux deux. Bon, pas tout le temps [rires]. C'est ma vie : je n'ai pas eu peur d'être bousculée. □



TENUE CHANEL.
BIJOUX GOOSSENS.

ASSISTANTE PHOTOGRAPHE
KARIN XIAO.
ASSISTANTS STYLISME
CHRISTELLE OWONA NISIN
ET YANN STEINER.
COIFFURE DAVID MALLETT
ASSISTANT COIFFURE
YUTA UMEDA.
MAQUILLAGE
STÉPHANE MARAIS.
ASSISTANT MAQUILLAGE
RICHARD SOLDÉ.
MANUCURE
LAURENCE PIGNATA.

Copains d'avant



CARTEL DES GAUCHES
Gérard Collomb
devant les portraits
de ses prédécesseurs
radicaux de gauche
au ministère de l'intérieur,
fin août 2018, un mois
avant sa démission.

Gérard Collomb est l'un
des premiers à avoir cru
en Emmanuel Macron.
Il lui a ouvert ses réseaux,
négocié des accords, s'est
battu sans relâche jusqu'à
la victoire... Puis plus rien.
À quelques jours des
municipales, Marc Endeweld
remonte le fil d'une amitié
blessée entre l'ancien
monde et le nouveau.

Ce lundi d'octobre 2019, Gérard Collomb est inquiet. Le maire de Lyon ne supporte plus les critiques dans la presse contre sa personne et sa famille. À 72 ans, il se sent lâché de toutes parts, y compris par le cœur de la macronie à qui il a tant donné. L'un de ses anciens lieutenants, David Kimelfeld, 58 ans, passé du parti socialiste (PS) à La République en marche (LRM), s'est déclaré candidat contre lui à la métropole de Lyon, ce Grand Lyon qui regroupe cinquante-neuf communes autour de la capitale des Gaules. Après dix-neuf ans de règne sans partage, Collomb risque de tout perdre lors des élections municipales du printemps. Soudain, le 14 octobre en début de soirée, un communiqué tombe. La République en marche annonce l'investiture de Gérard Collomb, au nom « de la fidélité à l'un des premiers soutiens du président de la République ». L'intéressé est aussi heureux que surpris. Emmanuel Macron, qui s'est bien gardé d'arbitrer entre Cédric Villani et Benjamin Griveaux à Paris, lui fait un fabuleux cadeau, mais il ne s'est pas donné la peine de le prévenir. Ni coup de fil ni SMS. « Tu te rends compte ? s'étonne Collomb devant un proche. Emmanuel ne m'a rien dit, même quand il est venu à Lyon il y a quatre jours pour la conférence du fonds mondial de lutte contre les maladies infectieuses... » Comme si quelque chose n'était pas réparé entre eux depuis son passage au ministère de l'intérieur.

C'est une histoire où se mêlent pouvoir, ambitions, jeux d'influence, amitiés blessées et déceptions croisées. Entre le vieux baron de la politique et le jeune chef de l'État, chacun s'est senti trahi et aucun ne l'a accepté. Le premier n'a pas supporté le silence de son champion durant l'affaire Benalla, au point de démissionner à peine cinq mois après son arrivée place Beauvau. Le second a mal vécu cette rupture personnelle et politique. Dans son esprit, on ne quitte pas le président. Encore moins « Gégé », comme l'appelaient avec tendresse Brigitte durant la campagne. Il faut se souvenir de la cérémonie d'investiture en mai 2017, lorsque le héros du jour a tapoté les joues de son cher Gérard, qui, lui, n'a pas pu retenir une larme d'émotion. « Ils s'étaient trouvés, me confie le député LRM Bruno Bonnell, fondateur de deux fleurons du numérique, Infogrames et Robopolis. Gérard refuse d'en parler, par pudeur, mais il avait une relation quasi fusionnelle avec Emmanuel. » À l'approche des municipales, il était nécessaire d'en reprendre le fil pour éclairer la mécanique du pouvoir et de ceux qui l'exercent.

La première rencontre entre les deux hommes remonte au mois d'octobre 2013. À l'époque, Gérard Collomb, maire et sénateur PS de Lyon, ainsi qu'une poignée de parlementaires, veulent convaincre François Hollande d'appliquer la politique de l'offre prônée par le rapport Gallois sur la compétitivité de l'industrie française. « Voyez Macron ! » leur répond le président d'alors, en lançant le nom de son secrétaire général adjoint sans y prêter plus d'attention. Un dîner secret est organisé avec lui et sept socialistes de l'aile droite du parti, les futurs « réformateurs ». « Je ne suis pas sûr que le président veuille décider d'un tel choc, leur avoue Macron. Il faut m'aider. » Son « parler vrai » à la Rocard séduit Collomb. Lui, le fils d'ouvrier métallurgiste devenu professeur de lettres, le défenseur d'une ligne « pragmatique » à Solférino qui a souvent prêché dans le désert, se sent d'un coup moins seul. À Lyon, il règne en maître absolu, toujours accompagné de son épouse, Caroline Rougé, une juge administrative de vingt-neuf ans sa cadette avec qui il

a eu deux enfants – il en a cinq en tout. Mais le PS ne lui a jamais fait de place sur la scène nationale. Il partage vite son amertume avec son nouvel ami, qui ne rate aucune occasion pour ironiser sur les socialistes – « une espèce en voie de disparition » – alors qu'il est encore au service du premier d'entre eux.

Fin août 2015, ils se retrouvent aux rencontres d'été des réformateurs du PS à Léognan, en Gironde. Le discours de Macron fait un tabac devant cette assistance de militants en chemisettes, dont l'âge moyen dépasse celui de la retraite. Collomb, conquis, lui propose de se présenter aux élections régionales en Auvergne-Rhône-Alpes face à Laurent Wauquiez, alors considéré comme le grand espoir des Républicains. Refus poli du ministre de l'économie. Il rêve déjà de l'Élysée. Trop tôt, pense le maire de Lyon. À la limite, se dit-il, ce novice pourrait créer la surprise comme « troisième homme » en 2017, puis se présenter pour de bon en 2022. Et entre-temps, il ferait un excellent successeur à Lyon en 2020. Mais Macron n'a que faire de ces plans de carrière. En avril 2016, il annonce la création

Lors d'un déjeuner avec Caroline Collomb, Brigitte Macron lance : « Si Emmanuel est élu, il lui faudra quelqu'un de confiance pour être premier ministre. »

d'En marche ! à Amiens. Collomb l'appelle souvent, lui écrit sur Telegram, la messagerie chiffrée. Le 2 juin, il officialise son soutien en l'invitant en grande pompe dans sa ville. « Ne te présente pas à la primaire socialiste, lui glisse-t-il entre deux discours. Si tu rentres dans leur jeu, tu vas te faire battre. »

Les mois suivants, il met ses réseaux à la disposition du futur candidat. Lors du meeting de la Mutualité du 12 juillet, la sécurité est ainsi assurée par le service d'ordre de la fédération socialiste du Rhône. En coulisses, tout est organisé par le jeune chef de cabinet du maire, Jean-Marie Girier. Un profil

TRANSFUGE

Jean-Marie Girier, collaborateur historique de Gérard Collomb (au premier plan) fait son entrée à l'Élysée au côté de la garde rapprochée d'Emmanuel Macron le 14 mai 2017.





LA DIALECTIQUE DU MAÎTRE ET DE L'ÉLÈVE

Le sénateur et maire de Lyon reçoit le ministre de l'économie, de l'industrie et du numérique dans sa ville le 2 juin 2016.

peu commun : fils de garagiste, ce drogué de politique est entré au PS à l'âge de 15 ans, avant de faire un BTS puis un master à l'IEP de Lyon. Il s'est ensuite mis au service de Collomb et, à force de travail et d'ambition, est devenu l'un de ses principaux collaborateurs, à la fois craint et respecté. Très vite, Girier se rend indispensable au sein de la macronie. Son expérience des campagnes, sa connaissance de la carte électorale, ses qualités d'homme à tout faire lui attirent les bonnes grâces du candidat. Le conseiller chargé des meetings le surnomme même « Volde-mort », en référence au sorcier de la série *Harry Potter*. À 33 ans, le voilà « directeur de campagne » de Macron, parmi les fidèles Ismaël Emelien, Benjamin Griveaux et Sibeth Ndiaye.

Est-ce la différence d'âge qui explique la distance de Collomb à leur égard ? Le maire de Lyon, en tout cas, n'est guère à l'aise avec ces gamins qui se surnomment entre eux « les mormons ». Il se lie plutôt d'amitié avec Brigitte. Elle aussi est parfois agacée par l'attitude du clan autour d'Emmanuel. Ismaël Emelien a même eu l'outrecuidance de recommander à son chef de la tenir un peu hors du champ, sous prétexte que l'électorat la trouverait trop « bling bling » avec ses lunettes de soleil au moindre rayon et ses parures Louis Vuitton. Il a même commandé un sondage privé sur le sujet. « Pour moi aussi, c'est dur, se plaint-elle à son « Gégé ». Si vous saviez ce qu'Emmanuel m'impose... »

Au cours de la campagne, le maire de Lyon est sur tous les fronts. Il participe à la rédaction de *Révolution*, le livre du candidat, relit les discours, suggère parfois des corrections. Lors de la course aux cinq cents signatures, il convainc des maires proches d'Alain Juppé d'apporter leur parrainage à ce jeune candidat « ni de gauche ni de droite ». Dès le mois de janvier 2017, il engage des négociations discrètes avec François Bayrou pour le rallier à la cause. Les deux hommes se voient

à cinq reprises, en secret, dans le bureau de Jacqueline Gourault, vice-présidente Modem du Sénat. Le 22 février, Bayrou annonce une « offre d'alliance ». Emmanuel Macron gagne plus de trois points dans les sondages. La campagne s'envole.

Quelques jours plus tôt pourtant, les relations entre Collomb et son protégé se sont brutalement refroidies. Si le meeting du candidat à Lyon a remporté un vif succès, son déplacement n'a pas laissé que de bons souvenirs. Les employés de l'hôtel Charlemagne, où l'équipe du candidat a séjourné durant trois jours, ont peu goûté les manières de la garde rapprochée. Quand il ne fallait pas répondre aux demandes en tout genre du chargé de sécurité, Alexandre Benalla, c'était la fille de Brigitte Macron, Tiphaine, qui réclamait de l'aide pour son bébé. Collomb l'a appris – l'hôtel Charlemagne appartient à un militant socialiste – et ça ne lui a pas spécialement plu, d'autant qu'il n'a pas reçu un mot de remerciement en retour. Il sent bien aussi que le courant ne passe pas entre son épouse et Brigitte. Lors d'un déjeuner à Lyon, la future première dame lui a lancé, sur un ton glacial : « Si Emmanuel est élu, il lui faudra quelqu'un de confiance pour être premier ministre », et Caroline lui a opposé une fin de non-recevoir. Rien ne rapproche ces deux femmes, à part leur foi catholique ; l'âge les sépare. Au fond, le couple Collomb est le négatif parfait des époux Macron.

Vexations et injonctions contradictoires

Pour le maire de Lyon, les derniers jours de la campagne sont intenses. Il réussit à obtenir un ultime soutien de poids, celui de Jean-Louis Borloo, qui l'annonce dans *Le Journal du dimanche* une semaine avant le scrutin. Alors, au soir du premier tour, lors de la réception organisée par Brigitte Macron à La Rotonde, les Collomb prennent place à la table d'honneur, celle d'Emmanuel, située au premier étage de la brasserie. « C'est le plus beau jour de ma vie », lâche Gérard, euphorique. Brigitte, qui préside la table voisine, avec ses enfants et la mère d'Emmanuel, a bien pris ➔

⇒ soin de reléguer les mormons à l'écart, en particulier Ismaël Emelien. Pas question de partager ce moment avec celui qui a essayé de l'évincer en début de campagne. Seul Jean-Marie Girier est autorisé à aller et venir entre ses deux patrons.

L'heure est à la fête, mais Collomb est épuisé. Au bord du burn-out, il doit être hospitalisé à Lyon durant près de quatre jours avant le second tour. Il n'est pas le seul des « marcheurs » à avoir tout sacrifié à son héraut : au cours de la campagne, des dizaines de volontaires et salariés ont fait des malaises plus ou moins graves. Les équipes ont aussi été traumatisées par la mort, deux jours avant l'élection, de la députée socialiste Corinne Erhel, victime d'une crise cardiaque.

Sur le plan politique, la joie est également de courte durée.

Alors que Collomb aurait souhaité récupérer la tête du parti présidentiel, il hérite d'un grand ministère de l'intérieur, chargé tout à la fois des questions de sécurité, d'immigration et des collectivités territoriales. Certes, ce poste de numéro 2 du gouvernement est prestigieux mais le maire de Lyon y va à reculons. Il sait à quel point Beauvau est un ministère compliqué et, vu sa santé fragile, il aimerait aussi garder un œil sur sa ville. L'exercice du pouvoir central, surtout, le déçoit profondément. Le président a beau le chouchouter, le recevant en tête-à-tête chaque semaine, il ne se sent plus maître en son château. Son cabinet est réduit, il a l'impression d'être sous tutelle de l'Élysée qui le contourne régulièrement en passant par son directeur adjoint, Nicolas Lerner, un ancien camarade de Macron à l'ÉNA (il sera ensuite nommé à la tête de la DGSJ). Et puis, son fidèle Girier s'est émancipé. À présent, le jeune homme rêve de travailler pour le pré-

Des échos contre Collomb paraissent dans la presse.

« Ça vient d'un mec à l'Élysée », l'avertit un informateur.

sident dont il s'est rapproché au fil des semaines. Mais Brigitte ne l'apprécie guère (pour des raisons mystérieuses) et il doit se résoudre à suivre Collomb à l'intérieur comme chef de cabinet.

Dans sa solitude, le nouveau ministre ne peut même pas compter sur la présence de son épouse : elle a décidé de rester vivre discrètement à Lyon avec leurs deux filles, alors âgées de 10 et 11 ans. Pas de chance : dès les premières semaines, elles sont poursuivies par des paparazzis. *LyonMag* publie une photo où l'on peut reconnaître son domicile en arrière-plan, et bientôt la presse compte ses week-ends passés à Lyon, évoque sa propension à utiliser les véhicules du ministère pour les visites de sa famille à Paris... « Ça ne vient pas des policiers, ça vient d'un mec à l'Élysée », l'avertit un informateur. Une certaine paranoïa s'empare du premier flic de

France : qui, au Château, pourrait avoir intérêt à l'atteindre ? Dès l'été 2017, Gérard Collomb se rend compte que plusieurs politiques impulsées par le président s'éloignent des promesses électorales. Dans son cas, il est soumis à de nombreuses injonctions contradictoires : on lui demande des résultats rapides sur la sécurité tout en essayant de lui imposer une coupe budgétaire de 500 millions d'euros. On attend de lui un texte d'une fermeté absolue sur le droit d'asile et l'immigration avant de l'édulcorer. À deux reprises, le ministre brandit sa démission pour se faire entendre. Ultime vexation, sur les questions de sécurité, Emmanuel Macron ne jure que par Frédéric Péchenard, l'ancien directeur général de la police nationale de 2007 à 2012 devenu vice-président LR au conseil régional d'Île-de-France. Péchenard a un

allié puissant : Nicolas Sarkozy, son ami d'enfance, qui s'est étonnamment rapproché du président dès le début du mandat. Gérard Collomb n'en revient pas.

Pour ne rien arranger, il est maintenant contesté à Lyon. En juin 2018, un élu LR dépose plainte pour « détournement de fonds publics », soupçonnant un financement par la ville et la métropole de la campagne d'Emmanuel Macron. Une enquête préliminaire est ouverte par le procureur (elle sera classée « sans suite » en janvier 2020). Les policiers s'intéressent aux activités de Jean-Marie Girier durant la campagne. Gérard Collomb est tendu. Début juillet, il rencontre Brigitte Macron pour évoquer le cas de son chef de cabinet : « Je vais dire à Emmanuel de le nommer sous-préfet en Guyane », lui répond-elle. Le ministre commence aussi à se poser des questions sur l'entourage du chef de l'État. « De vrais enfants », répète-t-il. Au lendemain du 1^{er} mai, son directeur de cabinet, Stéphane Fratacci, a averti l'Élysée qu'un certain Alexandre Benalla a commis une faute grave en accompagnant les forces de l'ordre lors des manifestations. Collomb a déjà croisé cet homme, mais il le prenait pour un simple garde du corps.

Baisse du taux d'humilité

Le premier article du *Monde* du 18 juillet va tout changer. À l'Élysée, c'est la panique. Ismaël Emelien tente de

défendre la thèse de la légitime défense – pas question de lâcher Alexandre Benalla ! Le ministre de l'intérieur s'interroge : pourquoi l'équipe du président protège-t-elle ce garçon avec autant d'ardeur ? À l'Assemblée, les oppositions réclament une commission d'enquête, les débats sur la loi de révision constitutionnelle sont interrompus. Entre deux séances, le président de l'Assemblée, François de Rugy, appelle Gérard Collomb, paniqué : « Il faut que tu viennes ! » Car, au gouvernement, personne ne veut défendre la ligne de la présidence sur Benalla dans les médias. Le 20 juillet, une réunion en petit comité est montée à l'Élysée. Emmanuel Macron hurle : « C'est un coup de Squarcini ! » Le président vise l'ex-patron du renseignement intérieur sous Nicolas Sarkozy : pour lui, toute cette affaire ne peut être qu'un complot organisé par la sarkozie.





« MON GÉGÉ »

Brigitte Macron et Gérard Collomb (avec Marielle de Sarnez et François Bayrou en arrière-plan) lors de la cérémonie d'investiture à l'Élysée le 14 mai 2017. Page de gauche, visite à l'Institut d'oncologie pédiatrique à Lyon en février 2017.

Incapable de reconnaître ses propres erreurs, Emmanuel Macron voudrait maintenant que Gérard Collomb lui présente sa démission. Le dimanche soir, une nouvelle réunion de crise est organisée avec le ministre de l'intérieur en présence d'Édouard Philippe, de Christophe Castaner et de Richard Ferrand. Alors que le président est en retard, Ferrand, à l'époque patron du groupe LRM à l'Assemblée nationale, commence à exposer ses inquiétudes : « Si vous saviez ce que j'ai découvert... Ce qui se passe est extrêmement grave. » On décide finalement que le ministre de l'intérieur participera à la commission d'enquête sur « l'affaire Benalla » à l'Assemblée. Une audition a lieu le lendemain. Devant les députés, Collomb refuse de couvrir l'Élysée. Pire : il révèle que son cabinet a transmis l'information sur l'incident de la place de la Contrescarpe dès le 2 mai. Le jour suivant, Macron intervient devant ses fidèles à la Maison de l'Amérique latine : « Qu'ils viennent me chercher ! » lance le chef de l'État en visant ses détracteurs. Collomb est derrière lui, visage fermé et grave. À la fin de l'été, il critique sur BFM TV « l'hubris » et « le manque d'humilité » de l'exécutif. C'est décidé, il veut retrouver sa ville de Lyon.

À la surprise générale, le 18 septembre, il annonce dans *L'Express* son intention de quitter le gouvernement après les élections européennes. Puis il décide d'accélérer le mouvement en posant sa démission le 1^{er} octobre. Le soir même, Emmanuel Macron le reçoit à l'Élysée. « Je t'ai sauvé la vie. C'était Philippe qui voulait te virer au moment de l'affaire Benalla », tente-t-il. Collomb est persuadé du contraire. La confiance est rompue. Un communiqué de l'Élysée précise que le chef de l'État a refusé la démission de son ministre, mais personne n'est dupe. Le lendemain matin, alors que deux journalistes du *Figaro* sont présents à Beauvau, Collomb revient à la charge. L'interview est mise en ligne sur les coups de 16 heures : « Je maintiens ma proposition de démission. » Cette fois, Macron est placé devant le fait accompli.

De retour à Lyon, l'air est pesant. Gérard Collomb a récupéré son fauteuil de maire, mais pas celui de la métropole, où siège désormais David Kimelfeld, son ancien lieutenant. Et celui-ci n'a pas l'intention de partir : il veut se présenter aux prochaines élections sous l'étiquette du parti présidentiel. Collomb enrage. Il se sent trahi par ceux à qui il pense avoir tout

donné durant tant d'années. Même Jean-Marie Girier, recasé comme directeur du cabinet de Richard Ferrand à l'Assemblée nationale, aide Kimelfeld. La guerre est déclarée.

En février 2019, la police judiciaire multiplie ses investigations au sujet de présumés détournements de fonds publics dans le cadre de la campagne présidentielle. Les enquêteurs procèdent à plusieurs perquisitions à l'hôtel de ville, interrogent des salariés... Au même moment, la chambre régionale des comptes enquête sur la gestion de la commune. Les magistrats s'intéressent aux emplois exercés par une ancienne compagne du maire, Meriem Nouri, comme agent administratif. Gérard Collomb comprend que ces deux dossiers le menacent en personne. Il passe à l'attaque en envoyant un courrier au procureur de la République en avril 2019 pour dénoncer lui-même les irrégularités constatées par les services de la ville. C'est alors que le parquet national financier ouvre une enquête préliminaire pour détournement de fonds publics au sujet des emplois de Meriem Nouri. Le 5 juin 2019, à 6 h 30 précises, huit agents spécialisés dans la lutte anti-corruption débarquent dans l'appartement des Collomb, réveillant leurs filles. Caroline pique une colère, tandis que son mari s'interroge sur le « procédé » et « la période choisie ».

Quelques jours après cette opération policière, Brigitte Macron inaugure une maison de repos à Lyon. Elle en profite pour dîner en tête-à-tête avec son cher « Gégé » : « Mais qu'est-ce qui se passe dans ta ville ? lui demande-t-elle fausement ingénue. Pourquoi tu n'es pas venu au meeting du 9 mai pour les européennes ? » Peu après, c'est au tour d'Emmanuel Macron de lui rendre visite. Il a un marché à lui proposer : « Tu te présentes à la mairie et tu laisses la métropole à Kimelfeld. » Collomb refuse. Le lendemain, le chef de l'État prend un petit-déjeuner avec David Kimelfeld et lui suggère le ticket inverse, on ne sait jamais. Lui non plus ne veut pas en entendre parler : il rappelle, au passage, que la macronie lui avait promis l'investiture depuis des mois. Mi-juillet, l'Élysée tente une réunion de conciliation entre les deux hommes. Un fiasco : chacun campe sur ses positions. Même le communiqué officiel du 14 octobre ne change rien : le parti présidentiel a beau investir Gérard Collomb, son rival décide de maintenir sa candidature.

Jusqu'au bout, les tensions vont se multiplier et les noms d'oiseaux voler, l'un des principaux soutiens de Collomb allant jusqu'à qualifier de « douze salopards » les conseillers municipaux qui ont rallié Kimelfeld. Dans la deuxième ville de France, le conflit dessine aussi une ligne de fracture entre générations du parti présidentiel. D'un côté, les anciens qui ont toujours fait confiance au maire ; de l'autre, les jeunes qui ont porté Macron à l'Élysée et veulent poursuivre le « dédagisme » jusqu'à Lyon. Du haut de son Aventin, le chef de l'État semble être passé à autre chose. Il a même appelé Gérard Collomb début janvier pour lui souhaiter la bonne année. Mais le vieux briscard n'est plus dupe. Pour lui, la magie du « nouveau monde », si elle a un jour existé, s'est bel et bien dissipée. □

« Je suis un mythomane qui ne ment pas »

En septembre 2019, tout le monde le disait favori des prix littéraires. Jusqu'à ce que sa jeunesse, un frère occulté et des fanzines antisémites ne le rattrapent. Pour comprendre, Arnaud Viviant a creusé les penchants auto-destructeurs de Yann Moix.



GONCOURT DE CIRCONSTANCES

L'écrivain Yann Moix reçoit le prix Renaudot en 2013 pour son roman fleuve, *Naissance* (Grasset). Avec *Orléans*, il espérait rafler le Goncourt.

Décembre 2019. Quand je le rejoins en pleine grève des transports dans son fortin du VIII^e arrondissement à deux pas de l'Élysée, Yann Moix est encore un peu parano. Dans les petites rues, ça va, mais sur les Champs, on le sent déjà moins à l'aise pour promener cette tête connue d'enfant battu – d'aucunes diraient « sa célèbre tête à claques » – qu'il a conservée à 50 ans passés. « Je me sens menacé par des groupuscules d'extrême droite », souffle-t-il. Ah bon ? Quand il parle, l'intensité de son regard semble toujours bloquée au maximum, même pour commander un menu vapeur dans ce restaurant chinois où il a ses petites habitudes. Je pense à tout ce qu'on m'a raconté dans le milieu littéraire – et que j'ignorais – au sujet de sa « violence » et de son « masochisme » : dans *Le Monde*, Marc Weitzmann, qui le connaît bien, évoque « son goût taré pour la violence et l'abjection » ; Jérôme Garcin, qui l'a eu comme stagiaire à *L'Express* dans les années 1990, me parle de son « masochisme XXL » ; son éditeur Olivier Nora, PDG de Grasset, me narre volontiers ses monumentales colères... Ma préférée est celle que j'appelle « de la chambre d'enfant ». Un jour, Moix et son éditeur de l'époque, Jean-Paul Enthoven, sont conviés dans un festival qui loge ses invités chez l'habitant. Croyant bien faire, les hôtes ont réservé à l'éditeur la chambre de maître et à l'écrivain la chambre d'enfant. Yann devient fou de rage, insulte tout le monde et se casse. Quand je le rencontre en janvier 2020, son frère Alexandre Moix, qui a passé toute son enfance dans la même chambre que lui, me demandera : « Il ne vous a encore jamais téléphoné à 3 heures du matin pour vous insulter ? Cela viendra peut-être... » Yann Moix a fait son service militaire dans l'artillerie. Il y a appris à pilonner les lignes ennemies la nuit.

C'est la deuxième fois de ma vie que je déjeune en tête à tête avec lui. Dix jours auparavant, j'avais espéré le croiser à l'ouverture de l'Académie Cicéron, une école payante de « culture générale » lancée par son vieux camarade de Sciences Po, Guillaume Bigot. Mais apprendre qu'aucune sécurité n'est prévue ce soir-là à l'entrée du bel amphithéâtre de la Société de géographie pour la leçon inaugurale de Marcel Gauchet l'aura fait reculer. Yann vit dans la peur. En septembre, à Tanger où il s'était réfugié tandis que le scandale venait d'éclater, il a été insulté dans la rue par des touristes français. Récemment, il a vu un homme en train de chercher son nom à la porte de son immeuble. « Mais c'était peut-être un huissier », précise celui qui a toujours cumulé les procès.

« Tu fraies avec des gens peu fréquentables », me dit une amie qui m'a aperçu en sa compagnie sur les Champs-Élysées. Il vient pourtant de retrouver du boulot à la télé. Certes, il n'anime plus sa propre émission et a été rétrogradé au rang de chroniqueur sur C8 dans un talk-show nocturne, « De quoi j'me mêle », produit par Cyril Hanouna et présenté par Éric Naulleau. Une revanche sur Catherine Barma, son ancienne productrice qui vient de le licencier pour faute lourde. « Laquelle, d'ailleurs ? » me demande-t-il en soulevant un ravioli avec ses baguettes et en faisant mine de ne pas avoir lu sa lettre de licenciement. « Avoir fait une BD antisémite il y a trente ans ? » Là, il me souffle.

J'ai pu consulter les quatre numéros d'*Ushoahia*, le magazine de l'extrême que Yann Moix a réalisés à Reims entre 1989 et 1990. D'ailleurs, il est facile de les consulter : disant les tenir d'un « vieil ami français », un chercheur israélien les a mis intégralement en ligne. Ce n'est pas une bande dessinée. C'est de la merde. Une pensée de merde (révisionnisme, racisme, antisémitisme), des

dessins de merde, laids, sans talent. Une logorrhée sordide et morbide de puceau boutonneux avec, au demeurant, un passage sur un enfant battu par son père dans un camp de concentration. Et très vite, deux noms qui reviennent, celui de Bernard-Henri Lévy et celui de Robert Faurisson. De ce dernier, je vais apprendre que son ombre plane depuis longtemps sur la famille Moix. L'une des sœurs de Robert Faurisson est en effet mariée à un médecin d'Orléans proche du kinésithérapeute qu'est José Moix, le père de Yann et Alexandre. « Le couple venait souvent déjeuner le dimanche, se souvient Yann. Elle était très belle, très proustienne. Elle me faisait penser à Fanny Ardant. » Yann prétend que ses parents ont dîné quelquefois avec Robert Faurisson ; Alexandre m'assure du contraire. En tout cas, il est plusieurs fois question de lui dans *Ushoahia*, en tant que négationniste mais aussi spécialiste de Rimbaud et de Lautréamont, ce que beaucoup de gens ignoraient à l'époque, hormis ses fans et ses adversaires.

En décembre, Yann Moix donne donc l'impression de ne toujours pas comprendre ce qu'on lui reproche : avoir menti. Pour un écrivain, pas grave. Le « mentir-vrai » d'Aragon, on connaît. L'autofiction, aussi. Le mensonge est un péché inespéré en littérature. En revanche, pour un documentariste, un polémiste, un animateur d'émissions de débats et même un diariste (puisque la publication de son *Journal* était alors annoncée en septembre 2020 chez Robert Laffont), c'est plus emmerdant. C'est à ce moment-là que Yann, qui semble avoir suivi mes pensées, me regarde droit dans les yeux (je le sens passer) et me dit : « Je suis un mythomane qui ne ment pas. » Je me retiens de pouffer.

« Les ratés ne vous rateront pas »

Lorsque les deux volets de l'affaire Moix vont claquer en pleine déshérence du mois d'août, le familial puis l'antisémite, Moix est au faite de sa carrière médiatique. Plus fort que Houellebecq, il peut emmener Depardieu en Corée du Nord et vendre le reportage à *Paris Match*. Sur Paris Première, il anime avec brio sa propre émission qui se veut un remake du fameux et bordélique « Droit de réponse » de Michel Polac. J'ai eu la chance d'y participer pendant un an ; la liberté d'expression y était totale. Ou presque : une seule fois, Moix m'a demandé d'épargner son « ami » Michel Onfray. Je n'en ai rien fait. Il faut dire que Yann et moi, c'est une longue histoire. En 2001, dans un de mes bouquins, j'écrivais : « Quand j'entends le nom de Yann Moix, je sors mon cure-dent. » Ses romans m'étaient indifférents. Je le savais à la fois proche de Marc-Édouard Nabe et de Bernard-Henri Lévy ; deux fois trop pour moi. Quand il a talentueusement tenu le rez-de-chaussée de la « une » du « Figaro littéraire », il a descendu un de mes livres en me traitant de « mini-Debord, de Sartre nain ». Nous nous sommes réconciliés en 2013 avec la parution de *Naissance* dont j'ai tressé les louanges bien avant que le livre soit couronné du prix Renaudot. *Naissance* : une longue vomissure démente sur mille pages de Yann Moix contre ses parents qui l'emmènent « au 16^e Salon de l'enfance battue, porte de Versailles, à Paris » et qui peut-être aujourd'hui se résumer en une seule phrase (p. 484) : « Les pères ne sont pas dignes d'autre chose que d'être déportés. »

En 2019, Moix est également au sommet de sa carrière littéraire. L'édition lui commande des préfaces importantes, pour Witold Gombrowicz ou Raymond Roussel. Surtout, il vient de signer avec Grasset un contrat pour ce qu'il appelle « une tétralogie de l'humiliation », quatre romans autobiographiques aux noms de villes :



FAUX JUMEAUX, VRAIS ENNEMIS

L'écrivain et documentariste Alexandre Moix et son frère l'écrivain et documentariste Yann Moix, de quatre ans son aîné.

Orléans (son enfance), Reims (ses années à Sup de Co Reims avant Sciences Po où il fabriquera *Ushoahïa*, son fanzine antisémite), Verdun (son service militaire) et Paris (le début de la gloire). Ce graphomane en a d'ores et déjà rédigé les trois premiers tomes. Et alors que c'était pour l'écrivain l'occasion rêvée de se débarrasser de cette épée de Damoclès, il n'était absolument pas question d'*Ushoahïa* dans la première version de *Reims* qu'il a rendue à Olivier Nora.

En juin de cette année, chez Grasset, on mise beaucoup sur *Orléans*. Nora vante le roman auprès des journalistes, des jurés littéraires et des libraires – même si c'est un tout petit peu difficile pour les quinquagénaires, l'écrivain ayant confié dans une interview à *Marie Claire* quelques mois auparavant : « Aimer une femme de 50 ans ? Ça, ce n'est pas possible. Je trouve ça trop vieux. » Objectif : figurer sur la première liste du Goncourt, qui permet de participer au Goncourt des lycéens. Il n'en sera rien. Les ventes d'*Orléans* plafonneront à 25 000 exemplaires.

« Mon frère est obsédé par le Goncourt. » Cette phrase, je l'ai tout aussi bien entendue dans la bouche de Yann, que lue dans le premier roman de son frère Alexandre, *Second Rôle*, paru en 2005 chez un minuscule éditeur, Carnot, et brièvement repris en poche chez Pocket. J'avoue honnêtement qu'avant ce règlement de compte familial, j'ignorais que Yann avait un frère. Car Alexandre n'existe pas dans ses romans, ni dans *Panthéon*, ni dans *Naissance*, ni dans *Orléans*, les trois livres où Yann a dévoilé sa condition d'enfant battu. Sortie de Bernanos, l'exergue du roman d'Alexandre dit tout : « Les ratés ne vous rateront pas. » *Second Rôle* raconte à la première personne l'histoire d'un homme malade de son frère célèbre, le livre s'ouvrant sur un internement de force du narrateur en hôpital psychiatrique. Quatre ans plus tard, alors qu'il fait paraître le second tome d'une

saga pour adolescents, Alexandre Moix donne une interview à *Psychologie Magazine*, expliquant qu'il suit une thérapie comportementale pour « s'extraire d'une relation fraternelle perturbatrice ». Il ajoute : « Autrefois, quand je croisais mon frère dans la rue et qu'il m'ignorait, je ne pouvais pas m'empêcher de lui dire bonjour. J'ai rejoué ces moments et j'ai compris que le problème ne venait pas de moi mais de ses névroses à lui. »

La frénésie

Dans son séminaire « L'identification », Lacan insiste sur les relations paradoxales qui unissent les frères. Le frère est le symbole du manque, de ce que je ne suis pas. Au passage, il forge un mot épatant qui colle bien à cette affaire : celui de « frénésie ». Quand, début janvier, je demande à Alexandre de définir sa relation avec son frère aîné, il me parle de « gémellité ». Des jumeaux avec quatre ans d'écart, comment serait-ce possible ? Certes, les deux frères se ressemblent physiquement. Ils font le même métier : écrivain, documentariste, Alexandre se présentant même comme « un spécialiste du cinéma français sous l'Occupation ». Décidément, cette période turlupine cette famille. L'un a réalisé *Podium* (2004), une histoire de sosies et de ratés, cette anagramme de tarés, alors que le film préféré d'Alexandre est *Copie conforme*, une autre histoire de sosies interprétée par Louis Jovet en 1947. Sur le plateau de « Quotidien » en août 2019, il faisait de la peine en se lamentant : « On aurait pu être les frères Moix comme il y a les frères Dardenne. »

L'aîné a fait ce que beaucoup de gentils garçons n'osent pas faire : il a rompu les amarres familiales. Il ne fréquente plus son frère depuis quinze ans. Quand je lui demande pourquoi, il ➔



LA VIE DE PLATEAUX

1. Dans l'émission « Chez Moix » sur Paris Première en 1999.
2. Yann Moix en 1995. 3. Avec son ex-compagne Emmanuelle à Trouville en 2017.
4. Avec Marie Guillard et Benoît Poelvoorde sur le tournage de *Podium* en 2004.
5. À l'Hôtel de Ville de Paris avec Philippe Labro en 1996. 6. Avec Léa Salamé sur le plateau d'« On n'est pas couché » à Cannes en 2016.



⇒ répond : « Il m'angoissait trop. » Quant à ses parents, il ne les voit plus depuis cinq ans. En revanche, je le découvre très fidèle en amitié. Quand son frère et son père ont contesté dans les médias son statut d'enfant battu, il s'est vite trouvé deux amis d'enfance pour témoigner en sa faveur. Je parle avec Idalina Madeira, aujourd'hui médecin, mère de deux enfants dont Yann est le parrain, et qui l'a connu au lycée, à Orléans. « Nous formions un petit groupe d'adolescents. Nous parlions de littérature, de Gide, de Breton... On voyait bien déjà qu'il était différent. On ne savait rien de ce qu'il vivait chez lui. Un jour, avec un copain, il avait peint une fresque sur un mur du lycée. Bien sûr, il avait été puni, avait dû l'effacer... Je me souviens qu'il avait dit : "Mon père va me filer une rouste." Mais on n'y prêtait pas attention. » Au téléphone, sa voix est joyeuse et sympathique. Yann sort justement de chez elle, où il est venu demander à son mari de changer les cordes de sa guitare. Depuis un an et demi, il s'est mis au blues. « En ce mo-

« Tantôt on reproche à Yann Moix d'être à la solde du prétendu "lobby juif", tantôt d'être à la solde des fascistes. Il faudrait savoir! »

YVAN ATTAL

ment, il va bien. Il peut quand même sortir. Alors qu'à l'époque de la polémique sur les femmes de 50 ans, on ne pouvait plus aller avec lui au restaurant ! » Un autre vieil ami accepte de me parler et de me raconter leur relation depuis trente ans : le romancier et homme de radio Philippe Labro. « Il avait 20 ans quand il est venu me voir à RTL. Il m'a dit : "Il faut que vous me donniez une émission." Je lui ai répondu que c'était un peu prématuré, mais nous sommes toujours restés en contact. Je suis devenu son conseiller sentimental. Il me raconte ses histoires d'amour. » Ces amitiés qu'un quelconque psy assimilerait à une quête du père, Yann les recherche. Il sait admirer l'œuvre des autres. Non content d'être écrivain, cinéaste, il se veut aussi critique pour le plaisir de se faire détester. Ce talent biface lui a valu dans Paris autant d'amour et de haine que son rôle de chroniqueur dans « On n'est pas couché » où il sévissait en véritable Torquemada.

Stade anal avec imparfait du subjonctif

Parmi ceux qui lui demeurent fidèles lorsque l'affaire explose, on compte le chanteur Michel Polnareff qui l'appelle régulièrement de Los Angeles pour l'assurer de son soutien. C'est aussi le cas de l'acteur et réalisateur Yvan Attal qui a rédigé fin août une longue lettre ouverte intitulée « Je rêve que les antisémites soient des Yann Moix ». Que son auteur ne l'ait plus assumée ou que les avocats aient préféré ne pas la publier alors que la polémique faisait rage en cette fin août, elle demeurera inédite. Mais Yann me la montre volontiers et l'évoquera sur une radio communautaire juive en janvier 2020. Attal y écrit : « J'avoue que j'ai du mal à suivre. Tantôt on reproche à Yann Moix d'être à la solde du prétendu "lobby juif", tantôt on lui reproche d'être à la solde des fascistes. Il faudrait savoir ! Yann Moix aurait deux têtes, on lui trancherait les deux, et pour des raisons opposées. » Quant à Bernard-Henri Lévy, son mentor, celui qui lui a donné sa chance un quart de siècle plus tôt, lui a ouvert toutes les portes de l'édition

et des médias avant de l'introduire dans la communauté juive de France, son silence est pour l'heure assourdissant. D'autres amis, en revanche, le lâchent avec précipitation. Alors qu'il est remercié à la fin d'*Orléans*, le romancier Régis Jauffret, un proche de l'auteur, demande à Grasset que son nom soit retiré des futures réimpressions. Autre proche qui s'éloigne vivement : son ancien éditeur, désormais à la retraite, Jean-Paul Enthoven. Dans un article du *Figaro* publié le 31 août, il déclare à la journaliste Anne Fulda : « Pour moi, il a toujours été un fasciste non pas dans le sens politique mais dans son comportement, sa façon de ne pas venir aux rendez-vous, de traiter les femmes, une forme de brutalité. »

De manière peu élégante, il semble lancer une nouvelle accusation contre l'écrivain, celle de violences envers les femmes ; ce qu'une ex-compagne, Marie-Pierre Lamouroux, dément immédiatement dans *Paris Match* en déclarant : « Yann Moix est incapable de la moindre violence. » C'est aussi ce que me dit Maria de França lorsque je la rencontre. Cette métisse d'origine brésilienne est la rédactrice en chef de *La Règle du jeu*, la revue de Bernard-Henri Lévy, depuis 2008. Elle a joué un petit rôle de Claudette dans *Podium* qui lui est dédié, comme plusieurs romans de Yann. Maria est surtout la seule de ses compagnes à être allé passer un week-end chez ses parents, à Orléans. « Je ne comprenais pas pourquoi il ne voulait pas me les présenter. Je ne trouvais pas ça sérieux de sa part. Alors il a fini par accepter. » Elle en garde peu de souvenirs mais se rappelle avoir été choquée, lors d'un repas de famille, par des propos à connotation raciste tenus par les convives. Elle aussi nie qu'il puisse être violent avec les femmes. « Au contraire, dit-elle, quand je criais un peu fort, il avait le geste réflexe de se protéger le visage avec le bras. Ça m'énervait. » Elle parle très bien de lui, de sa peur de vivre en couple, de fonder une famille et, bien sûr, de procréer. Mais aussi de cette façon qu'il a d'absorber la culture de l'autre qui est clairement un moyen de le posséder. « Très vite, il en a su beaucoup plus que moi sur la littérature, la musique et le cinéma brésilien. Puis sur la politique, l'histoire et la géographie du Brésil. Il fait la même chose maintenant avec Leslie, sa nouvelle compagne d'origine coréenne. Il sait tout de la Corée. Il y tourne même un film. » Et pour expliquer qu'elle ne doute pas non plus qu'il ait été un enfant battu, elle raconte cette histoire : « Au début de notre relation, Yann allait tous les jours chez le dentiste. Cela m'exaspérait. Je lui demandais s'il y trouvait du plaisir. Surtout, j'avais le sentiment qu'il me mentait, que ces rendez-vous en cachaient d'autres. Un jour, il a fini par me lâcher : "Mon père m'a cassé les dents, si tu veux savoir." » Quand je l'interroge à ce sujet, Yann me répond laconiquement : « Août 1978 ». Il a donc 10 ans. « Visage frappé contre le carrelage de la cuisine. Dent de devant cassée. » En 2013, il déclarait à Laurent Ruquier à propos de *Naissance* : « La part autobiographique n'a aucune importance. Si vous avez la perception d'une immense violence, d'un immense choc ou de traumatismes perpétuels, peu importe que la réalité soit absolument adéquate. La vérité comme conformité n'est pas très intéressante. »

Tout écrivain graphomane qu'il soit (comme le dit joliment Philippe Labro, « le temps que j'écrive une lettre à ma mère, il a déjà fini un roman »), Yann Moix n'a jamais raconté son histoire de façon réaliste. Dans ses livres, il l'a toujours transfigurée pour lui donner les contours d'un objet romanesque. Y compris dans *Orléans*. C'est Alexandre qui me met la puce à l'oreille lorsqu'il me dit : « Personne n'a vu que la scène où le personnage du père lit à ses invités des poèmes de son fils pour s'en moquer est en fait le remake de *Que la bête meure*, le film de Chabrol avec Jean ➔

⇒ Yanne. » Quant à celle où le père fracasse le piano à coups de marteau, Alexandre s'exclame : « Mais ce piano est chez moi, tout à fait intact ! » Et de m'en montrer illico une photo. Dans *Orléans*, on peut lire : « Qui nous dit que la démence ne provient pas d'une humiliation de trop ? » Qui nous dit que Yann n'a pas détruit ce piano dans son roman précisément parce qu'il le savait chez Alexandre ? En ce qui concerne les sévices sur son frère, Yann ne m'a confessé qu'une seule chose : « Un jour qu'il avait chié sur mon lit, je lui ai foutu le nez dans son caca. » Ce qui renvoie, en miroir, à la scène d'*Orléans* où le père présente à Yann ses excréments dans une assiette. Car c'est une autre particularité de cette histoire : on y dépasse rarement le stade anal. Rehaussée par de beaux imparfaits du subjonctif, l'obsession scatologique est aussi évidente dans *Orléans* qu'elle l'était dans les fanzines antisémites.

Giflé pour une croix gammée

Aujourd'hui, Yann avance qu'il n'a jamais été antisémite et ses parents non plus. Dans une longue lettre qu'il m'a adressée le 11 décembre par e-mail, quelques jours avant notre rencontre, il les décrit en revanche comme « virulemment racistes » et me raconte « la plaisanterie favorite » de sa mère : « Tu sais ce qu'est un bougnoule ? Eh bien, c'est un bout de gnoule ! » Mais qu'en revanche, c'est très précisément le Fau-
risson « littéraire », auteur d'une thèse prétendant démontrer que *Les Chants de Maldoror* ne sont qu'une supercherie, qu'admirait son père, et non l'autre. Dans cette lettre où il se confie étrangement à la troisième personne, Moix ajoute même une anecdote : « En 1974, ou 1975, l'enfant YM fut giflé par son père pour avoir dessiné une croix gammée sur un de ses cahiers d'exercices. "Tu ne fais pas ça ! C'est mal ! C'est défendu ! Tu sais ce que c'est ?" Et, après la gifle, son père lui expliqua qui était Hitler et ce qu'il avait fait aux Juifs ; afin que la leçon portât vraiment, le père de YM alla chercher un livre de Christian Bernadac sur la déportation (il y avait de nombreux ouvrages de ce type à la maison) et montra à son fils une photo de Himmler devant un charnier qui traumatisa durablement ce dernier. »

Yann le répète inlassablement : il n'a pas écrit une seule ligne antisémite de sa vie. En ce qui concerne *Ushoahïa*, il aurait simplement recopié des lettres d'un ami, alors en prison et qui lui écrivait tous les jours ; le même ami, m'apprend-il, qui lui soufflera des années plus tard le sujet de *Podium*, au point de toucher encore aujourd'hui des droits sur le film, me dit Alexandre. Mais au fond, peu importe que Yann ait écrit ou non ces lignes. Il les a recopiées, en quelque sorte « éditées ». Puis, c'est le plus curieux, il les a conservées. Dès le début de mon enquête, j'ai été frappé par le fait qu'*Ushoahïa* se présentait sous deux formes : celle d'un fanzine, mais aussi sous une autre qui pouvait s'apparenter à un livre. J'ai fini par percer le mystère. Comme les deux frères me l'ont confirmé, durant l'été 1990, Yann a demandé à Alexandre, alors en stage à la bibliothèque d'Orléans, d'en faire relier un certain nombre d'exemplaires.

Le premier à avoir parlé des publications antisémites de Moix – dont *L'Express* révélera l'existence à la France entière le 28 août – est le polémiste condamné pour négationnisme Alain Soral – autre enfant battu – dans une vidéo postée en juin 2012. Yann le connaît. Ensemble, ils ont été chroniqueurs dans une éphémère émission de télé, « À l'Ouest d'Edern », présentée par Jean-Edern Hallier sur M6. Lequel, comme nous l'apprend son biographe Jean-Claude Lamy, fréquentait aussi Alexandre Moix et l'appréciait suffisamment pour lui offrir un petit trésor : la

première version de son pamphlet *L'Honneur perdu de François Mitterrand* (Éditions du Rocher/ Les Belles Lettres, 1996).

Dans cette vidéo, disponible sur YouTube, Soral affirme avoir la preuve de l'existence des écrits antisémites de Yann Moix. Il cite en passant le nom d'Alexandre et se demande perfidement si Bernard-Henri Lévy est au courant. Cela doit inquiéter Yann puisqu'il va alors entreposer un de ses exemplaires reliés d'*Ushoahïa* dans le coffre-fort d'un ami avocat. C'est aussi à cette époque qu'il présente son abjecte production à Olivier Nora, PDG de Grasset. « En revanche, nous avouera ce dernier, j'ignore s'il les a montrés à Bernard [Henri Lévy]. » Ensuite, les odieuses publications ne cessent de ressurgir. Soral en reparle dans une autre vidéo en 2016. Puis Nabe les mentionne en 2017 dans son livre autoédité *Les Porcs 1* (où l'on apprend aussi qu'il s'est lié d'amitié avec Alexandre). Mais d'autres en sont aussi informés. Le 28 janvier 2018, Guillaume Bigot, le vieux copain de Sciences Po, reçoit un coup de téléphone d'Alexandre Moix, qu'il n'a pourtant jamais rencontré. Quatre jours auparavant, Bigot avait écrit sur *Figarovox* une tribune assassine intitulée : « Quand Yann Moix se rêve en Zola. » L'écrivain venait alors de publier dans *Libé* une lettre ouverte au président de la République. Bigot et Moix ne partagent pas les mêmes idées politiques, mais n'aiment rien tant que ferrailler l'un contre l'autre, sans rancune. La preuve : Bigot deviendra comme moi l'un des intervenants réguliers de l'émission « Chez Moix » quelques mois plus tard. « Après avoir lu mon article, Alexandre a dû penser que j'étais un ennemi de son frère. Il voulait me montrer les trucs antisémites de Yann. J'ai refusé et nous en sommes restés là, raconte-t-il. L'impression que j'ai eue, c'est qu'Alexandre n'osait pas diffuser lui-même ces publications, qu'il cherchait un intermédiaire pour le faire à sa place. » Devant moi, Alexandre ne nie pas avoir contacté Bigot et, s'il me promet que ce n'était pour lui parler des fanzines antisémites, il a du mal à s'en rappeler la raison. Le propriétaire d'un site influent d'extrême droite racontera à un journaliste spécialisé dans cette mouvance, David Doucet, qu'en juin 2019, autrement dit deux mois avant la parution d'*Orléans*, il a été approché par une soi-disant journaliste belge. Elle proposait de lui vendre les fanzines antisémites. Il y avait même deux tarifs : 400 euros pour les dessins seuls, 600 euros avec les textes. Il n'était pas donc difficile pour *L'Express* de mettre la main dessus. En trente ans, la petite vingtaine d'exemplaires des quatre numéros d'*Ushoahïa* semble s'être multipliée comme des pains. Après le déclenchement de l'affaire, on pouvait même les acheter sur Amazon.

En fouinant un peu, on découvre qu'en 1996, soit sept ans après son fanzine antisémite, Moix a publié dans *La Règle du jeu* un article intitulé « Auschwitz et les lumières ». Il s'agit, comme me l'a confirmé son professeur d'alors, d'une dissertation pour Sciences Po que BHL, qui vient de le prendre sous son aile, trouve brillante et publie dans sa revue. Guy Scarpetta en était alors le rédacteur en chef et se souvient très bien du jeune Moix : « Il avait une veine de pamphlétaire, hyper-sensible à l'antisémitisme. Il était excessif, prêt à transformer en polémique des choses qu'on pouvait traiter de façon plus sereine. Au moment de la francisque de Mitterrand, il avait écrit un truc violent qui avait fait débat à la rédaction. » Je me souviens que mon ami l'écrivain Dominique Noguez, mort en 2019, lui avait écrit après avoir lu *La Meute*, le pamphlet que Moix a publié en 2010 en soutien à Roman Polanski, pour lui dire que même s'il n'était pas d'accord avec lui, il le tenait « pour un des plus brillants polémistes que nous ayons eus depuis longtemps ». Un autre ami,

l'écrivain Frédéric Ciriez, me dit : « Je n'aime pas Yann Moix. C'est un équilibriste. » Il est vrai que Moix adore à la fois André Gide et Charles Péguy, tout en notant avec lucidité dans *Orléans* que « leur alliage est susceptible de fabriquer des monstres ». De même, lors de sa première télévision en 1998, Moix avait fanfaronné en expliquant qu'il portait à la fois la chemise blanche de BHL et la veste de Marc-Édouard Nabe, ses deux héros antagonistes. Cela va plus loin. La même année, alors qu'il fête ses 30 ans au Bus Palladium, il va jusqu'à tenter de les présenter l'un à l'autre. Nabe tend la main, mais BHL ne la prend pas. Et s'en va. Ces admirations contradictoires, cette manière de penser peut-être librement mais comme une feuille au vent, sans véritable structuration politique et littéraire, auront fini par le faire chuter. Et le pardon que lui accorde BHL le 1^{er} septembre dans *Le Point* n'y changera rien. L'artilleur Moix, « celui qui aspire, comme sur un champ de bataille, à dire la vérité », comme il l'écrit dans *Orléans*, l'a bien compris. Il me le dit : « Le pardon de BHL, c'est un baiser de la mort. Cela sous-entend que j'aurais été antisémite, mais que je me serais rédimé. »

*« Le pardon de BHL,
c'est un baiser de la mort. »*

YANN MOIX

Dans la longue lettre à la troisième personne dont j'ai déjà parlé, Yann Moix s'épanche longuement sur BHL. Voici notamment ce qu'il m'écrit : « Ce jeune philosophe regardait en face les impossibles de son temps : terrorisme, extrémisme, antisémitisme, racisme. L'énergie de ses emportements plut énormément à YM ; surtout, il ne semblait rater aucun détail des malédictions à venir ; il sentait les miasmes avant les autres ; il savait, dans le réel, déceler les atomes de charogne, les relents de vermine, les odeurs de caoutchouc brûlé. YM se souvient, plus de trente ans après, de ces harangues contre [le terroriste palestinien] Abou Nidal, « cette ordure » ; il triait les ordures pour nous. On lui reprochait ses vêtements : ils fascinèrent YM au contraire. On pouvait donc penser sans être sale, sans avoir les ongles à la Struwwelpeter [un personnage de comptine inventé par le psychiatre Heinrich Hoffmann], ni rabougri, ni engoncé, ni sclérosé. Les livres de Bernard-Henri Lévy sentaient l'iode. Son style miroitait ; YM se prépara doucement à devenir cet homme, ou à peu près. Il n'émanait de cet être aucune tristesse ; ou bien, peut-être, une forme de tristesse non pas liquide, comme chez ses contemporains, mais solide – non celle d'un enfant perdu mais d'un homme qui s'était définitivement trouvé. » Tout cela est bien beau. Mais en attendant, l'artilleur Moix va devoir contre-attaquer.

Le 8 janvier 2020, alors que le milieu littéraire est traversé par la tempête Gabriel Matzneff, Yann Moix s'exprime sur une webradio communautaire juive à l'audience restreinte, Koulam Radio. Il avertit qu'il attaquera désormais tous ceux qui le traiteront d'antisémite. « Je n'ai jamais écrit une seule ligne antisémite », répète-t-il encore. Par conséquent, il n'est pas en train de faire sa « *techouva* » (l'acte de repentance dans le judaïsme). Il n'a rien à se reprocher. Il pécore pendant une heure, félicite Trump d'avoir transféré l'ambassade des États-Unis à Jérusalem (« il restera pour ça un grand président ») et s'autorise même un « petit reproche » aux « Juifs de France » : il les trouve un peu « trop autocentrés » ; ils ne l'ont pas soutenu dans son combat en faveur

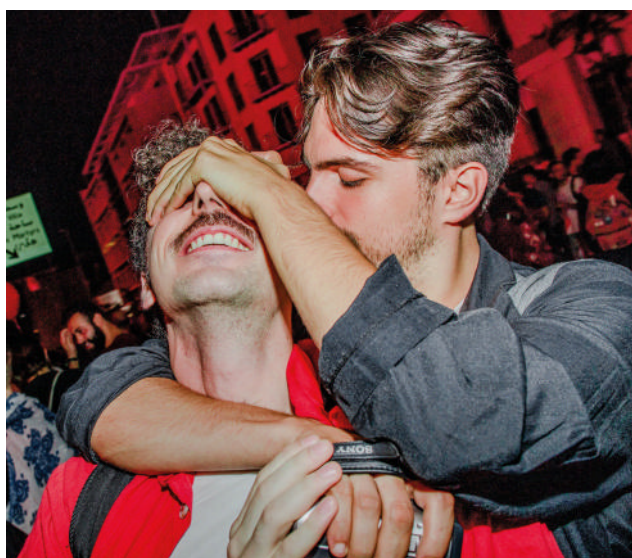
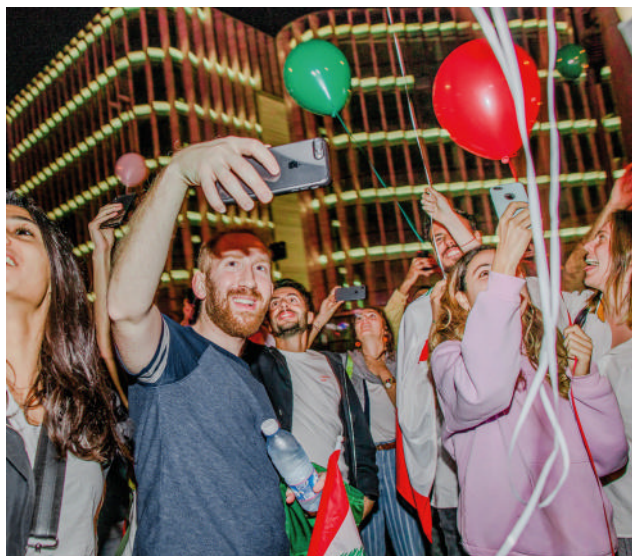


LA RÈGLE DU « JE »

Avec Bernard-Henri Lévy lors d'un rassemblement organisé par l'Union des étudiants juifs de France en 2015 à Paris.

des migrants qu'il est allé filmer pour Arte dans la jungle de Calais et qui auraient dû « leur rappeler leur histoire ». Puis, en toute fin, il donne un scoop : « Mon prochain livre va s'appeler *Vichy*. Cela va être strictement sur ce que sont devenus les vichystes dans les années 1970 et 1980. Vous savez, on m'a reproché d'avoir fait des petits dessins il y a trente ans. Eh bien, je suis allé voir dans la vie familiale et personnelle de mes contempteurs et j'ai fait des découvertes qui m'ont viscéralement donné envie de vomir. » Et de conclure assez crânement, il faut bien le dire : « Je ne suis pas méchant mais j'apprends doucement à devenir rancunier. »

Au même moment, comme si les deux frères vivaient toujours en symbiose, Alexandre dépose plainte pour diffamation contre son frère Yann. Jusqu'à présent, aucune procédure pénale n'avait été engagée contre *Orléans* et son auteur. Au contraire, depuis août, la famille s'était montrée fort discrète. Mais Alexandre n'a pas apprécié qu'en octobre, sur le plateau de Cyril Hanouna, Yann ait pu déclarer que son frère avait été « très, très proche de groupuscules néo-nazis » ni qu'il avait été « interné à de nombreuses reprises ». C'est toujours pareil dans cette famille : le fou, c'est l'autre ; le facho, c'est l'autre. C'est alors que je me suis souvenu d'une anecdote : Yann m'a raconté qu'un jour où il déjeunait dans un restaurant japonais de Saint-Germain-des-Prés, il avait vu Christine Angot qu'il ne connaissait pas encore ; il était allé la saluer et lui dire toute l'admiration qu'il lui portait. « C'est drôle, lui avait répondu la romancière, l'autre jour, j'étais à une terrasse de café et votre frère est venu me dire combien vous me détestiez. » De son côté, lorsque je l'ai rencontré, Alexandre m'a juré qu'il n'avait jamais croisé Angot de sa vie. Lequel des deux frères mentait dans cette histoire ? Simple, il suffisait d'appeler celle qui, désormais, connaissait bien Yann Moix pour avoir été en même temps que lui chroniqueuse à « On n'est pas couché ». Voici très exactement ce que Christine Angot m'a répondu : « Oui, je connais la vérité. Mais je ne la dirai pas. Je ne me mêle pas de cette affaire. » Ah, ces écrivains... □



L'EMPIRE DES SIGNES

Reportage de Myriam Boulos en septembre et octobre 2019 à Beyrouth
publié sur Instagram (@myriamboulos) avec le hashtag #ضفتني..نانابل « Liban, lève-toi! »

FRAGMENTS LIBANAIS

L'idée du fragment est toujours un peu celle d'un brouillon à peine organisé. Mais elle est surtout, pour ceux qui y prêtent attention, un genre littéraire en soi. À partir de fragments, il est possible d'imaginer l'impossible, de tirer les lignes de scénarios imaginaires mais probables : potentiels. En tant que tel, c'était l'exercice littéraire favori de Roland Barthes. Pour raconter ce qui se passe au Liban, nous avons voulu faire appel à des fragments, la seule forme à même de retracer les possibles d'une révolution, *thawra*, née dans la rue, formée dans la jeunesse, sculptée dans des corps et des envies inédits. Une révolution qui conteste toute une classe politique aux affaires depuis la guerre civile (terminée depuis trente ans !), une révolution civile qui veut oublier les confessions religieuses qui enclavent le Liban, qui demande de l'écologie dans un pays en train de pourrir sous ses ordures et son inconséquence, qui exige la fin de la corruption alors qu'une crise économique sans précédent est en cours : les banques n'autorisent plus qu'un plafond de retrait très bas, et le dollar, la seconde monnaie d'échange en concurrence avec la très dévaluée livre libanaise, n'est plus autorisé dans les échanges. Pour lire cette révolution, nous avons mixé le regard de deux femmes : les fragments des images de Myriam Boulos, photographe, qui vit à Beyrouth ; les mots de l'illustratrice et écrivaine Lamia Ziadé, qui vit aujourd'hui à Paris après avoir grandi au Liban. À ces fragments s'ajoutent ceux de nos imaginaires, nourris par les réseaux, qui ont documenté chaque jour l'évolution d'une révolution pacifique, chose extraordinaire dans un pays où beaucoup d'armes circulent encore, mais devant laquelle les médias internationaux ne savaient plus que dire : « Mais vous ne vous battez pas ? Mais vous chantez et parlez ensemble ? » Cette parole, ces chants, ces images joyeuses, jusqu'à quand ? Le plus longtemps possible, on l'espère, tant ils disent mieux qu'un gouvernement, mieux qu'un programme, la nécessité de s'unir sur ses différences religieuses, politiques, sexuelles (il a beaucoup été question des collectifs féministes et queer, dans un pays où l'homosexualité est un crime), de s'inventer une vie nouvelle, mieux sexuée, différemment genrée, plus intelligente, moins hypocrite, plus transparente, plus responsable de ce qu'elle fait, de ce qu'elle produit, de ce qu'elle dévaste, de ce qu'elle pourrait réparer. Ça paraît simple, mais c'est la lune. — PHILIPPE AZOURY ET JOSEPH GHOSN

Fin 2019, Beyrouth et le Liban ont été pris par une insurrection populaire. Pour plonger au cœur de ces semaines révolutionnaires, *Vanity Fair* montre le travail de la photographe Myriam Boulos et publie (p. 86) le journal de bord de Lamia Ziadé, auteure de romans graphiques marquants sur le pays.







INCIDENTS

Reportage de Myriam Boulos à Beyrouth :
#سان لل فوق ل « Le pouvoir aux gens! »



« LE CŒUR BATTANT »

Lamia Ziadé, auteure de romans graphiques qui racontent le Liban et le monde arabe, est retournée à Beyrouth en novembre, quelques jours après les débuts du mouvement et de la révolte populaire. Elle livre à Vanity Fair son récit des journées passées dans les manifestations, hantée par les souvenirs, les larmes et la joie d'un renouveau possible.

J'atterris à Beyrouth le 31 octobre. Une révolte, déjà appelée révolution, a éclaté au Liban le 17. Dans l'avion à moitié vide, je suis fiévreuse, excitée par l'inconnu des jours à venir. Un sentiment que je connais bien pour l'avoir longtemps éprouvé, très proche de celui de mes retours au Liban pendant les deux dernières années de la guerre, lorsque j'étais étudiante à Paris (les treize premières années de la guerre, je les ai vécues au Liban). Ces nombreux retours étaient pleins de promesses de moments intenses, dangereux, effrayants, tout ce que je redoutais, mais qui me faisait vivre, le cœur battant.

Arrivée dans le quartier d'Aïn el-Mreisseh, je déballe ma valise puis me dirige à pied vers le centre-ville, place Riad el-Solh et place des Martyrs, là où tout se passe. Depuis quelques jours, les manifestants bloquent les routes dans tout le Liban, en premier lieu le Ring, cette voie rapide qui traverse Beyrouth et relie l'Ouest de la ville à l'Est. Pour qui a connu la guerre du Liban, la fermeture du Ring est chose familière – familière et funèbre. Resté fermé pendant les quinze années de guerre, il avait comme surnom « Ring de la mort ». Les premiers temps,

ceux qui l'empruntaient encore avaient peu de chances d'arriver à destination, tombant sous les balles des francs-tireurs de l'un ou l'autre bord. Aujourd'hui rien de tel, puisque ce n'est pas la guerre, mais la révolution. Et c'est une révolution qui a déjà une réputation, celle d'être pacifique, sympathique, festive, citoyenne... Mais rien à faire, cet air de déjà-vu ne me quittera plus et des réminiscences d'une autre époque s'inviteront à différentes occasions dans les prochaines semaines.

Sur place, mes appréhensions disparaissent. Le centre-ville de Beyrouth était devenu, depuis sa reconstruction controversée, un quartier propre, cher, inaccessible aux milieux populaires, très éloigné de ce qu'il fut durant des siècles : un lieu de convivialité, de brassage social et communautaire. Aujourd'hui, il est reconquis par une foule mélangée, proche de celle qui avait forgé la réputation du Beyrouth d'avant-guerre. Partout des marchands ambulants, vendeurs de maïs grillé, de brochettes, de *kaak*, je n'avais plus vu cela dans ce quartier de Beyrouth depuis 1975 ! Il y a des familles avec enfants, des bandes de jeunes, des vieux, des vieilles, des artistes, des intellectuels, des chômeurs, des riches, des pauvres... des gens s'attroupent autour d'un tribun improvisé, d'autres chantent des chansons populaires dont ils ont changé les paroles pour railler les leaders honnis. Une réalité s'impose vite à mes yeux : c'est la force des femmes qui mène la révolte. Qu'elles soient jeunes ou vieilles, voilées ou pas, une même rage et une même détermination les animent.

Les soldats qui montent la garde autour de cette gigantesque zone sont flegmatiques. Ces slogans qui appellent à la chute du pouvoir ne semblent pas les perturber. En plein cœur battant de la contestation, ils sont accoudés aux barrières de sécurité ou aux voitures dans des postures lascives, voire voluptueuses, une cigarette ou un sandwich à la main... ils ont l'air d'être dans leur jour de congé, lors d'un bon pique-nique au bord de la mer ou d'une noce dans un village de montagne, attendant l'arrivée de la mariée... Sur le visage de beaucoup se lit le regret de ne pas pouvoir se mêler aux réjouissances ou à la fureur de la foule.

Les slogans recouvrent les murs. Tous les leaders y sont épinglés. « *Kellon, yaani kellon* », lit-on – « Tous, ça veut dire tous. » C'est le mot d'ordre de cette révolution. Tous insultés dans les termes les plus crus, traités de voleurs. La foule leur demande des comptes, réclame l'argent volé. Mes affiches préférées sont celles de Joseph Kaï, jeune auteur de bande dessinée. Je prends des photos de tous les slogans, de manière exhaustive. Une archviste, enfin pleine d'espoir. Je pénètre dans le Grand Théâtre (où avait chanté la célèbre Oum Kalthoum dans les années 1930), éblouie par cette ruine hors d'accès depuis la fin de la guerre. J'entre ensuite dans « l'œuf », ruine d'un cinéma à l'architecture futuriste où des citoyens tiennent aujourd'hui des débats ouverts à tous. La révolution s'est approprié ces lieux confisqués. À l'intérieur, ma fascination est totale devant les virtuoses du *zajal*, cet art très libanais de l'éloquence, qui se pratique, un peu comme le slam, en joutes verbales hautement savoureuses. Deux ou trois virtuoses régaler la foule. Ils épinglent les politiciens en vers, avec esprit, audace et insolence. La palme de l'homme le plus raillé de la république revient à Gebran Bassil, le gendre du président. De temps en temps, l'hymne national

est entonné et, tout d'un coup, j'ai les larmes qui me montent aux yeux. Je suis très émue. Il me faut quelques secondes avant de me dominer et me joindre au chœur avec fougue.

Lors de la manifestation du lendemain, le cortège suit la corniche qui longe la mer et se dirige vers l'Eden Bay, complexe hôtelier cinq étoiles construit dans l'illégalité la plus totale sur une plage du sud de Beyrouth, Ramlet el-Baïda, région où il est interdit de couler du béton. Un rapport de l'ordre des ingénieurs avait signalé au moins huit violations du code de la construction. Cette privatisation de la côte libanaise aurait été possible pour une raison simple : la proximité du propriétaire de l'hôtel, un certain Achour, avec le premier ministre, Rafic Hariri, et le président de la chambre, Nabih Berri. Contre eux, la foule scande des slogans jouissifs, à la stylistique recherchée : « Hariri, voleur ! Berri, voleur ! Achour, voleur ! Restituez la côte et les terres volées au peuple libanais. »

À proximité de l'entrée de l'Eden Bay, on ne peut aller plus loin. Des soldats bloquent la route. Le but des manifestants n'est pas de se frotter à l'armée, on s'arrête donc, et la manif se poursuit sur place, puis l'excitation retombe, et on se dit que c'est le moment de rentrer. Un mouvement prend alors naissance en bout de cortège. On nous demande de nous écarter un peu pour laisser le passage à une voiture bloquée derrière la manif et où se trouve un malade. Comme c'est l'habitude dans ces cas-là, on s'écarte en n'y croyant qu'à moitié. Et évidemment, ce n'est pas une voiture qui s'engage dans la haie d'honneur formée par la foule scindée en deux, mais dix, quinze, vingt et c'est là que se passe quelque chose de magique, qui transforme la manifestation à moitié éteinte en un spectacle surexcitant : deux jeunes aux allures de voyous crient à chaque voiture qui s'engouffre dans la foule : « Si vous êtes avec la révolution, concert de klaxons ! » Un tintamarre de klaxons se mêle alors aux applaudissements et aux chants de la foule sur un rythme effréné, donnant au cortège un retentissement qu'il n'aurait jamais espéré.

Pour rentrer à la maison, nous traversons Beyrouth par les quartiers intérieurs. Jnah, Cola, Msaytbé, Mar Élias, Dar el-Fatwa... Tout d'un coup, dans les ruelles un peu éteintes de ce quartier résidentiel, une sorte de bruit de fond proche, régulier et sonore, nous parvient par les fenêtres ouvertes de la voiture. Rue après rue, le bruit ne s'estompe pas, il nous accompagne, un petit tintamarre, avec des nuances et des inflexions... « Ce sont les casseroles ! » dit ma sœur. Le matin même, nous avions vu sur Instagram un appel à taper dans des casseroles pendant cinq minutes, à 20 heures, en signe de protestation. Nous avions aimé l'idée, mais pensions que le temps était court pour que les gens soient au courant, et puis nous n'y avions plus pensé toute la journée... et voilà que ça marche ! Dans chaque rue, trois quatre femmes à leur balcon, pas plus, mais ça suffit ! Déçue de ne pas être chez moi pour participer, je sors mon bras par la fenêtre de la voiture et tambourine sur la carrosserie, bientôt imitée par d'autres automobilistes. J'apprends un peu plus tard qu'il a été décidé de réitérer le coup tous les jours à 20 heures. J'en suis ravie, je me promets d'être chez moi à 20 heures le lendemain. « Tu es folle ! me dit ma sœur. Dans ton quartier tu ne peux pas faire ça ! Il y a une permanence du mouvement Amal dans ta rue ! Ils sont dans tout ton quartier, d'ailleurs. » Amal est le parti de Nabih Berri, hostile à la révolution, mais je me dis qu'elle

exagère, qu'on n'est plus au temps de la guerre. Ces miliciens que je vois dans le quartier regarder la télé toute la journée en fumant et buvant des cafés sur le trottoir ont l'air sympa. Et puis soudain, lancinante, revient la question : et si finalement rien n'a changé depuis la guerre ? Si ça reprenait tout d'un coup ? Il suffirait d'une étincelle.

Le lendemain, à 20 heures, je suis sur ma terrasse. Mais personne, absolument personne dans ma rue ne tape sur une casserole, ni dans les rues voisines non plus. En tendant l'oreille, on peut entendre une rumeur venant de quartiers voisins.

Les jours suivants les manif's ciblées se multiplient. Devant le palais de justice, devant la Banque du Liban... Le dimanche à 19 heures, la foule se retrouve devant le bâtiment d'Électricité du Liban. Il y a beaucoup, beaucoup de monde. Comme d'habitude, les habitants du quartier sont aux balcons qui surplombent le rassemblement. Les manifestants lèvent régulièrement la tête vers ces spectateurs passifs pour leur dire, à travers ce slogan moqueur devenu un rituel : « Ceux qui sont à leurs balcons, descendez faire la révolution ! » Ce soir, il y a des familles entières aux balcons, mais personne ne bouge. Soudain, un fracas incroyable couvre la clameur de la manifestation. Les casseroles ! Il est 20 heures et on n'y pensait pas. Mais les gens aux balcons y ont pensé, et ils ne l'ont pas fait timidement ! Pendant cinq minutes, ils tapent à tout rompre, redoublant la clameur de la foule surchauffée par cette surprise.

Le 12 novembre, les choses s'accélérent subitement. Un homme est abattu devant sa femme et son fils de 12 ans en pleine manifestation. La scène est filmée par des portables et fait le tour du pays par WhatsApp à la rapidité de l'éclair. Les hurlements déchirants de la femme d'Ala' Abou Fakhr, l'homme abattu, et la vision de son sang font le tour du pays à la vitesse de l'éclair. La peur et la colère sont aussitôt dans tous les esprits, la peur que les choses s'emballent pour de bon. Le tueur, un militaire, est arrêté. La victime, aussitôt appelée martyr, est un Druze, membre du parti socialiste, dont le chef est Walid Joumblatt, chef des Druzes également. Dès l'annonce de la nouvelle, celui-ci, bien qu'étant un des politiciens les plus visés par cette révolution, se rend auprès de la famille du défunt. Il appelle fermement l'assemblée d'hommes en colère qui l'entoure à renoncer à la vengeance et à attendre que la justice fasse son travail. Ne pas faire entrer le pays dans l'engrenage fatal. Son adresse aux proches du



LE CRI DU PEUPLE

Collage de l'affiche de Lamia Ziadé sur le mur d'enceinte du bâtiment administratif d'Électricité du Liban, pris par la foule comme le symbole de la corruption dans le pays.

martyr et aux membres de son parti est aussi filmée par les téléphones et fait le tour du Liban. Malgré son image largement écornée par la révolution, il est écouté. Tout le monde se tient à carreau et la situation ne dégénère pas pour l'instant. On respire... Et on attend le président de la république, qui doit parler à la télévision le soir même.

Que dit-il aux Libanais ? Il dit que « ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à émigrer ». Avant même la fin de l'émission, les gens sont dans la rue. Cela faisait une semaine que la révolution tournait un peu en rond, rentrée dans une routine morose, et la mort d'Ala' Abou Fakhr y avait ajouté une dose d'appréhension et de découragement... Là, en seulement quelques phrases, Michel Aoun venait de déchaîner les foudres contre lui. Contre lui personnellement.

On oublie les autres, tous les autres, maintenant c'est sa peau à lui qu'on veut. Qu'il émigre lui-même. Un aller simple, sans retour. À Beyrouth, les premiers à descendre dans la rue ne se dirigent pas comme d'habitude vers le centre-ville, ils vont directement fermer le Ring. Ma sœur et moi en faisons partie. Dans toutes les villes du Liban, on bloque les routes. Partout les gens sont révoltés par les propos du président. On l'injurie désormais sans aucune retenue, la foule est survoltée. De nouveaux slogans surgissent, Aoun est au centre de tous. Une jeune femme avec un mégaphone est étonnante. Elle hurle un slogan improvisé et la foule autour d'elle le répète. Elle tient longtemps, avec chaque fois une nouvelle phrase. Ceux qui l'entourent de près sont surtout des hommes. Menés par ce bout de femme, ils reprennent ses incantations pendant un bout de temps sans songer à prendre sa place tant elle est puissante. Je suis fascinée, encore une fois j'ai les larmes aux yeux, et dès que ma voix est stabilisée, je gueule aussi fort que les autres. Vers minuit, on apprend que des manifestants se dirigent vers le palais présidentiel. Hors de la ville, il est très protégé. Ils ne vont pas très loin.

Le lendemain, les funérailles d'Ala' Abou Fakhr, désigné « martyr de la révolution », donnent lieu à des hommages dans le Liban tout entier. Partout on allume des bougies, on peint son portrait sur les murs, on adresse des messages de soutien à sa famille. Sa femme Lara, femme de caractère, d'allure moderne, pleure sur son cercueil ouvert recouvert de montagnes de fleurs. Penchée sur le visage paisible de son mari qu'elle caresse de temps en temps, elle s'adresse à lui exactement comme s'ils

étaient seuls, mais en hurlant le plus fort qu'elle peut. C'est avec le monde entier qu'elle veut partager son amour et son malheur, des déclarations d'amour sauvage et des remontrances intimes énervées et poignantes. « Que vais-je faire maintenant ? » « Qui va me dire si mon plat manque de sel ? » « Qui va me préparer le Narguilé à la tombée du soir ? » Les cloches des églises sonnent en hommage au martyr, pourtant druze.

Pas plus de deux jours plus tard, un coup de théâtre me fait reprendre espoir. Un nouveau premier ministre est nommé soudain. Mais le soulagement ne dure pas plus de trois minutes, le temps qu'il faut pour lire le portrait de cet homme, Mohammad Safadi, sur Internet... C'est une blague ? Non seulement l'homme a plus de 75 ans, mais il semble avoir trempé dans d'innombrables affaires... Aux yeux des manifestants, il a le profil type du politicien véreux qu'ils dénoncent depuis le début de la révolution. On rebloque les routes partout. Des hordes d'internautes se hâtent de moquer l'homme et ceux qui l'ont nommé. Sa page Wikipédia est modifiée dans l'heure par des petits malins et fait état de tous ses méfaits. L'homme est grillé avant même d'être officiellement désigné, à la fin de la journée on n'en parle plus, on a bien rigolé, mais on a surtout envie de pleurer.

Dimanche, une vraie bonne nouvelle va nous remonter le moral. Les avocats libanais élisent ce matin-là leur bâtonnier. Cette année, l'enjeu est de taille. Un candidat issu de la révolution se présente. Il est face à un candidat soutenu par l'ensemble des partis politiques libanais. Ce sera la première grande victoire de la révolution. Melhem Khalaf est élu avec un grand nombre de voix d'écart. À l'annonce de sa victoire, la salle bondée de l'ordre des avocats explose, plusieurs groupes d'avocats en liesse clament en brandissant le poing « *thawra! thawra!* » (révolution ! révolution !), exactement comme s'ils étaient place des Martyrs. Le nouveau bâtonnier, qui était présent depuis les premiers jours dans les manifestations, porte en lui un immense sentiment de progrès et d'espoir. Fondateur, dans les années 1980, de l'organisation humanitaire Offre-Joie, l'une des plus importantes et actives au Liban dans toutes les communautés, il est un fervent promoteur de l'entente islamo-chrétienne, très engagé dans de nombreux combats pour plus de justice sociale, plus de tolérance, et les droits de l'homme en général... Son parcours est hors norme, le vent commence-t-il à tourner ?

Une autre victoire tonitruante va être remportée deux jours plus tard. Le parlement doit se réunir pour voter, entre autres points à l'ordre du jour, une loi d'amnistie qui mettrait les politiciens à l'abri de toute attaque judiciaire à leur rencontre pour crimes et délits de corruption. C'est révoltant, ils ne passeront pas ! La stratégie ce jour-là est de faire un barrage humain à l'entrée de toutes les rues qui mènent place de l'Étoile, où se trouve le parlement, pour empêcher les députés d'y accéder. La séance est prévue à 11 heures. Dès 7 heures du matin, les gens se dirigent vers le centre-ville. Durant toute la matinée, les rues où des renforts sont nécessaires sont communiquées sur Instagram et WhatsApp... Quelques députés sont déjà dans le parlement, ils sont venus pendant la nuit... D'autres essayent de passer par la force... en mobylette, même, comme ce député du Hezbollah ! Mais ils rebroussent chemin assez vite sous les insultes. À 14 heures, la séance parlementaire est annulée, faute de présents, la partie est gagnée pour la révolution.

Je rentre à Paris bientôt, la mort dans l'âme. Avant de partir, j'ai encore le temps de faire imprimer une affiche et de la faire coller sur les murs de la ville. C'est un dessin d'une femme qui hurle, tiré de mon livre *Ô nuit, ô mes yeux* (POL), avec, en dessous, le mot « *thawra* ». L'ensemble est en rouge, sur papier blanc. J'ai beaucoup reproduit dans mes livres, surtout dans *Ma très grande mélancolie arabe* (POL), des affiches politiques, partisans, ou engagées qui ont fait l'histoire du Proche-Orient et qui ont recouvert, en d'autres temps, les murs de Beyrouth. Je suis très excitée de faire à mon tour partie de cette histoire... Pour boucler la boucle, je me fais photographe, dans une ruelle de la corniche, devant une affiche de 1975 rééditée récemment, représentant le président égyptien Gamal Abdel Nasser, icône du monde arabe.

J'ai presque terminé de faire ma valise. Il est 20 heures. Je sors sur la terrasse avec ma sœur. Nous sommes maintenant six dans la rue à taper dans une casserole. C'est une rue d'hôtels, d'immeubles de bureaux, de carcasses abandonnées depuis la guerre et de cette permanence d'Amal... Donc six, c'est beaucoup. Dans d'autres quartiers de Beyrouth, c'est devenu un véritable tintamarre, chez nous, c'est encore un peu délicat. Au moment où j'écris ces lignes, je suis à Paris depuis une semaine et je sais que les casseroles ne se font plus entendre dans ma rue ni nulle part ailleurs à Beyrouth. Beaucoup de choses se sont passées en quelques jours, des jours plus noirs... Mais moi, j'arrête là mon récit. Attendez ! J'ajoute juste une chose pour vous donner la mesure de l'évolution de la situation : cette semaine, cinq personnes en détresse économique se sont donné la mort. □

Bye Bye Babylon, Ô nuit, ô mes yeux
et *Ma très grande mélancolie arabe* de Lamia Ziadé (POL).

L'ARGENT DE POCHE

Depuis septembre 2019, les banques libanaises limitent les retraits, les transferts et le change aggravant la colère politique par une crise économique.



Pendant plus de cinquante ans, le Hollywood Studio Club a offert un refuge aux aspirantes actrices pour les protéger (déjà) des producteurs libidineux. Cari Beauchamp dévoile l'histoire oubliée de cette pension que Marilyn Monroe et Kim Novak ont considérée comme leur maison.

STARS



HOLLYWOOD PHOTOGRAPH COLLECTION

au foyer



**LA TRAVERSÉE
DES APPARENCES**
En 1950,
les pensionnaires
du Hollywood Studio
Club prennent le soleil.



u début des années 1910, l'industrie balbutiante du cinéma américain établit ses bases dans le sud de la Californie. Nombre de jeunes femmes volent alors vers Hollywood en espérant pouvoir s'embarquer dans l'aventure – les films donnent une image si excitante de la vie des actrices ! Un monde s'ouvre à elles, peuplé de femmes indépendantes, audacieuses et fières de leur féminité. Comment se résigner à rester à la ferme de papa ou à l'épicerie de maman ? Pourtant, dès cette époque, la presse féminine tente de les dissuader de partir. Même l'actrice la mieux payée à l'époque, Mary Pickford, incite ses congénères à ne pas venir tenter leur chance. Rien à faire : elles continuent d'affluer.

En 1915, Eleanor Jones remarque qu'un groupe de jeunes femmes se réunit souvent au sous-sol de la bibliothèque où elle travaille, à Hollywood, pour lire Ibsen à haute voix. Soucieuse de leur trouver un lieu mieux adapté à leurs activités, elle contacte le foyer pour jeunes filles local de la YWCA (Young Women's Christian Association, le pendant féminin des YMCA) et bientôt, avec l'aide de quelques entreprises voisines, une petite maison va être louée pour accueillir le groupe au 6129 Carlos Way afin d'héberger des femmes qui aspirent à faire carrière au cinéma. Mary Pickford va aller plus loin : en sympathisant avec une figurante, ZaSu Pitts, à laquelle elle a trouvé un rôle dans son prochain film, *A Little Princess* (de Marshall Neilan, 1917), elle se rend compte que bien des débutantes ont des difficultés à se loger. Celle-ci a besoin d'une chambre à louer, à la fois abordable et sûre. Pickford s'arrange pour qu'elle s'installe dans une maison qu'elle va partager avec dix autres femmes. Elle est rejointe par Anne Bauchens,

la future monteuse des films de Cecil B. DeMille, ainsi que par Marjorie Daw et Julianne Johnston. Elles joueront toutes deux avec Douglas Fairbanks, qui deviendra bientôt le mari de Pickford. Les scénaristes Sarah Y. Mason (qui remportera un oscar en 1934 en adaptant *Les Quatre Filles du docteur March* pour George Cukor) et Agnes Johnston (auteure des scénarios des films de Mickey Rooney dans son personnage d'Andy Hardy) posent à leur tour leurs valises, ainsi que la future attachée de presse Margaret Ettinger, cousine de la doyenne des chroniqueuses mondaines, Louella Parsons. Chaque semaine des dizaines et des dizaines de femmes y passent pour prendre des cours de comédie, faire des séances de gymnastique ou boire le thé le dimanche. Elles profitent des vide-dressings d'actrices confirmées – un détail essentiel puisqu'elles doivent fournir leurs propres costumes lorsqu'elles tournent un film.

Quand un scénariste offre à Cora Sue un premier rôle contre une nuit avec lui, elle se précipite dans le bureau de Louis B. Mayer. « TU FINIRAS PAR T'HABITUER », lui dit-il doucement.

En 1922, vingt-deux femmes occupent la maison : certaines dorment à la cave, d'autres au garage ou sous le porche. Constance DeMille, l'épouse du réalisateur, convainc d'autres femmes de cadres hollywoodiens de collecter les fonds nécessaires à la construction d'un nouvel « Hollywood Studio Club », plus moderne. Ironie de l'histoire, la campagne en faveur du projet omet au passage de préciser que Cecil B. DeMille est typiquement le genre d'hommes dont la maison est censée protéger ses pensionnaires. Le soutien le plus visible se nomme Will Hays. L'histoire se souvient surtout de lui parce qu'il rédigera le Motion Picture Production Code dans les années 1930, un texte qui imposera une morale très stricte à l'écriture des scénarios. Mais dix ans plus tôt, celui-ci est encore un publiciste très demandé pour sa capacité à faire oublier les casseroles que traînent ses clients : lobbyiste habile, il étouffe les scandales qui menacent l'industrie du cinéma muet, comme l'affaire de viol et de meurtre impliquant Fatty Arbuckle, ou la toxicomanie du jeune premier Wallace Reid. Il sait également faire taire les rumeurs de parties fines arrosées au gin dans la villa de tel producteur ou de tel directeur de casting libidineux. Il va savoir faire bon usage du projet du Hollywood Studio Club, qu'il présente comme la plus incontestable preuve des bonnes intentions de Hollywood à l'égard de ses jeunes et vertueuses citoyennes. Il verse 20 000 dollars, ce qui fait de lui l'un des plus généreux donateurs de la maison. Les studios suivent son exemple et la YWCA ne tarde pas à céder un terrain situé au sud de Sunset Boulevard. C'est l'architecte Julia Morgan, connue pour avoir bâti le fameux château de William Randolph Hearst, qui se retrouve chargée de concevoir le bâtiment.

Celui-ci est inauguré en grande pompe en 1926 : il présente de multiples arches et brille par son style néo-Renaissance. Le premier étage comporte un vaste hall, plusieurs salles d'écriture, une bibliothèque, une grande salle à manger et une scène.



MOMENTS D'ÊTRE

1. Le thé du dimanche en 1920.
2. Séance d'exercice en 1930.
3. L'actrice Rita Moreno en 1961.

Les deux niveaux supérieurs consistent en des enfilades de chambres simples, doubles ou triples, qui peuvent accueillir cent femmes au total. Chaque pensionnaire paie 10 à 15 dollars par semaine pour loger et manger deux fois par jour. Les espaces sont baptisés en l'honneur des gloires féminines du Hollywood de l'époque : Gloria Swanson, Jackie Coogan ou Frances Marion, qui signent d'ailleurs chacune des chèques de 1 000 dollars à l'ordre du club. Le règlement intérieur est simple : pour être une résidente, il faut chercher un travail dans le monde du spectacle, avoir entre 18 et 35 ans, et ne pas rester plus de trois ans. Les hommes ne peuvent monter au-delà du premier étage.

Pour diriger l'établissement, la YWCA recrute Marjorie Williams, une femme hautement diplômée qui supervise une équipe entièrement féminine. On y propose des cours quotidiens, une lettre d'information hebdomadaire, un tableau d'offres d'emploi et quelques bons plans, comme des tickets gratuits pour des soirées ou des avant-premières. On y croise Ayn Rand, future icône de la droite libertarienne américaine, alors scénariste débutante. Arrivée de Chicago juste après l'ouverture de l'endroit, elle est embauchée comme figurante dans *Le Roi des rois* de Cecil B. DeMille (1927) et vit dans un dénuement tel qu'elle remporte les 50 dollars offerts par un donateur anonyme souhaitant aider la pensionnaire qui en aurait le plus besoin – elle dépensera toute la somme dans de la lingerie noire et sera l'une des premières à quitter les lieux pour se marier.

Des excuses pour avoir refusé de coucher

Une femme à Hollywood apprend tôt ou tard qu'elle est prise au piège : l'industrie dans laquelle elle évolue se fonde sur un principe d'échange dont elle est la marchandise. Cora Sue Collins a aujourd'hui 92 ans, mais elle a été l'un des premiers enfants-stars. Elle se rappelle encore le jour où elle a compris que les patrons des studios imposaient des relations sexuelles non consenties à leurs actrices. Nous sommes alors en 1935. Elle a tout juste 8 ans et patiente dans le vestibule du bureau de Louis B. Mayer (le premier M de MGM). Soudain, la porte s'ouvre sur une femme en train de s'énervier. « Ne me dis pas que ce je dois faire ! J'ai déjà dû baiser avec tous les autres salauds dans ton genre pour arriver ici. » Collins reconnaît aussitôt la voix de Norma Shearer, actrice oscarisée et épouse d'Irving Thalberg, jeune patron de la MGM. Si elle ne comprend pas tout de suite le sens exact du verbe « baiser », elle saisit tout de même que quelque chose ne tourne pas rond dans cette conversation et prend conscience de la nature malsaine des relations entre les actrices, même confirmées, et les hommes qui les emploient. Des années plus tard, alors qu'elle a déjà tenu une dizaine de rôles, la jeune fille est confrontée à la répugnante loi tacite de l'ascension hollywoodienne : un scénariste renommé du nom de Harry Ruskin, qu'elle considère jusqu'ici comme son mentor, lui offre un premier rôle en échange d'une nuit avec lui. Elle fuit le bureau en pleurant toutes les larmes de son corps, puis gagne celui de son autre mentor, Louis B. Mayer lui-même. Celui-ci l'accueille en lui disant : « Alors, Harry t'a appris la bonne » ➔

⇒ nouvelle ? » Face à l'indignation de Cora Sue, il lui pose sur l'épaule « ses petits doigts boudinés » en lui disant doucement : « Tu finiras par t'habituer. » Elle quitte les lieux hors d'elle. Et lorsqu'elle raconte l'histoire à sa mère, celle-ci lui répond qu'il est absolument impossible que M. Ruskin puisse faire une chose pareille. « Mais toi, que lui as-tu fait ? » lui demande-t-elle, avant de lui imposer d'aller faire ses excuses aux deux hommes. Collins n'obtempérera jamais et quittera le métier en pensant que son cas était une exception. Sauf qu'au fil des années, elle s'aperçoit, en parlant avec plusieurs de ses anciennes consœurs, que ce genre de propositions sordides a été formulé à au moins cinq jeunes femmes comme elle. Toutes racontent le même scénario, à la différence près qu'elles accédèrent à la demande des producteurs. Leurs mères, en revanche, ne les crurent pas davantage que celle de Cora Sue.

La honte, la haine de soi, l'impression persistante de toujours avoir tort : l'expérience décrite par Collins et par d'autres victimes de cette ère rappelle forcément celle évoquée par les proies de Harvey Weinstein et de certains de ses confrères. Celle qui est aujourd'hui nonagénaire aura attendu 75 ans pour révéler au monde ce qui lui est arrivé. Il lui aura fallu trois quarts de siècle pour cesser de se reprocher d'avoir peut-être mal agi. Cette réalité cachée donne une nouvelle valeur à l'existence du Studio Club. Entretien après entretien, les anciennes pensionnaires nous ont répété à quel point l'endroit les avait soulagées d'un poids, et comme il leur avait offert opportunités, protection et sérénité.

Un flirt avec Marlon Brando

A partir des années 1930, le Hollywood Studio Club attire l'attention de la presse qui y voit tantôt un « havre pour espoirs féminins » ou « un pensionnat des cœurs brisés ». Les photos montrent généralement les jeunes femmes comme des êtres joyeux, enthousiastes et soudés. Les articles décrivent des aspirantes actrices trépignant devant le téléphone en attendant qu'on leur propose un rôle en or, ou de jeunes bellâtres venant chercher leurs rendez-vous, lesquelles descendent l'escalier du club non sans multiplier les effets. Si les hommes ne sont pas autorisés dans les étages, on raconte néanmoins que, hors des murs du bâtiment, tout est permis. Un réalisateur aurait ainsi dit : « Je me souviens de cet endroit. On se faisait sucer dans nos voitures. » Tout le monde ou presque est au courant des histoires d'avortements qui tournent mal, de femmes hospitalisées qui perdent beaucoup de sang, jusqu'à en mourir ou à devenir stériles. À l'époque, la contraception est encore peu efficace, les IVG sont illégales bien que pratiquées dans des conditions d'hygiène variables. Lorsque la presse écrit qu'une actrice a subi une intervention à l'appendicite, c'est qu'elle a avorté.

Lorsque les États-Unis entrent en guerre en 1941, le Studio Club participe à l'effort collectif. Des soirées dansantes sont données le samedi soir en l'honneur des soldats ; les pensionnaires confectionnent pantoufles et couvertures dans la bibliothèque et assurent bénévolement le service à la Hollywood Canteen, un restaurant ouvert exclusivement aux combattants partant pour le front, lancé par Bette Davis et John Garfield. En 1945, Marjorie Williams prend sa retraite après avoir dirigé le foyer durant une génération. Florence Williams la remplace (elles ne sont pas parentes). Cette dernière

est l'archétype d'une directrice de casting : « Toujours en cardigan, les cheveux coiffés en chignon, tirée à quatre épingles », selon une résidente. Généralement postée à l'accueil, elle est connue pour être très proche de ses pensionnaires, en particulier de celles ayant besoin d'un peu plus d'attention. Et le flot d'arrivantes ne tarit pas. Des actrices comme Barbara Hale, Donna Reed, Dorothy Malone, Marie Windsor ou Ann B. Davis s'installent toutes dans l'établissement lorsqu'elles débarquent à Hollywood. La liste d'attente est longue, mais les grands studios fournissent des coupe-file. Adolph Zukor, président de la Paramount, fait ainsi en sorte que Barbara Rush, qui vient juste d'arriver en ville, puisse y être logée. « Il m'avait demandé où je vivais et je lui avais dit que je n'avais pas encore trouvé d'endroit à moi, puisque ça ne faisait que deux semaines que j'étais là. Alors il m'a répondu : "Bon, on va vous trouver une chambre au Studio Club." Avec le recul, j'ai compris que ça jouait en leur faveur aussi : c'était tout près de leurs bureaux, et ils pouvaient garder un œil sur ce que je faisais. »

Le producteur Harry Cohn déclare un soir à Rita Moreno : « JE VOUDRAIS TE BAISER. » « Il a dit ça comme s'il parlait de la pluie et du beau temps », se souvient-elle.

Rush se souvient aujourd'hui très bien d'une cothurne pas comme les autres : Marilyn Monroe. « À l'époque, elle n'était pas encore une bombe atomique, mais elle avait déjà cette voix un peu chuchotée. » L'acteur Robert Wagner a déposé Marilyn au Studio Club, alors qu'il était lui aussi en contrat avec la 20th Century Fox : « L'idée de cet endroit était géniale, surtout pour quelqu'un comme elle, que tout le monde adorait et voulait protéger. » Et même si l'affaire du calendrier dénudé de Monroe – pour lequel elle pose alors qu'elle est pensionnaire – ternit un peu l'image de la pension, Florence Williams garde un souvenir ému d'elle : « C'est la fille la plus époustouflante que j'ai rencontrée ici. Même au saut du lit, elle était magnifique. »

La directrice aimait aussi beaucoup une autre de ses « filles », Kim Novak. Lorsque Harry Cohn, patron de la Columbia, signe l'actrice, il insiste pour qu'elle ne déménage pas du Studio Club et ce pour des raisons purement stratégiques, puisqu'il y voit une très bonne façon de la surveiller et de contrôler totalement sa vie privée. Hélas pour lui, le projet ne marche pas si bien que ça. Cohn a beau lui avoir interdit de coucher avec Sammy Davis Jr., elle se débrouille toujours pour faire ce qu'elle veut. « Le monde s'arrêtait quand elle arrivait quelque part, se rappelle Betty Kelly, alors employée chez CBS et camarade de Novak au Studio Club. Elle est passée de mannequin à star du cinéma en deux minutes ; elle était si belle. »

Si beaucoup de témoins évoquent la solidarité qui règne alors au foyer, Kelly se souvient néanmoins de certaines jalousies : « Certaines filles enviaient le succès de Kim. Elle était blond platine avec des reflets incroyables, presque mauves, et puis elle avait des seins magnifiques, qu'elle n'hésitait pas à exhiber dans les couloirs de la résidence. » Rita Moreno, la future Anita de *West Side Story*, le confirme : « Elle ne portait jamais de soutien-gorge... Ça me fascinait. » Moreno avait



lui, dans le hall du foyer. Leurs conversations sont si longues qu'elle en profite pour se faire les ongles – manucure et pédicure ! Tout le monde veut savoir ce qu'il se passe durant leurs rendez-vous. Une de ses amies l'encourage à tout raconter par écrit et à en faire un récit, qu'elle finit par lire en public, un soir, dans sa chambre bondée – il y est question d'une soirée passée dans la Valley avec Paul Newman, James Dean et Joanne Woodward. Mais à mesure que son histoire avec Brando devient sérieuse, Moreno finit par étouffer au Studio Club. Une fois assurée que son contrat ne sera pas résilié, elle convainc trois amies de partir pour cohabiter dans leur propre maison.

Maison pour sans-abri

Parmi les autres pensionnaires célèbres, on pourrait citer Sharon Tate ou Barbara Eden, qui estime aujourd'hui qu'elle n'aurait jamais fait carrière sans son passage au Studio Club. On compte aussi évidemment beaucoup d'anonymes, de jeunes employées de bureau pour les studios et les industries affiliées, qui tôt ou tard finissent par se marier ou par déménager. Et également, d'après Moreno, « pas mal d'aspirantes actrices totalement dénuées de talent ».

Au début des années 1960, il n'y a plus de liste d'attente. Certaines chambres restent inoccupées. La population est en revanche plus internationale qu'auparavant ; on y croise des jeunes femmes venues du monde entier. Si l'actrice d'origine hongkongaise Nancy Kwan, qui jouera dans *Le Monde de Suzie Wong* (de Richard Quine, 1961) avec William Holden, convainc son père de la laisser partir à Hollywood, c'est parce qu'elle lui parle de ce pensionnat pour femmes, réputé sûr et peu onéreux.

Les années passent et avec elles leur lot de bouleversements culturels majeurs. Avec la révolution hippie, le statut des femmes à Hollywood change rapidement. Elles n'ont plus forcément besoin de vivre dans un foyer protégé. Les résidentes se font rares et, en 1975, l'établissement ferme ses portes. Les meubles sont mis aux enchères pour éponger les dettes, mais l'endroit reste géré par le YWCA – qui le fait inscrire au registre américain des bâtiments historiques. À l'hiver 2018, l'administratrice Faye Washington annonce que les lieux vont mettre à disposition soixante chambres pour femmes sans-abri. La durée maximale de séjour reste celle du YWCA : trois ans.

Nancy Kwan apprécie l'écho donné à son ancienne pension et son engagement. Elle se réjouit qu'un tel bijou architectural puisse permettre à une nouvelle génération de femmes de transformer leur vie. « J'ai gardé beaucoup d'amies du Studio Club et j'y ai appris que l'on ne se sent jamais seule lorsqu'on fait partie d'une communauté. » Un sentiment que les femmes du mouvement #MeToo ont à leur tour compris. □

© Vanity Fair, 2019.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

UNE CHAMBRE À SOI

1. Kim Novak en juin 1958. 2. Marilyn Monroe à ses débuts.



d'abord essayé de vivre seule avant de s'installer au Studio Club : « J'avais voulu avoir mon propre appartement, mais le loyer était trop cher pour moi. J'avais alors entendu parler de cet endroit pour les filles qui tentaient leur chance dans le show-business, où on pouvait avoir un lit et deux repas par jour pour 15 dollars la semaine. » Après une série de petits rôles, elle signe avec la Fox. Elle se souvient d'avoir été très « naïve » à ses débuts, alors même que son premier agent l'a violée. Buddy Adler, un producteur de la Fox, la harcèle de coups de fil, et Harry Cohn, un autre de la Columbia, lui déclare un soir : « Je voudrais te baiser » – « Il a dit ça comme s'il parlait de la pluie et du beau temps », se souvient-elle. La vie privée de Rita se retrouve forcément sous la lumière quand elle se met à flirter avec Marlon Brando. Elle passe des heures au téléphone avec

GO WEST

Le Belge Ivo van Hove monte
à Broadway une nouvelle version
de la comédie musicale *West Side Story*.
La chorégraphie signée
Anne Teresa De Keersmaecker
s'inspire désormais de la salsa
et du hip-hop. Par Pierrick Geais.
Photographie Collier Schorr.

Amar Ramasar
(dans le rôle
de Bernardo)
entouré des Jets
et des Sharks
(*tiburón*
en espagnol).



Shereen Pimentel
(dans le rôle
de Maria, à gauche)
et Yesenia Ayala
(Anita).





Dharon E. Jones
(dans le rôle
d'Action,
un des Jets).

COLLEK SCHÖR



À gauche, Sheldon True (dans le rôle de Toro), membre des Sharks tatoué d'une calavera.

À droite, les Sharks conduits par Anita. « Les femmes de *West Side Story* sont impertinentes et aguicheuses, dit Yesenia Ayala. Pourquoi devons-nous être sexy? On ne peut pas juste être puissantes? »



Les plus grandes chanteuses, d'Annie Ross à Julie Andrews, ont repris cet hymne à la confiance en soi : « *I feel pretty / Oh, so pretty / I feel pretty, and witty, and bright...* » Les spectateurs de Broadway ne l'entendront pourtant pas dans le *West Side Story* monté par Ivo van Hove. Oublié, tronçonné, piétiné... Le metteur en scène belge, précédé de sa réputation de saltimbanque rebelle, n'a que faire de la déception des puristes qui pourraient s'émouvoir de ne pas retrouver le tube plein de gaieté interprété par Natalie Wood dans l'adaptation de Robert Wise au cinéma en 1961. Seul Stephen Sondheim, parolier de la comédie musicale originale, pourrait s'en réjouir, puisqu'à 89 ans, il a récemment confessé qu'il n'avait jamais vraiment aimé cette chanson. Supprimé également le ballet *Somewhere*, qui apportait pourtant à cette tragédie une note de légèreté. Ainsi raccourci par rapport à sa version de 1957, ce nouveau *West Side Story* ne connaîtra ni entracte ni intermède afin d'illustrer au mieux la course contre la montre de ces Roméo et Juliette new-yorkais : « Je veux vraiment que l'on comprenne que les personnages se précipitent vers leur fin tragique sans pouvoir y échapper », expliquait encore récemment le metteur en scène à *Vogue*.

Ivo van Hove a toujours entretenu un rapport conflictuel avec le temps. Créateur pressé, il partage sa vie entre les théâtres de Londres, Paris, New York et le Toneelgroep d'Amsterdam qu'il dirige depuis 2001. Il n'attend pas d'avoir terminé un projet pour en entreprendre trois autres. Depuis 2016, et ses *Damnés* (d'après ceux de Luchino Visconti) présentés dans la cour d'honneur d'Avignon, il crée l'événement à chaque saison théâtrale. De l'Opéra Garnier, où il s'est confronté à *Don Giovanni*, à la Comédie-Française, où il a monté un *Électre/Oreste* d'une beauté glaciale, il ne faillit jamais

à sa renommée de faiseur de grands spectacles. Ivo van Hove se permet tout : métamorphoser des chefs-d'œuvre que l'on croyait intouchables comme faire appel à une chorégraphe radicale dont la trajectoire s'est jouée à des années-lumière des fastes de la comédie musicale. Monument de la danse contemporaine, Anne Teresa De Keersmaecker a réinventé son art en esquissant, dans un geste à la fois formaliste et naturaliste, de nouveaux rapports entre mouvements et musique, qu'elle soit minimaliste, comme à ses débuts, classique ou jazz. Pour le metteur en scène, elle revisite les chorégraphies originales de Jerome Robbins en convoquant des genres urbains : hip-hop pour les Jets, salsa pour les Sharks. Le but : réinsuffler une densité physique et un élan subversif passablement émoussés dans un spectacle jugé à sa création si révolutionnaire qu'il avait été refusé par la plupart des producteurs. Une sensualité presque menaçante émane de la nouvelle distribution de *West Side Story* telle que la saisit ici Collier Schorr. La photographe américaine capte des corps de notre temps, jeunes, tatoués et en alerte, comme pressés d'en découdre avec les figures imaginées par Anne Teresa De Keersmaecker et Ivo van Hove.

Avec ce spectacle, *West Side Story* entre pour de bon dans le XXI^e siècle. Gage ultime de ce retour en grâce, Steven Spielberg a bouclé à l'automne le tournage d'une nouvelle adaptation cinématographique, sa première incursion dans le genre de la comédie musicale. Le film devrait voir le jour d'ici la fin 2020. Ivo van Hove, lui, n'a pas attendu la première à Broadway le 20 février pour s'engager sur d'autres fronts : il présente au théâtre de l'Odéon à Paris sa nouvelle création, *La Ménagerie de verre* de Tennessee Williams. □

West Side Story. Broadway Theatre, 1681 Broadway, New York.
La Ménagerie de verre de Tennessee Williams. Du 6 mars au 26 avril.
 Odéon-Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon, Paris VI^e.



OMBRE ET LUMIÈRE

Éric Zemmour
dans son bureau
du *Figaro*
en octobre 2019.

NOIR MECA NIQUE

Le 13 mai, Éric Zemmour, désormais indétrônable sur CNews, comparâtra une nouvelle fois devant le tribunal pour « provocation à la haine et à la discrimination raciale ». Que cherche-t-il vraiment ? Le scandale pour la notoriété ? Ou prépare-t-il avec d'autres l'avènement de l'extrême droite au pouvoir ? Marie-France Etchegoin a enquêté sur un homme, ses réseaux et son système.

Paris, 1^{er} arrondissement, le 8 janvier. Un garçon, tout de noir vêtu, genre black block de fin de manif, et une fille en pantalon camouflage se dirigent vers Éric Zemmour. Ils ont à peine 20 ans et je les vois débouler au coin de la rue Saint-Honoré, au sortir de l'interview que vient de me donner celui qui, dans son émission sur CNews, encourage les policiers à répliquer « à balles réelles » partout où ils sont agressés. Le garçon a un anneau à l'oreille. La fille, des cheveux noir de jais. Les voici à notre hauteur. « Éric, on peut faire un selfie ? » demandent-ils avec un sourire béat. Le couple repart avec sa photo, sans un mot. Et Zemmour jubile.

Il faut prendre au sérieux cet homme de bientôt 62 ans. Il raconte l'époque. Il est un symptôme, et ce symptôme ne cesse d'enfler. Longtemps, les plus optimistes ont parié sur sa fonction cathartique – à travers lui, « se purgeaient » les mauvaises passions. Le problème, c'est que, désormais, il les catalyse. Pour vendre des livres ? Pour marcher un jour sur l'Élysée ? Pour jouir, simplement, des réactions qu'il provoque et des pulsions qu'il libère ? Son pouvoir semble grandir en même temps que ses transgressions. Il a des soutiens en bas de l'échelle, mais aussi tout en haut, même si, à l'automne 2019, il a fait sauter les dernières digues lors d'un rassemblement organisé, à Paris, par les amis de Marion Maréchal, la nièce de Marine Le Pen. La harangue d'une rare violence qu'il y a prononcée n'a fait que renforcer ses positions.

« J'ai pesé chaque phrase de ce discours », me dit le sexagénaire au bar de l'hôtel du Louvre. Quatre mois après l'avoir tenu, il ne regrette rien et revendique chaque passage. Tout a été prémédité. « J'ai rédigé un premier jet, un deuxième, un troisième... Cela m'a pris du mercredi au vendredi. » Le samedi suivant, le 28 septembre, il est allé lire son texte, « au mot près », souligne-t-il, à la « convention de la droite ». Euphémique appellation pour un meeting qui réunit en ce début d'automne la fine fleur maréchaliste et les conservateurs qui veulent nouer des alliances avec l'extrême droite. En tout, deux mille fans. Ils attendent Zemmour presque comme le messie à la Palmeraie, un « espace événementiel » au décor tropical loué pour l'occasion dans le XV^e arrondissement de Paris. Et ce jour-là, l'orateur avance tout sauf masqué. « République, valeurs républicaines, État de droit... tout cela ne veut plus rien dire », lance-t-il, courbé sur son pupitre. Il parle le premier, avant Marion Maréchal. C'est à lui que revient le privilège de fixer les termes du débat. « Le progressisme », martèle-t-il à l'ombre des cocotiers plastifiés qui ornent la salle, est « liberticide » et ne vaut pas mieux que « le communisme, le fascisme, le nazisme, le néo-libéralisme ou le droit-de-l'homme ». Les démographes, les historiens, les hommes politiques ? « Ne les croyez pas [quand ils] vous disent que vous avez tort d'avoir peur. » Pour « la droite mondialisée », seules importent « les villes où sont localisées les banques qui gèrent son argent ». « Le marché », lui, « a placé ses hommes à la tête de l'État » pour en faire « l'arme de destruction de la nation et l'asservissement de son peuple, du remplacement de son peuple par un autre peuple ». Le grand remplacement ! Sous les vivats de conventionnels, Zemmour agit sans vergogne cette théorie conspirationniste popularisée par l'écrivain Renaud Camus, inspiratrice de plusieurs attentats d'extrême droite de par le monde. Il

ne recule devant aucun amalgame. Sus aux « femmes voilées » et aux « hommes en djellaba » qui portent « les uniformes d'une armée d'occupation ». Et sus aussi à tous les « immigrés » : ils « imposent aux Français de souche » de « vivre sous la domination des mœurs islamiques ». Même la glaciale parente de Jean-Marie Le Pen hausse un sourcil, tandis que son ami Éric, dont la voix s'enroue à mesure que ses visions s'hallucinent, lance à son auditoire : « À l'époque, le dynamisme démographique de notre continent a permis aux Blancs de coloniser le monde. Ils ont exterminé les Indiens et les Aborigènes, asservi les Africains. Aujourd'hui, nous vivons une inversion démographique. Je vous laisse deviner qui seront les Indiens et les esclaves... C'est vous ! » Extermination. « Extermination de l'homme blanc hétérosexuel catholique », précise Zemmour, juif berbère, fils de rapatriés d'Algérie et qui interroge ainsi son public : « Les jeunes Français vont-ils accepter de vivre en minorité sur la terre de leurs ancêtres ? Si oui, ils méritent leur colonisation. Sinon, ils devront se battre pour leur libération. » Préconisation de guerre civile. Mais pour les autres. Lui, sans doute, est trop vieux. Du jamais vu ni entendu à ce niveau de notoriété. Braises attisées, irresponsabilité affichée.

Le Pen se « dédiabolise », lui se radicalise

Un mois plus tard, le 4 novembre 2019. Brigade de répression de la délinquance contre la personne.

« Appelez-vous les jeunes Français à la violence face à l'immigration, responsable de la colonisation que vous dénoncez ? demande un policier au combattant par procuration.

– Je ne souhaite pas répondre à cette question, lâche Zemmour.

– Voulez-vous dire que les Français sont voués à être exterminés et/ou asservis ? poursuit l'inspecteur.

– Je ne souhaite pas répondre à cette question », répète Zemmour entendu dans le cadre de l'enquête ouverte par le parquet après le discours de la Palmeraie.

Ce n'est pas la première fois qu'il est poursuivi pour provocation publique à la haine et à la violence raciales. Mais il y a deux Zemmour. Celui qui excite son public, micro en main, et celui qui, face à la police, se tient coi. À chaque relance de son interrogateur – « Avez-vous conscience que vos propos peuvent instiller la peur contre les personnes de confession musulmane ? » « Considérez-vous que les immigrés imposent leur loi par la force en France ? » « Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que la délinquance et le terrorisme sont liés à l'immigration ? » –, il oppose la même parade : « Je ne souhaite pas répondre à cette question. » Défense classique des délinquants et des « voyous » qu'il couvre régulièrement de son opprobre. Ou mutisme en forme de défi. Sur la question de savoir s'il « appelle les jeunes Français à la violence » contre les immigrés, il ne risque rien à répondre non. Au contraire. Et pourtant, il n'infirme pas.

En janvier, alors qu'il attend sa comparution devant le tribunal, il me lance tranquillement : « Tout ce que j'ai dit à la convention était déjà dans mes livres. Mais personne ne les lit jamais vraiment. » Dans sa trajectoire, la Palmeraie est plus un aboutissement qu'un tournant. Voici, selon lui, ce que doivent comprendre ceux qui ont poussé des cris d'orfraie en septembre 2019. Leur indignation n'a, de toute façon, rien changé. Sa participation à la convention de la droite extrême ne lui a valu aucune sanction ni de la part du *Figaro* dont il est toujours le salarié ni de la part de Paris Première (groupe M6)



LES TRÉTEAUX DU SUCCÈS

La « convention de la droite » à Paris, le 28 septembre 2019.

où il continue à se produire avec son compère Éric Naulleau dans l'émission qui porte leurs deux noms. Cela ne l'a surtout pas empêché de se faire embaucher, en octobre, un mois après avoir exposé en pleine lumière ce qui l'animait, par CNews (groupe Canal +) où il trône désormais dans un programme, « Face à l'info », qui lui est spécialement dédié, entre 19 heures et 20 heures, du lundi au jeudi. Dès le début, il a eu, dit-il, « le soutien absolu » de Vincent Bolloré, principal actionnaire de Vivendi, le groupe propriétaire de Canal +, et donc de CNews. Jamais, il ne s'est senti lâché, même quand il a de nouveau fait scandale à l'antenne et que d'autres plaintes en justice ont été déposées. Résultat ? Aujourd'hui sur son créneau horaire, il a triplé l'audience : « 250 000 téléspectateurs en moyenne ! se félicite-t-il. Avec souvent des pointes à 300 000. »

Au moment où je le vois, en janvier 2020, il vient d'apprendre que Marlène Schiappa a promis de lui faire bientôt face à l'antenne. Après Bernard-Henri Lévy, Marek Halter, Michel Onfray, Nicolas Baverez, Gaspard Gantzer, Charles Consigny et la kyrielle d'autres qu'il « décroche » jour après jour. Quelle étrange époque ! Dire qu'à l'automne, il pensait se retrouver seul sur le plateau. « Vraiment, c'était sa grande trousse », confie son avocat et ami Olivier Pardo. Les invités auraient pu se dérober, dérouler le cordon sanitaire. L'émission aurait été tuée dans l'œuf. « On a eu peur, avoue Zemmour. Je préfère ne plus y penser. » Plusieurs éditorialistes, intellectuels, politiques ou syndicalistes ont bien refusé de le légitimer en montant sur son ring. « Mais tant d'autres ont accepté », souffle M^e Pardo qui n'en revient toujours pas. Certains, dit-on à CNews, heureux de voir le nombre de leurs abonnés augmenter sur les réseaux sociaux après avoir tenu la chandelle du diable. D'autres persuadés qu'ils sont suffisamment forts pour le vaincre. Zemmour, idéologue imperméable à toute contradiction, les écrabouille presque à chaque fois. À coups

de « vous avez tort » ou de « que cela vous plaise ou non, c'est comme ça ». Rien ne le fait jamais dévier ou douter. Enfermé dans la cage de son raisonnement, il n'est pas là pour discuter. Il est là pour asséner sa vérité sous couvert de débat. Là est la tautologie. Déguisé en journaliste, il peut, sans que son temps de parole ne soit comptabilisé par le CSA, dévider ses argumentaires. Non seulement aucun autre militant, propagandiste, chef de parti, quelle que soit son obédience, n'a, à la télévision, une telle chaire, mais ce traitement de faveur est réservé à un homme qui, à la tribune, a brandi la possibilité d'une guerre civile et décrété que « République et État de droit » ne voulaient plus rien dire. Comment définir ce qu'il entend par là ?

Je lui demande : « Êtes-vous fasciste ? »
Zemmour me répond :
« Le fascisme est inspiré du socialisme et je n'ai jamais été socialiste. »

Au bar de l'hôtel, je lui demande : « Êtes-vous fasciste ? » Il rétorque par une pirouette : « Le fascisme est inspiré du socialisme et je n'ai jamais été socialiste [il a pourtant souvent dit avoir voté Mitterrand en 1981 et en 1988]. Je suis nationaliste et bonapartiste. » Et son ami Patrick Buisson, qui a fricoté avec les négationnistes et autres tenants du « complot juif » – avant de conseiller, trente ans plus tard, Nicolas Sarkozy – n'est-il pas antisémite ? « Je ne le pense pas, balaie Zemmour. De toute façon, je ne me détermine pas en fonction de ça. Ce n'est pas →

» mon sujet ni mon critère. L'antisémitisme, c'est le XIX^e siècle et aujourd'hui, ça revient par l'islam. » Zemmour chausse toujours la même paire de lunettes à vision monoculaire. Contre l'évidence, il a décidé que la haine et les névroses anti-juives ne prospéraient plus que « chez les Arabes ». C'est ainsi qu'il peut fréquenter – il ne s'en cache même plus – n'importe quelle figure de l'extrême droite, des adeptes de Charles Maurras (théoricien de l'antisémitisme d'État, avant-guerre, et chantre du nationalisme intégral) aux intégristes de l'Opus Dei. Il phosphore – cela aussi, désormais, il ne le dissimule plus – sur la structuration d'une mouvance identitaire, « alternative » à ce « progressisme » qu'il conspu, à cette « République » dont il dit avoir constaté le décès. Cela fait longtemps qu'il le répète : sur le plan éditorial comme dans le champ politique, il y a un créneau à prendre, une nouvelle force à créer ralliant les orphelins de l'ex-Front national et les déçus des partis conservateurs dits classiques, tous effrayés, selon lui, par les mêmes « périls » : l'immigration et l'islam. Depuis que Marine Le Pen a orchestré sa dédramatisation, Zemmour ne fait que radicaliser ses positions.

Opération Z

Faut-il encore chercher les ressorts profonds de sa fuite en avant ? Se demander, comme disent les lacaniens, « où est son manque à être » ? Énumérer ses blessures quasi schizophréniques, ses complexes, ses besoins de revanche ? Rappler qu'il descend de juifs d'Algérie privés de leur nationalité française par le régime de Vichy, celui dont il entreprend aujourd'hui, comme les victimes du syndrome des enfants battus, de défendre le bilan humanitaire ? Évoquer ses parents qui lui donnent le jour, en 1958, dans la banlieue parisienne, après avoir fui la guerre d'indépendance ? Mentionner son père, ambulancier, qui joue beaucoup aux cartes, continue de parler arabe et le corrige parfois à coups de ceinturon ? Cette mère qui le vénère et caresse pour lui les plus grandes espérances ? Cette chétivité et cette arthrite au genou qui l'exemptent de service militaire ? Ses deux échecs successifs à l'oral de l'ÉNA qui le mortifient, lui, l'enfant de Montreuil puis du XVIII^e arrondissement qui a lu, à 10 ans,

les biographies de Napoléon et verra ses condisciples de Sciences Po, fils de bourgeois, grimper dans la carrière et le regarder de haut ? Ses débuts dans le journalisme politique, comme un succédané à ses ambitions fracassées ? *Le Quotidien de Paris*, *Info Matin*, *L'Express*, *Le Figaro*... Il tutoie le gratin de la droite et de la gauche, déjeune avec ceux qui comptent, collecte leurs confidences. Du classique. Ses articles sont informés, son style alerte, ses livres (en particulier *Chirac, l'homme qui ne s'aimait pas* – Balland, 2002) remarqués sans pour autant figurer dans la liste des meilleures ventes. Est-ce pour cette raison qu'avant de faire commerce de l'islam et de l'immigration, il se trouve un premier dada, l'anti-féminisme, qu'il enfourche en publiant, en 2006, *Le Premier Sexe* (Denoël) ? Petite crise de nerfs machiste, sincère ou surjouée, qui prétend se hisser à la hauteur de l'œuvre de Simone de Beauvoir pour en prendre le contre-pied. Dans cet océan de misogynie affluent déjà les thèmes de sa prochaine croisade : « La disparition programmée des peuples européens » qu'encourageraient l'avortement et la contraception. Pour fustiger la « féminisation délétère de la société », il met à profit sa culture encyclopédique, son sens de la formule et du *clash*, gagnant ainsi son ticket d'entrée (jusqu'en 2015) pour « On n'est pas couché », l'émission de Laurent Ruquier, sur France 2. Un tremplin.

Et très vite, la frénésie verbale. Le vertige de sa puissance médiatique naissante. Il se fabrique, se modélise. Il crée sa marque. Toujours plus loin, puisque ça marche. Dès 2010, il est mis en garde par le CSA, accusé et poursuivi pour provocation à la discrimination, à la haine, à la violence, parfois relaxé, souvent condamné. Notamment pour avoir déclaré, en 2010, que « les employeurs ont le droit de refuser des Arabes ou des Noirs ». Son huitième livre (il en a écrit près de vingt), *Mélancolie française* (Fayard) vient alors de sortir. En général, il multiplie ce qu'on nomme encore des « dérapages » en période de promotion, mais évite les sorties de route pour ne pas perdre ses salaires et sa place au *Figaro*, à RTL, alors première radio de France et au micro de laquelle il pond des chroniques matinales, ou devant les caméras d'I-Télé (l'ancêtre de CNews) où il officie dans l'émission « Ça se discute ». En décembre 2014, cependant, il est mis à la porte de la chaîne d'info

CAPTURE D'ÉCRAN CNEWS, MARTIN BUREAU/AFP



LE COUP D'ÉCLAT PERMANENT

À gauche, « Face à l'Info » avec Bernard-Henri Lévy en octobre 2019 : « Pétain a sauvé les Juifs français », assène Éric Zemmour. À droite, comparution pour « provocation à la haine raciale » en 2011. Éric Zemmour avait estimé sur France 2 que « la plupart des trafiquants sont noirs et arabes, c'est comme ça, c'est un fait ».

continue, après une interview au *Corriere della Serra* où il déclare, entre autres, que les immigrés pourraient tous – un jour, pourquoi pas, la vie est si « surprenante » – être renvoyés d'où ils viennent. I-Télé lui demande d'abord de s'expliquer devant les téléspectateurs. L'entretien est préalablement filmé. Une jeune assistante d'origine maghrébine, avec laquelle Zemmour a toujours été aimable, éclate en sanglots en l'entendant réitérer, hors de lui, ses anathèmes contre l'immigration. « L'histoire séchera les larmes », lance l'imprécateur en sortant du studio. La directrice de la rédaction de l'époque, Céline Pigalle, met fin à son contrat. Elle est la seule à avoir osé une mesure d'exclusion. Un éditorialiste du *Point* lui reproche d'avoir « sacrifié un esprit libre sur l'autel du politiquement correct » ! Daniel Cohn-Bendit s'insurge lui aussi « au nom de la liberté et de la diversité dans les médias ».

Cette année-là, Zemmour y est pourtant omniprésent, en tournée promotionnelle pour *Le Suicide français* (Albin Michel), un pavé de 540 pages dans lequel il franchit une nouvelle limite : trouver des excuses à Pétain, en usant de la rhétorique éculée du « bouclier » encore en cours dans les années 1950, mais dont les historiens contemporains ont depuis longtemps démontré la fausseté. Tollé de la communauté scientifique. Zemmour fait sa publicité, mais se plaint du procès en révisionnisme qu'on lui intente. Depuis lors, il n'a plus ces pudeurs et professe ces thèses avec un zèle proche du fanatisme. Le 20 janvier 2020, dans l'émission « Face à l'info » sur CNews, il a même fait la leçon à Alain Finkielkraut, dont le père, Juif polonais réfugié en France, fut déporté à Auschwitz et dont les grands-parents, également réfugiés à Paris, connurent le même sort, sans revenir, eux, du camp d'extermination : « Excusez-moi, mais Vichy a dû faire la part des choses entre les Juifs français et les Juifs étrangers (...). C'est horrible, mais c'est comme ça (...). Hitler, on venait pas à la télé pour lui dire : c'est pas bien, tonton, ce que tu fais. » Finkielkraut est resté sans voix. Il aurait dû savoir pourtant. En novembre 2018, dans sa propre émission sur France Culture, « Répliques », il n'avait pas hésité à recevoir l'auteur du *Suicide français*, qui s'était vanté d'avoir « entre les mains la feuille de route [sic]

de la rafle du Vel d'Hiv sortie par un ami de la préfecture de police ». Comme si d'autres avant lui n'avaient pas étudié ces archives ! Au sujet de ces listes organisant un génocide, les auditeurs de la radio du service public ont ainsi pu entendre Zemmour déclarer avec le ton de celui qui détient un scoop : « C'est exactement la même procédure que pour les expulsions d'étrangers en état irrégulier (...). Faut revenir dans le contexte d'une très forte immigration juive d'avant-guerre qui a ulcéré beaucoup de Français... et beaucoup de Juifs français. S'il y avait eu un sondage en 42, je suis pas sûr que les Français auraient voté pour les traditions d'asile, mon cher Alain. »

« Pour la progression de notre courant de pensée, Éric a fait plus que le Front national en quarante-cinq ans d'existence. »

GEOFFROY LEJEUNE (« VALEURS ACTUELLES »)

Zemmour s'appuie toujours sur des faits. Mais il les tord systématiquement dans le même sens, à grand étalage d'érudition, pour épater le chaland qui, en l'écoutant, pense améliorer son niveau de culture générale. Là réside aussi le pouvoir de séduction du professeur Zemmour. *Le Suicide français*, complainte sur un supposé « délitement » national depuis mai 1968, procède de la même recette. Et à sa parution, en 2014, l'engouement est tel que Zemmour change de statut. C'est son moment de bascule. Partout en France, ses conférences font un tabac. Il est accueilli comme une rock star, un guide, un éclaircisseur, un chef... Son livre se vend à près de 500 000 exemplaires. Preuve qu'il peut tout dire – y compris l'inacceptable : le public est là. Et si ses copains de gauche, dont Jean-Luc Mélenchon, présents à la grande fête napoléonienne qu'il s'était offerte pour ses 50 ans, refusent désormais de le fréquenter, il parle d'égal à égal avec nombre de politiques.

Laurent Wauquiez. Ou Philippe de Villiers : le Vendéen fait partie de ceux qui, en 2015, lui suggèrent d'envisager une candidature à la présidentielle.

« Opération Z ». C'est ainsi que certains des supporters de Zemmour appellent désormais la précampagne que leur champion, qu'il roule pour lui ou pour d'autres, est en train de livrer aujourd'hui. « Pour la progression de notre courant de pensée, Éric a fait plus que le Front national en quarante-cinq ans d'existence », s'enthousiasme le directeur de la rédaction de *Valeurs actuelles*, Geoffroy Lejeune. Ce journaliste trentenaire, portant les cheveux longs, a déjà imaginé la course à l'Élysée de son aîné dans un livre de politique-fiction (*Une élection ordinaire*, Ring éd.). Depuis lors, Éric Zemmour laisse monter le désir, avec des manières de général en exil. ➔



⇒ En janvier, au bar de l'hôtel du Louvre : « Beaucoup de gens très sympathiques et qui m'admirent viennent me voir. Je les écoute. » Il préférerait ne pas avoir à se sacrifier. « Mais la France est dans une impasse politique. Nous n'avons ni un Trump, ni un Salvini, ni même un Boris Johnson. » Et les Le Pen, tante ou nièce ? « Leur nom agit comme un plafond de verre. Il faut donc trouver une solution. À ceux qui pensent l'avoir trouvée en moi, je dis que ce n'est peut-être pas une bonne idée. » Peut-être pas ? « Je ne vais pas les envoyer promener. Ils sont si gentils. » Au printemps 2019, Marine Le Pen lui a proposé une place en position éligible sur la liste du Rassemblement national. Nicolas Dupont-Aignan aussi. « Mais je n'avais pas spécialement envie d'être député européen », se contente-t-il de lâcher quand je lui demande pourquoi il a refusé. Comme il se délecte de ses ambiguïtés ! Tant que dure le suspense, on le craint, on le courtise. Et, bien à l'abri derrière sa carte de presse, il peut continuer à passer ses idées en contrebande : il est journaliste enfin ! Qui peut encore avaler ça ?

Au *Figaro*, les jeunes pousses qui tiennent le haut du pavé dans les pages « débats » le trouvent « fascinant ».

Lui-même ne fait plus mystère de sa conception du métier. Et comme un pied de nez aux gogos ou aux aveuglés consentants, il glisse parfois au détour d'une interview, une devise qui sonne aussi comme un signal de ralliement : « Je fais de la méta-politique. » Ce concept est né sous la plume d'un contre-révolutionnaire du XVIII^e siècle, Joseph de Maistre, avant d'être développé un siècle plus tard par le communiste et philosophe italien Antonio Gramsci qui préconise de mener la bataille des idées avant d'espérer gagner celle des urnes. L'extrême droite a récupéré ces préceptes dès la fin des années 1970. Et aujourd'hui, Marion Maréchal s'en gargarise à l'Institut des sciences sociales, économiques et politiques, une école censée soustraire les futures élites aux griffes de la « pensée unique » qu'elle a monté de toutes pièces, il y a un an, à Lyon. « La méta-politique » : Patrick Buisson, lui aussi, n'a que ce mot à la bouche. Un orfèvre en la matière. Il a réussi à infuser son logiciel « culturel » jusqu'à l'Élysée, sous Nicolas Sarkozy, et s'est ingénié tout au long de sa carrière à « subvertir » les médias « de l'intérieur ». Lui aussi a été journaliste, et bien avant Zemmour. D'abord à *Minute*, clairement d'extrême droite, puis à *Valeurs actuelles* (qui n'avait pas encore durci sa ligne) et, enfin, en 1997, sur LCI en tant que créateur et animateur, parfois en compagnie de David Pujadas ou de Michel Field, de plusieurs programmes politiques à une heure de grande écoute. Son entrisme y prospère à bas bruit. Mais sur la chaîne thématique Histoire (groupe TF1), qu'il préside de 2007 à 2018, il peut s'abandonner plus facilement à ses marottes, avec la collaboration d'Éric Zemmour qu'au mitan des années 2000, il met à l'honneur dans l'une de ses émissions (« Le grand débat »).

Tous deux s'entendent à merveille. Pour l'un comme pour l'autre, l'histoire n'est pas une discipline. C'est un instrument de combat qu'il convient de ne pas laisser aux mains de



l'« adversaire ». Et avec quelques habillages sémantiques, on peut toujours trouver un moyen de contourner l'interdiction faite à la presse de toute incitation au racisme et à la violence, délit réprimé par la loi Pleven de 1972. « Avant, chacun était libre d'interpréter les événements [de l'histoire] selon sa sensibilité, écrit la future vedette de CNews dès 2015 dans les colonnes du *Figaro Magazine*. Depuis la loi Pleven, la parole n'est plus libre. » De cette législation, prohibant des mots qui souvent précèdent des passages à l'acte, Zemmour réclame désormais sans fard l'abrogation. En septembre 2019, à la convention, il a vitupéré tout son soul le « pouvoir tyrannique » qui a instauré la « dictature » dans les médias, outils de « propagande » dont « l'efficacité fait passer Goebbels pour un modeste artisan et Joseph Staline pour un débutant timoré ». Ces délires ne servent qu'à chauffer la salle. Lui-même sait bien que la presse n'est plus sous l'« hégémonie » du camp d'en face (si tant est qu'elle l'ait jamais été). Et que le conservatisme, dans toutes ses nuances, du plus républicain au plus ultra, a le vent en poupe, avec ses intellos et ses journalistes qui éditorialisent à longueur de colonnes ou squattent les plateaux télé, partageant ses idées ou invoquant le droit et la nécessité de le laisser les exprimer. « Nous sommes tous des produits Zemmour, se réjouit Geoffroy Lejeune dans son bureau de *Valeurs actuelles*. Éric est notre grand frère et inspire notre génération de trentenaires. » Au *Figaro* aussi, les jeunes pousses qui, d'Eugénie Bastié à Vincent Trémollet, tiennent le haut du pavé dans les pages « débats », le trouvent « fascinant ». Quant au patron, Alexis Brézet, qui a lui aussi fréquenté Patrick Buisson dès ses débuts dans le journalisme, il n'est pas avare de bienveillance. À l'automne, après le show de la Palmeraie, l'élégant directeur – « Alexis, c'est moi en sage » a dit un jour « Éric » dans *Le Monde* – doit toutefois affronter les remontrances des journalistes du quotidien qui se plaignent que leur confrère Zemmour, « salarié » comme eux du *Figaro*, « se lâche à l'extérieur [du journal] sans retenue ». Le 30 septembre, Brézet finit par sermonner publiquement son employé : monter « sur une tribune de meeting politique », cela ne se fait pas. Puis, quelques



LES AMITIÉS FRANÇAISES

De gauche à droite : avec Éric Nalleau pour les 25 ans de Paris Première en 2011 ; avec Laurent Wauquiez au siège des Républicains en 2019 ; avec Louis Aliot à Perpignan la même année.

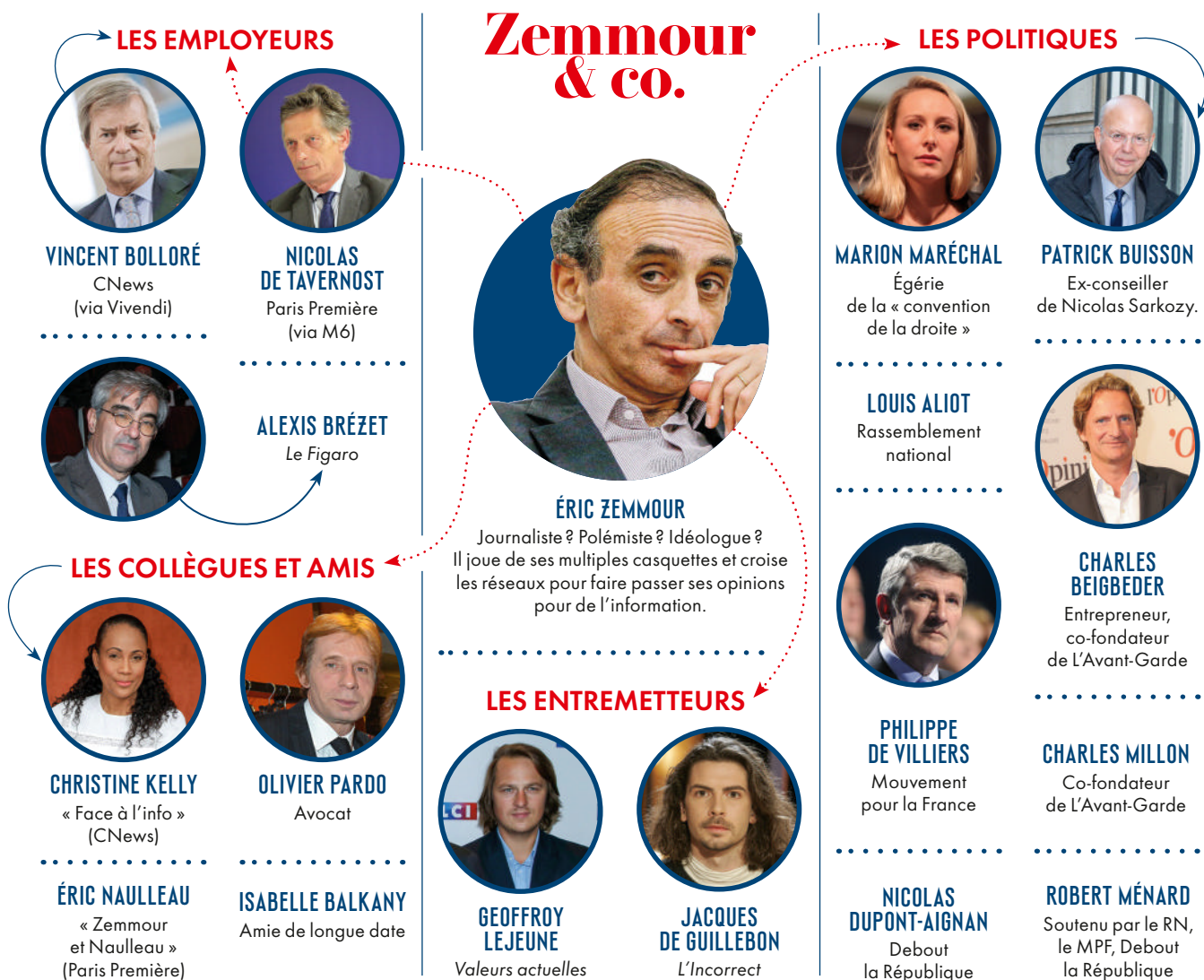
jours plus tard, au lendemain de l'attentat contre la préfecture de Paris, il se fend d'un éditorial pour reconnaître au tribunal, dont le lectorat est si précieux, une qualité de lanceur d'alerte : « Zemmour [pour ses détracteurs], c'est Hitler, mais, dans la vraie vie, ce sont sous les coups des islamistes que tombent les Français. » Appuis idéologiques, intérêts commerciaux, soutiens purement amicaux – car « Éric » peut se montrer affable, drôle aussi, et il est si cultivé –, « Z » n'est pas un loup solitaire.

Tête-à-tête avec Bolloré

C'est en mai 2019, soit cinq mois avant qu'il se commette sous les palmiers maréchalistes, qu'il a été invité à déjeuner par Vincent Bolloré pour parler de « Face à l'info ». Les équipes du « big boss » ont alors déjà un projet dans leur carton. « Moi, à ce moment-là, m'assure Zemmour, je ne suis partant que pour une hebdo ». Mais eux insistent pour une quotidienne. » En particulier Serge Nedjar, un homme à poigne, qui, en 2017, a repris en main I-Télé pour en faire CNews et y imposer des forums permanents à dominance « réac' ». On prête à cet ex-journaliste de *VSD* devenu l'un des principaux conseillers médias du patron de Vivendi, l'ambition de transformer toute la grille en une mini-Fox News, la chaîne qui a accompagné Trump dans sa conquête du pouvoir. Toutes proportions gardées, puisqu'en France, le CSA veille à l'égalité des temps de parole. Nedjar, que certains de ses détracteurs ont surnommé « le général Tapioca » et qui ne donne jamais d'interview, s'est juré de faire revenir dans ses programmes le chroniqueur viré de feu I-Télé. « J'accepte, raconte encore Zemmour, parce que lors de notre déjeuner, Bolloré sait se montrer convaincant : assurance d'une liberté idéologique totale. » Plus un rythme et une durée d'émission qu'il n'a jamais eue sur aucun plateau télé et que ni LCI ni BFM, qui le guignent aussi à l'époque, ne se sont aventurés à lui proposer. Résultat, à la fin de l'été, Serge Nedjar remporte la mise. Et à la rentrée, Zemmour n'a plus qu'à signer son contrat. Pourquoi s'en va-t-il le 28 septembre, alors que son engagement n'est pas encore entériné, réciter, à la Palmaria, son

laïus incendiaire ? Il a parfaitement conscience du *buzz* qu'il s'apprête à provoquer. Une demi-heure avant de monter sur la scène, les organisateurs l'ont prévenu que sa diatribe allait être diffusée en direct. Non pas par CNews qui, ce jour-là, se tient prudemment à distance, mais par une chaîne concurrente, qui sait elle aussi combien le serial provocateur aspire l'audience : LCI. Son directeur, Fabien Namias, s'excusera de cette « erreur » quarante-huit heures plus tard. Éric Zemmour, lui, soutiendra, lors de son audition par la police en novembre, qu'il a « exercé sa liberté d'expression dans une salle privatisée ». Privatisée ? Non seulement LCI, mais l'ensemble de la presse a couvert la convention.

Quel *teasing* pour « Face à l'info » dont le lancement est prévu dans les jours qui suivent ! Tant pis ou tant mieux si plusieurs historiens, tirent la sonnette d'alarme sur sa péroration qui n'est plus uniquement celle d'un polémiste frayant avec l'extrême droite », mais qui s'inscrit « dans une veine ouvertement fasciste » (*Le Monde* du 2 octobre). Tant pis ou tant mieux si la délégation interministérielle à la lutte contre le racisme et l'antisémitisme se constitue partie civile et met en garde : « Le discours d'Éric Zemmour n'est pas seulement offensant. Il n'est pas seulement illicite. Il est d'une dangerosité extrême, ayant déjà armé les bras des assassins d'Utoya, de San Diego, d'El Paso et de Christchurch », la ville australienne où un terroriste d'extrême droite vient, en mars 2019, de tuer quarante-neuf personnes dans deux mosquées en se réclamant de la théorie du « grand remplacement ». En entendant leur future recrue entonner, à son tour, ce refrain complotiste, CNews a-t-elle songé à renoncer à sa promesse d'embauche ? Confidences rétrospectives de Gérard-Brice Viret, le directeur des programmes et des antennes de Canal + (dont la chaîne d'information continue est la filiale) : « Notre enjeu est alors, et encore aujourd'hui, de perdre le moins d'argent possible sur CNews. Le matin, nos audiences sont bonnes, mais le soir, avant 20 heures, il nous faut un moteur. » Or, Éric Zemmour vient de faire un carton d'Audimat lors d'un débat télévisé sur l'Europe où il a affronté pendant plus de trois heures l'ex-eurodéputé Daniel Cohn-Bendit. « Voilà pourquoi, me dit le ➔



⇒ responsable de Canal+, nous avions très envie de le faire revenir chez nous. Bien sûr, le discours qu'il tient le 28 septembre nous questionne. Certaines phrases sont perturbantes. Mais c'est son histoire, pas la nôtre. Nous estimons que cela ne nous regarde pas. » Ainsi Éric Zemmour débarque-t-il à l'antenne, le 14 octobre, au côté de Christine Kelly, journaliste née en Guadeloupe et ex-membre du Conseil supérieur de l'audiovisuel spécialisée dans les questions juridiques. Elle aussi se souvient : « Je suis en train de faire du sport quand je vois, sur LCI, Éric discourir à la convention. Je reste bouche bée. Mais quand "Face à l'info" démarre, je n'en parle pas avec lui. » Même pas un petit peu ? Ma question semble surprendre l'ancienne conseillère du CSA. « Pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne suis pas là pour analyser son passé. » Absorbée par la préparation de l'émission, elle n'a « même pas eu le temps » de lire *Le Suicide français*. « Avant la première, détaille-t-elle, je me dis juste : "Tu fais un saut dans le vide. Est-ce que ça va marcher ? Tu l'ignores. Qui est Éric Zemmour ? Tu n'en sais rien. Mais, une chose est sûre, tu es pour la liberté d'expression." » À cette conviction s'ajoute, dit-elle, la certitude que « le temps fera son

œuvre : les choses sont si vite oubliées ». En outre, des « précautions » ont été prises : « Le contrat d'Éric Zemmour, me dévoile le directeur des programmes de Canal+, prévoit une clause de rupture au cas où il serait candidat à une élection. Celui-ci nous a d'ailleurs assuré qu'il n'avait aucun agenda politique. »

« Nous devons tout remettre sur pied. Nous devons nous affranchir des pouvoirs de nos maîtres : médias, universités, juges. Nous devons partout remettre à l'honneur le principe

**L'ami Buisson lance
une fondation pour préparer
la présidentielle. « Si Patrick
me le demande, assure
Zemmour, j'irai. »**

de la préférence nationale. » Si ça, ce n'est pas un « agenda », c'est au moins un programme. Zemmour l'a déroulé en clôture de son discours à la convention. Une semaine plus tôt, le 23 septembre, alors que l'une de ses condamnations pour « provocation à la haine » venait d'être confirmée par la Cour de cassation, il était sur la scène du palais des congrès de Perpignan au côté du député RN Louis Aliot, ex-compagnon de Marine Le Pen et candidat aux municipales. « Un geste d'amitié », minaud Zemmour.

En décembre 2019, aussi, l'ami Buisson a créé une fondation, La Cause. Objectif : préparer la prochaine présidentielle. « Je ne suis pas dans l'organigramme, mais si Patrick me le demande, j'irai », m'assure l'ami Éric. Buisson rêve d'adosser son nouveau bébé à une maison d'édition et à la production de spectacles historiques ou de documentaires. Il s'active pour trouver des investisseurs. En juin 2019, il a rencontré avec Zemmour (« au restaurant Le Petit Riche », confirme ce dernier) un financier, le gestionnaire de portefeuilles et de fortunes, Charles Gave, ultra-libéral et adepte, lui aussi, de la théorie du « grand remplacement ». L'homme d'affaires était déjà prêt à injecter deux millions d'euros dans la campagne européenne de Dupont-Aignan, au printemps 2019. Au mois d'octobre suivant, sur le site de son think-tank baptisé l'Institut des libertés, il a tressé cette louange à l'orateur de la Palmeraie : « Mon cher Éric, nous avons besoin de vous. Car, comme les prophètes d'Israël, vous avez été investi de la lourde charge de dire la vérité. »

« C'est ça, être français »

Zemmour, figure de proue de la nébuleuse qui s'est auto-proclamée « la droite hors les murs » ? Dans cette constellation tournoient ses très proches, Philippe de Villiers ou Robert Ménard, le maire de Béziers. Mais aussi Charles Millon, ministre de la défense sous Jacques Chirac, exaltant désormais « les racines chrétiennes de la France » à la tête de son micro-parti politique L'Avant-Garde ou l'entrepreneur Charles Beigbeder (le frère de Frédéric, l'écrivain), ex-militant UMP et candidat à la présidence du Medef. Cette galaxie agrège également une myriade d'associations ou de groupuscules. Cathos intégristes, « illibéraux », « anarchos réacs », écolos « bio-conservateurs », royalistes formés à l'Action française comme Jacques de Guillebon, vice-président de l'institut lyonnais de Marion Maréchal et directeur du mensuel *L'Incorrect* (dont Beigbeder, qui a aussi aidé à trouver des financements pour « l'école de Marion », est l'un des actionnaires). Tous ces anti-modernes communient dans les mêmes détestations, mais se déchirent en querelles intestines. « L'idéal serait que Zemmour soutienne vraiment Marion [Maréchal]. Tous deux sont très proches », me dit Guillebon qui a été l'un des principaux organisateurs de la convention. Ce chrétien « tradi' » laisse flotter sur ses épaules des cheveux presque aussi longs que ceux de son confrère Lejeune de *Valueurs actuelles* et prie tous les dimanches pour que la nièce de Marine Le Pen se lance dans la course à l'Élysée. Il hait Buisson qui a essayé de « gouroutiser » son idole (« heureusement, Marion ne s'est pas laissée faire ») et se désole d'avoir vu, en septembre, Zemmour éclipser Maréchal avec ses « apocalyptiques » prédictions. « Éric ne pense qu'à sa gueule », s'agace Guillebon. Rien de « positif » dans sa logorrhée. Le catalogue des horreurs ne suffit pas pour construire une coalition.

À quoi sert Zemmour alors ? « À préparer l'avènement du parti de l'Ordre. » C'est le fils de Patrick Buisson, Georges, qui le dit. Après avoir échappé à l'« emprise » paternelle, il a écrit une monumentale et passionnante somme (*L'Ennemi*, Grasset) sur la mouvance dont est issu son géniteur. « Zemmour, m'explique-t-il, est l'expression la plus aboutie de l'extrême droite depuis un demi-siècle. Mais, comme d'autres avant lui, il n'est qu'un instrument au service du dessein que mon père nourrit depuis toujours : l'instauration d'un État autoritaire. » À force de semer les peurs, c'est toujours ce qu'on récolte. Exploitation des affects, stimulation des cerveaux reptiliens... Zemmour est hanté par « l'affaiblissement de la France ». Soit. Est-ce une raison pour oublier toute décence ? « Et les gosses qui meurent en Méditerranée ? » « Eh bien, je n'en ai cure », rétorque-t-il, le 20 janvier, d'un ton dégagé à Julien Dray. L'ancien co-fondateur de SOS Racisme, peut-être pour justifier sa présence dans « Face à l'info », essaie en vain d'arracher à son hôte un peu d'humanité. Tout le monde sait pourtant que Zemmour méprise les « bons sentiments ». L'obsession nationale, voilà son seul horizon. Soit encore. On pourrait lui pardonner cette névrose si, sur CNews comme ailleurs, elle n'accouchait pas, sous le prétexte que la patrie est « menacée » et qu'il faut « glorifier » son histoire en cessant de « se flageller », d'effarantes saillies. Le général Bugeaud, impitoyable massacreur de Juifs et d'Arabes au début de la conquête coloniale ? « C'est ça, être français ! » Les anti-dreyfusards ? « Ils étaient dignes de respect », tout autant que ceux qui ont défendu le capitaine juif injustement accusé de trahison. C'est curieux : lui qui prétend « assumer » tout le passé, crimes et tragédies compris, afin de redorer la fierté tricolore, choisit toujours de réhabiliter les épisodes qui résonnent agréablement à l'oreille de la très vieille extrême droite, celle d'avant l'« *aggiornamento* » de Marine Le Pen qui a dit vouloir rompre avec l'antisémitisme de son père, et même celle d'avant les années 1930. Il y a deux ans, au fil de l'une de ses tribunes du *Figaro Magazine*, il a osé écrire : « La loi Gayssot qui interdit à quiconque de remettre en cause le génocide des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale et la loi Taubira établissant la traite occidentale (et uniquement celle-ci) comme un crime contre l'humanité (...) imposent une histoire officielle, une histoire d'État. » La volonté de creuser le sempiternel sillon national peut-elle justifier un flirt avec ligne rouge du négationnisme ?

L'avocat d'Éric Zemmour, Olivier Pardo, tente de me persuader que son client, parce qu'il est juif, fonctionne comme une espèce de paratonnerre (on résume) face aux ignominies : « Il a désantisémitisé l'extrême droite. » D'autre part, « il n'y a chez lui aucun racisme, plaide-t-il encore. Le problème, c'est qu'Éric passe tout à travers son logiciel macro-sociétal. C'est ça qui lui donne son côté extrémiste. » Le journaliste Pascal Praud, qui règne sur la matinale de CNews, en atteste lui aussi : « Éric n'est pas un nazi, quand même, arrêtez ! C'est juste un conservateur XXL. » Il y a une lexicologie des circonstances atténuantes. « Avec un os, Zemmour reconstitue un dinosaure. C'est la marque des grands idéologues et des grands paranoïaques », disait déjà Éric Naulleau en 2014. En octobre, il a assuré son comparse de Paris Première de son amitié « indestructible » après l'avoir tancé pour ses propos « indignes » à la Palmeraie. Indigne Zemmour ? Fou ? Macro-sociétal ? Un peu raciste ou pas du tout ? Facho ou seulement nationaliste ? Vaines questions. Il est la parole qu'il a choisi de porter et qui sera jugée, en partie devant le tribunal, le 13 mai 2020. □

NUITS BLANCHES



Photographie Suffo Moncloa.
Stylisme Camille Bidault-Waddington.



TENUE BURBERRY.
BAGUES CARTIER.



ROBE PRADA.
PANTALON UNDERCOVER.



TENUE CELINE
PAR HEDI SLIMANE.



ROBE JIL SANDER.
PANTALON GIORGIO ARMANI.
COLLIER CHLOÉ.





VESTE **RALPH LAUREN**.
PULLS **MAISON MARGIELA**.
PANTALON **SACAI**.
BAGUES **CARTIER**.

VESTE ET PULL MIU MIU.
JUPE MAISON MARGIELA.
BAGUES ET BRACELETS CARTIER.





TENUE DIOR.



VESTE ET JUPE
DOLCE & GABBANA.
CHEMISE RALPH LAUREN.
CHAUSSETTE FALKE.



VESTE LUTZ HUELLE.
ROBE GUCCI.
BRACELETS SAINT LAURENT
PAR ANTHONY VACCARELLO.
BAGUE GOOSSENS.



VESTE **GIVENCHY**.
CHEMISE **VIVIENNE**
WESTWOOD.
PANTALON
ET COLLIER **CHLOÉ**.



TENUE ET CHAUSSURES CHLOÉ.
CHAUSSETTE FALKE.
BRACELETS
VAN CLEEF & ARPELS.





COMBINAISON MAX MARA.
CHEMISE PACO RABANNE.

COMBINAISON HERMÈS.
CHEMISE APC.
BAGUES ET BRACELETS
VAN CLEEF & ARPELS.





ROBE CHANEL.
SHORT VINTAGE CHEZ SARAH.
BAGUES GOOSENS.



VESTE MICHAEL KORS.
ROBE ET CEINTURE
LONGCHAMP.
JUPE FYODOR GOLAN.
BOTTES DIOR.
BAGUES ET BRACELETS CARTIER.



MANTEAU FENDI.
CHEMISE EMPORIO ARMANI.
PANTALON UNDERCOVER.
BRACELET SAMUEL FRANÇOIS.



MANTEAU **BALENCIAGA**.
SOUTIEN-GORGE **GUCCI**.
PANTALON ET CEINTURE
MAISON MARGIELA.
BAGUE **CHARLOTTE CHESNAIS**.

ROBE SAINT LAURENT
PAR ANTHONY VACCARELLO





MODÈLES LAUREN AUDER, ANNIBELIS BAEZ,
 ANGELE CHATENET, KENNAH LAU, LITAY MARCUS,
 CHRISTELLE OWONA NISIN.
 ASSISTANTS PHOTOGRAPHE RENAUD MORIN,
 ADRIEN NICOLAY ET CHRISTIAN VARAS.
 ASSISTANTES STYLISTE JULIETTE DUMZAY,
 CHRISTELLE OWONA NISIN.
 COIFFURE SHIORI TAKAHASHI.
 ASSISTANTE COIFFURE TANI ROSSO.
 MAQUILLAGE KARIN WESTERLUND,
 ASSISTANTES MAQUILLAGE LOUISE ROUGER
 ET RAFAELA SIQUIERA.
 MANUCURE JULIE VILLANOVA.
 DÉCOR OLIVIA AINE.
 DÉCOR FLORAL MARC BONNET.

TOP VALENTINO.
 JEAN LEVI'S.
 COLLIER ET BRACELET CHARLOTTE
 CHESNAIS x BYREDO.

BLCG

LOVE IS FOR EVERYONE

BALENCIAGA

BLCG

POWER OF DREAMS
BALENCIAGA

LE POUVOIR DES RÊVES

CULTURE

► **Musique** pp. 136, 139 et 140 ► **Séries** p. 141

► **Livres** pp. 142 et 144 ► **Chronique** p. 145

DON'T BE KRULE

Huckleberry Finn de 25 ans, King Krule s'amuse des frontières poreuses entre punk, hip-hop, électro et jazz. Avec *Man Alive!*, il invente une nouvelle musique urbaine.

Par JD Beauvallet Photographie Ella Hermé

D'emblée, King Krule recadre l'entretien : « Attention, je ne joue pas du jazz, hein... Je ne suis pas assez casse-cou pour ça. » On lui rappelle que son quartier du sud de Londres, cette lande en gentrification massive entre Peckham et Forest Hill, a été le bastion d'une agitation folle ces dernières années : là, de jeunes vauriens ont déniché dans le be-pop-à-papa de quoi allumer un brasier tout en énergie punk. Depuis lors, cette musique hybride, encore sans nom, sans règlement, sans stagnation, s'est glissée dans les studios d'enregistrement, où elle prolifère en mille déclinaisons, mais aussi dans les clubs, où sa furie fournit extase et dépassement à des danses païennes. « Dans mon quartier, il y a quelques années, une kyrielle de jeunes musiciens se sont mis au jazz, un truc sauvage, un genre de transe. Entre eux se sont établis beaucoup d'échanges. C'était très incestueux, notamment autour du Ezra Collective. Mais ce n'était pas figé, pas doctoral. Au lieu d'applaudir les solos, comme d'usage dans cette musique, on dansait frénétiquement. Vous imaginez ? Du pogo dans un concert de jazz ! »

Dans l'histoire du rock, il existe beaucoup de messieurs Jourdain qui jouèrent du jazz sans le savoir. Television, tout en convulsions électriques, fut un immense quatuor de be-bop fou égaré dans le punk-rock du milieu des années 1970. Au début du millénaire, les Libertines avaient beau pratiquer un rock frénétique, on entendait du jazz manouche. Le jeune King Krule,

roitelet des résumés vertigineux qu'offre la musique folklorique londonienne de 2020, a beau venir de l'électro, de la pop, du hip-hop – les dialectes de son âge –, il revisite sans l'admettre les « déstructures » et les libertés du jazz. Et il n'est pas le seul : Jerkurb, Nilüfer Yanya, Lucy Lu, Infinite Bisous ou Puma Blue ont pareillement « choisi de ne pas choisir ». Dans leur musique, c'est fromage et dessert, jazz et musiques à gratter (lo-fi, punk, pop, soul, blues...). À Londres, le jazz a apporté une grammaire plus souple, plus habitée, plus incarnée à une jeunesse goinfre de nouveaux sons et sensations. Alors que les marchands de musique se gargarisent des appellations contrôlées, voire étranglées, comme « *urban music* », la vraie musique urbaine londonienne se situe là, dans cette mixité des origines, des sons, des époques.

La grande force de King Krule, c'est d'être incapable de décrire, limiter, entraver sa musique. Le premier jet peut ainsi combiner une guitare à la Django Reinhardt à une rythmique grime remontée des cloaques de la ville qui ne dort jamais. Sur un seul morceau, il mélange la brutalité de The Clash, la malice d'Arthur Russell et la suavité de Bill Evans : tout ce qui lui passe par la tête, à l'instant T, sans filtre. Et cette tête, toute rousse, anglaise comme pas permis, nous revient une fois encore sur *Man Alive!*, son troisième album. Il y retranscrit en studio le laisser-aller, la coolitude, la souplesse d'exécution de ses concerts. Sans chercher à retenir, à contenir, il peut

King Krule photographié en janvier 2020 pour Vanity Fair.



» désormais s'abandonner complètement, oser des montagnes russes aussi jouissives que *Supermarché*, *Alone* ou *Omen 3*.

Son groupe, parfait dans sa nonchalance, semble jouer les yeux mi-clos, contemplant l'intérieur, défoncé sans la moindre drogue : un petit miracle incarné par des titres comme *Stoned Again* ou *Perfecto Miserable*. Démasqué par l'intensité de ces chansons intimes, déstabilisé par leur lenteur, leur langueur, King Krule redevient Archy Marshall, jeune homme hébété, dépassé par l'ampleur de ses créations en cadavres vraiment exquis. « J'ai asséché le son, clarifié les paroles, simplifié les compositions, pour être capable de jouer ma musique où que je sois dans le monde, juste moi et ma guitare. Je ne me cache plus : les gens sur qui j'ai écrit les paroles vont se reconnaître cette fois. J'espère qu'ils sentiront aussi l'humour – que j'adore chez Bukowski ou Gainsbourg, par exemple. J'écris de manière agressive, en faisant hurler mon stylo. Mais je sens beaucoup d'humanité dans mes mélodrames. »

Man Alive! continue d'inventer en direct une musique londonienne : sa gouaille, sa malice, ses moments de grâce, ses invitations à danser en vrac ou à hurler sous la douche sont repus des sons qui ont fait la richesse de la capitale depuis l'invention de l'adolescence. Et cet espéranto offre la pop la plus moderne et étrange de 2020, au milieu des productions calibrées. « La simplicité a exigé beaucoup de travail, de

maniaquerie en studio. Il a fallu éliminer des couches et des couches de musiques. »

Les *millennials* ont embrassé la musique comme une culture horizontale, effaçant les hiérarchies, les continents, les époques et les genres, soit l'antithèse de la génération Oasis et Brit Pop qui détenait une culture verticale comme des bottes militaires, scrupuleuse de sa propre histoire, de ses codes et de ses stricts statuts. Il faudra un jour remercier King Krule d'avoir remis de l'audace, du je-m'en-foutisme et du bonheur dans une pop anglaise étouffée par ses héritages.

Avant ce mur du son, c'est sur les murs de Londres qu'Archy Marshall s'est exprimé. Graffeur « sans beaucoup de talent, mais avec un goût prononcé pour l'adrénaline », il tague inlassablement. « Je peignais mon nom en lettres géantes. Ça me permettait de me dépasser, d'être plus que le freluquet que j'étais dans la vie. J'existais enfin. Avec tout le romantisme et la prétention que ça implique. » Son goût du géant ne le quitte plus : dans sa chambre, il affiche Pixies, Kurt Cobain, Hendrix. « Je voulais me frotter à ces monstres. Dans ma vie, j'ai composé des milliers de chansons. » On se souvient qu'il n'a que 25 ans et qu'il vient de devenir père. 25 ans et une discographie déjà riche de dizaines de projets tous azimuts, souvent dans l'ombre.

Il suffit de rencontrer les professeurs de la Brit School de Croydon, qui a révélé Lily Allen, Amy Winehouse ou Adele, pour

mesurer à quel point il fourmillait, dès ses 14 ans, d'envies d'une outre-musique. Arthur Boulton : « Notre rôle, c'est de donner confiance à ces jeunes, de leur permettre d'exprimer au mieux leur don. » Quand il en sort, King Krule a pris confiance : le frêle et pâle délinquant juvénile a toute sa musique en tête. Elle a pris forme lorsqu'il a découvert le jazz et le blues lors des cours où on lui apprend à remonter à la source des *samples* de ses héros hip-hop comme Madlib ou De La Soul. Sans introduction formelle, il tombe amoureux de Chet Baker ou Miles Davis, notamment de son album *In a Silent Way*. Mais sa musique est prisonnière de son imagination, en puzzle. Elle refuse de sortir telle qu'il l'entend. Il lui faudra des années pour l'encourager à s'extraire de ce cocon. C'est ce qu'on appelle vivre dans sa tête. Même à Londres, un homme peut ainsi être une île, vivre en marge de tout, en dépit de tous. Pendant quatre ans, il n'est pas sorti de sa chambre, avec un ordinateur portable comme seule fenêtre sur le monde et un mini-studio comme compagnon exclusif. « Sans la musique, je n'aurais pas tenu. Ça a longtemps été une quête. Sur le Net, je tentais d'entrer en contact avec tous les groupes que j'aimais. Aucun n'a répondu. » On parle d'une époque où MySpace pouvait sauver votre vie de l'ennui, de l'enfermement. C'est à ce prix-là que se développent des musiques aussi singulières et formées que celles de ses albums *Man Alive!* ou *The Ooz*. Car elle ignore ce qu'elle vaut, ce qu'elle est, elle prend les risques, mais pas par vanité ou bravade : juste pour être raccord avec la vraie vie. Elle n'est jamais un hobby, jamais non plus un bien marchant, sur lequel le jeune homme spéculerait.

Il y aurait du Damon Albarn dans la gourmandise et l'impatience de King Krule, si le chanteur de Blur avait connu l'arrogance piteuse des parias, des oubliés, des puces. *Man Alive!*, avec un point d'exclamation pour signifier le miracle d'être toujours en vie, est un manuel de survie. Jerkcurb, graphiste, musicien, crooner, également voisin, influence et ami d'enfance de King Krule, se souvient que sa mère leur confectionnait des costumes d'extraterrestres. On pourrait y voir un déterminisme, plus spatial que social. « Non, non, tempère le jeune Londonien. Je ne me suis jamais réfugié derrière un masque, un déguisement. Je reste Archy, j'adore qui je suis. Il n'y a aucune confusion entre Archy et King Krule : je le contrôle. » □ *Man Alive!* de King Krule (True Panther Sounds).



Paris, janvier 2020.

« PARFOIS, LE CORPS LÂCHE UN PEU »

À 27 ans, Aloïse Sauvage brûle de tout ce qui la consume. Son premier album, *Dévorantes*, sort enfin, après un an d'attente.

Par Pascaline Potdevin



Hyperactive : le mot ne cesse de revenir dans les portraits qui lui sont consacrés. D'Aloïse Sauvage, 27 ans, on connaît déjà l'énergie inépuisable, doublée d'un quasi-don d'ubiquité. Un premier EP, *Jimmy*, sorti il y a un an, où elle chantait, *L'Orage*, entendre : la rage. Celle d'une génération qui n'a d'autre choix que de refuser toute capitulation. On l'a vue en militante d'Act-Up dans *120 battements par minute* de Robin Campillo, en 2017. Certains ont pu l'admirer sur scène où, suspendue à un micro tombé du ciel, cette danseuse et circassienne confirmée arrive à marier chant et acrobatie. « Avant, je tentais de me justifier, de dire que cette course folle, c'était passager. Mais c'est comme ça que je me sens vivante. J'ai du mal à poser des limites : parfois, le corps lâche un peu. Mais je suis quelqu'un d'extrême donc de grandes pauses, ça ne m'irait pas, il me faut plutôt des respirations. Et comme la musique a pris 85 % de mon temps, cela passe par des tournages, du cirque, des *battles* de danse. Visiblement, j'en ai besoin pour mon équilibre psychique et physique. »

Au cœur de *Dévorantes*, son premier album, la nécessité d'être « sauvage

à vie / pas que dans le patronyme », dans la chanson-titre, superbe montée en puissance façon Kate Tempest (jeune rappeuse et poétesse qui enflamme l'Angleterre). Envie d'aimer et de séduire qui l'on veut, fille ou garçon, dans *Jimmy* et *À l'horizontale*, deux tubes. Et de défier ceux qui pensent encore le contraire dans *Omowi*, un pamphlet anti-homophobie qu'elle a voulu joyeux. Dans ses textes, Aloïse Sauvage prend à bras-le-corps les circonvolutions d'une langue qu'elle n'a pas peur de faire sienne. « Il y a des mots comme "velléité" ou "plexus solaire" dont je me dis parfois qu'ils sont risqués à chanter mais c'est mon écriture, je ne veux pas me trahir. Une musique dansante, urbaine n'a pas besoin de se marier avec un langage forcément familier. »

L'intime, oui, peut aussi se dire sur un déhanché : « Pour dire ces états dépressifs qui m'assaillent parfois, je voulais un truc saccadé, à la Diam's, pour qu'on saisisse les allitérations, dire la douleur mais par des refrains sur lesquels on puisse danser. » C'est ainsi que *Méga down*, chanson d'amour défunte posée sur un beat reggae-ton, résume la question qui l'anime

aujourd'hui : « Quel étrange besoin de prendre le mégaphone / pour exposer au monde ce qui me rend méga down. »

Car entre le feu, le désir et la joie, *Dévorantes* laisse apparaître les gouffres qui griffent son existence. *Papa* s'adresse ainsi à celui qui a déserté son enfance et son adolescence. *Si on s'aime*, *Et cette tristesse* et *Toute la vie* ramassent leurs dents après la découverte que rien, et surtout pas l'amour, ne dure vraiment. « J'ai entrouvert toutes les portes des rêves que j'ai depuis mes 7 ans. Et j'ai compris que ça n'allait pas m'amener le bonheur. » Une notion dont Aloïse commence à mieux saisir les contours : « Le bonheur, on l'idéalise beaucoup. Mais il y a aussi un bonheur à se rendre compte du fait qu'on est parfois malheureux. Dans la vie, on veut toujours montrer ce qui est beau, on n'immortalise jamais les enterrements, l'image de son ex qui pleure, sur un trottoir, quand on a récupéré ses affaires. Je trouve ça beau, de pouvoir sublimer ces moments. Cet album, ce sont mes images, mes photos de rupture, de deuil. » □

Dévorantes d'Aloïse Sauvage
(Initial / Universal).
En tournée en France.

LE DERNIER DISQUE AVANT LA FIN DU MONDE ?

Déconcertante mais accessible, la Canadienne **Grimes** revient avec un cinquième album : l'inquiétant *Miss Anthropocene*.

Texte **Sophie Rosemont**



L'âge de l'homme : c'est ce que signifie le terme « anthropocène ». Soit cette nouvelle ère géologique destructrice qui commence en même temps que la révolution industrielle et qui succède à l'holocène (les dix mille années durant lesquelles l'homme a investi le monde). Née il y a trente-deux ans au Canada, Claire Boucher, *alias* Grimes, se baptise aujourd'hui « Miss Anthropocene » parce qu'elle est consciente d'être la spectatrice perspicace d'un monde qu'il faut réinventer avec les outils technologiques, métaphysiques et spirituels.

C'est cette colère lucide qu'elle raconte dans son cinquième album, « le dernier enregistré sur Terre » à ses dires. Comme souvent avec Grimes, on peut être dérouté à la première écoute, d'autant plus qu'aucun tube instantané ne se dévoile de prime abord. Qu'on ne compte pas sur elle pour fournir des explications : elle ne se pliera pas de sitôt à l'exercice promotionnel en Europe, ne souhaitant pas quitter

les États-Unis où elle réside désormais. Elle est, en effet, enceinte d'Elon Musk, le PDG de Tesla et de SpaceX, amoureux transi devant la « sauvage créativité » et l'« éthique intense » de sa dulcinée.

Miss Anthropocene est un album en combustion où se condense une pop hybride et futuriste, partagé entre une ambition *mainstream* et des pulsions profondément brutalistes. Anti-conformiste et féministe depuis ses débuts, Grimes s'est toujours offusqué qu'on lui demande systématiquement qui produisait ses disques. Ici, Claire Boucher a joué de tous les instruments, écrit et réalisé l'ensemble des titres – seul *New Gods* bénéficie de l'intervention « additionnelle » du producteur anglais Dan Carey, croisé chez Tame Impala ou Hot Chip. Un travail en solitaire qu'elle mène loin des studios spacieux.

Avec cet album, sa pop est de plus en plus synthétique, mais aussi davantage matinée de techno (*Violence*), de country (*Delete Forever*), de ritournelles Bollywood et de drum'n'bass (*4.AM*), voire

de metal (*My Name is Dark*). Cela produit un résultat audacieux façon jeux vidéo, cet hyper-monde virtuel dont elle est grandement amatrice. Sa passion pour les formes mutantes la fait aussi s'intéresser, tout naturellement si on peut dire, au bio-hacking : Grimes déclarait récemment au magazine *Dazed* être « extrêmement heureuse que le fait de devenir post-humain ne soit plus hors de portée ». En cela, sa musique l'a précédée.

Grimes, c'est Madonna dans ses moments les plus audacieux, mais dont les contours seraient remixés de façon cauchemardesque par Aphex Twin ou tout en rêvant d'un monde émollient à la Cocteau Twins : l'espoir trempé dans le cauchemar, avec le songe pour ligne d'horizon. En gros, le tableau déchiré le plus exact d'une époque inquiète du réchauffement climatique. Les oiseaux de sa superbe conclusion *Idoru* chantent une lutte désespérée pour maintenir leur propre existence sur Terre tout en inventant un nouveau soi. □ *Miss Anthropocene* de Grimes (4AD).



LA SATIÉTÉ DU SPECTACLE

Vingt ans après l'âge d'or des séries, l'amateur est fatigué, au bord du surmenage. Les personnages lui mènent la vie dure.

Par Clélia Cohen

Pour l'amateur de séries, 2020 démarre sur un constat : le voilà plus exténué que jamais, croulant sous une avalanche d'anniversaires et de comptes ronds que les réseaux sociaux se sont plu à égrener dernièrement : *Les Soprano*, *À la Maison Blanche* et *Freaks and Geeks* ont tous eu 20 ans en 2019, les séries s'étant toutes métamorphosées en une forme passionnante au tournant du millénaire, écrivant un âge d'or du format et changeant à jamais notre rapport à elles.

Exténué aussi car se maintenir à flot face au tsunami de nouveautés proposées sans répit est devenu mission impossible, et l'amateur de séries aura mis du temps à le comprendre. Rien qu'aux États-Unis, on produit aujourd'hui plus du double de séries qu'en 2011. Le patron de la chaîne américaine FX, désolé que personne n'ait le temps de regarder son excellente série *The Americans*, a même donné en 2015 un nom à ce phénomène : le « *peak TV* » (sur le modèle du pic pétrolier marquant le début de l'épuisement des énergies fossiles), une bulle qui ne cesse de grossir et dont on se demande quand et comment elle va exploser.

En attendant, nous avons dû apprendre à regarder des séries différemment, sur l'ordinateur, le téléphone, dans le métro ou sur un tapis de course, en proie au sentiment pressant d'être toujours en retard d'un chef-d'œuvre, d'un événement, d'une fièvre, ingurgitant des



saisons entières en un rien de temps, pressé de tout voir avant de se faire lamentablement « spoiler » sur Twitter par plus rapide que soi. Ceux qui se faisaient regarder de travers dans les dîners jadis parce qu'ils avaient passé une partie de leur dimanche devant *24 Heures chrono* se font aujourd'hui mépriser s'ils n'ont pas vu les huit heures de la nouvelle saison de *Stranger Things* la nuit de sa mise en ligne. Tout s'est inversé. Passé de l'âge d'or à une véritable « tinderisation » de l'offre, concrétisée par le modèle Netflix et ses centaines de petites fenêtres de contenu, l'amateur de séries se sent dépassé par sa propre obsession. Avec tout cela, il n'a même plus le temps de savoir s'il les aime encore, les séries. Tout ce qu'il sait, c'est qu'un TTGV (train *trop* grande vitesse) est passé et qu'il a emporté quelque chose de nous avec lui. Mais quoi ?

Et si, finalement, ce n'était pas tant l'offre pléthorique et la sensation d'ensevelissement permanent qui ont modifié en

Ci-dessus, *Les Soprano* (HBO). À gauche, *Stranger Things* (Netflix) et *Euphoria* (HBO).

profondeur notre rapport aux séries, mais plutôt le rapport au temps et aux personnages. Ce n'est pas pareil de croiser la vie d'un personnage en « bingeant » une série pendant six ou huit heures que de l'accompagner une fois par semaine pendant quinze ans (*Urgences*) ou même six (*Lost*), de vieillir avec lui. Ceux qui ont commencé *Grey's Anatomy*, mettons, à la fin de leurs études, la regardent aujourd'hui, seize saisons plus tard, inquiets pour leurs retraites, et peut-être bien accompagnés de leurs enfants. Les séries n'ont jamais été aussi nombreuses à être bonnes, mais plus personne n'y vieillit. Sauf nous.

Elles sont aussi devenues tellement intelligentes que le voilà, à présent, capables de produire un discours sur elles-mêmes, comme le mastodonte *Westworld* qui met en scène, avec ses « invités » venus chercher auprès d'« hôtes » le frisson au cœur du Grand Ouest américain transformé en parc d'attractions, un rapport qui rejoue celui existant entre spectateurs et personnages.

Les séries sont en pleine forme, en pleine possession de leurs moyens, et nous voilà exsangues au bord du chemin : simplement en train de pleurer cette idée que leurs pensionnaires pouvaient être nos amis pour toujours. □

L'INVENTION DES SENTIMENTS

Deux romans français très forts, *Love me tender* de Constance Debré et *Morceaux cassés d'une chose* d'Oscar Coop-Phane, commencent quand l'amour a déserté. On fait quoi maintenant ? Par Philippe Azoury



Constance Debré.

L y a, au premier semestre 2020, deux textes français qui frappent par leur description neuve d'une sorte de désespoir éternel. Qui frappent au ventre et à la langue en ce qu'ils mettent dans le livre, dans l'écriture, dans la littérature, ce qu'il leur reste de force pour tenir en vie, tenir tête à la vie qui ne les ménage pas, ne les sauve pas, ne les accompagne pas. Deux livres blessés à l'intérieur comme à l'extérieur d'eux-mêmes. Deux livres dont on ne saurait trop longtemps jouer la rencontre artificielle – si nous avons décidé de les ranger ensemble, c'est d'abord pour l'effet semblable qu'ils ont produit sur nous : l'impression incroyable de tenir la main d'une personne en même temps qu'elle vous la broie. Mais cela, cet effet tornade intime, ces deux livres, qui ne se connaissent pas,

ne se fréquentent pas, ne font en aucun cas mouvement ou bande, ne le savaient pas ; ils ont été écrits dans une semblable solitude, mais appartiennent à des régimes différents et ne témoignent même pas pour la même génération (les auteurs ont seize ans d'écart). Leurs tissus autobiographiques même ne se ressemblent en rien : Oscar Coop-Phane est hétérosexuel et a une fille ; Constance Debré est lesbienne et est la mère d'un petit garçon.

Mais elle comme lui ont commencé le livre dans une forme de mise à plat quotidienne de la vie, des relations que tissent la vie ou plutôt la défont : *Love me tender* de Constance Debré est un livre qui commence sous l'eau, dans le chlore de la piscine, là où on est obligé de fermer les yeux parce que ça pique, là où nager même une heure par jour constitue une

occupation pour ne pas couler quand on n'a plus rien ; *Morceaux cassés d'une chose* d'Oscar Coop-Phane débute sur l'échec. « La peur de l'échec ? C'est absurde, on échoue partout », écrit l'auteur de 32 ans, avec ce style implacablement clair, cette musique d'une lucidité qui ne s'écoute pas geindre, qui rappellerait plutôt, dans sa fermeté, sous ses faux airs glacés, le calme d'Emmanuel Bove ou le désespoir froid de Jacques Rigaut. C'est dire si on range ce livre et son auteur dans ce qui s'est fait de plus métallique en France.

De quelles fêlures parle Coop-Phane ? Celles qu'un corps d'adulte a pu lui infliger enfant ? Celles qu'éternel ado attardé, il a pu s'infliger pour continuer à garder les morceaux épars du jouet que nous sommes tous face à nous-mêmes : ne surtout coller à rien, ne pas coller aux autres. L'adulte reste



Oscar Coop-Phane.

un éternel Petit Chose que rien – pas même l’abus de kétamine, de speed, de filles, de nuits blanches à Berlin, de livres, de petits deals – ne saura recouvrir. La tristesse durera toujours. La rage aussi, et c’est ce qui fait de ces fragments une ligne hachurée, sans cesse brisée. Mais elle tient, cette ligne : c’est la littérature qui la fait tenir.

Love me tender est un livre que l’on lira longtemps. Des piles de romans ou de témoignages disent la séparation d’une mère et de son enfant ; aucun ne sonne comme lui. Chaque séparation est unique, mais la façon, parfois violente, dont Constance Debré décrit le monde ou se décrit n’appartient à aucun genre. Elle est retournée comme arme. Contre elle, d’abord. Mais d’où vient la violence du texte ? De Constance Debré ou d’un dehors hostile à l’idée qu’elle se soit redéfinie comme femme à sa façon, ne suivant que ce que son désir et sa vérité appelaient ? Quand le livre commence, l’enfant n’est déjà plus là, arraché par son père. La question, dès lors, est celle de la survie, du manque. Elle se formule à l’encontre du tabou qui entoure la famille comme lien indéfectible : « Je ne vois pas pourquoi

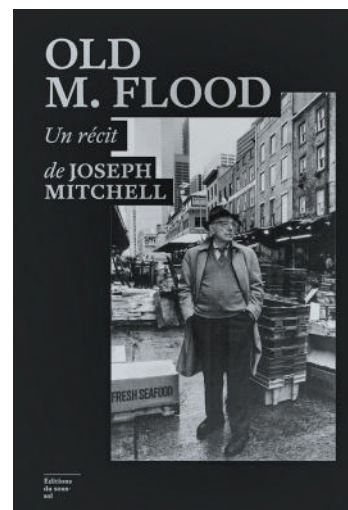
l’amour entre une mère et un fils ne serait pas exactement comme les autres amours. Pourquoi on ne pourrait pas cesser de s’aimer. Pourquoi on ne pourrait pas rompre. » Dans une langue qui jamais ne tremble, Debré pose la question dans sa logique la plus terrible qui soit : « Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas s’en foutre, une fois pour toutes, de l’amour, de l’amour prétendu, de toutes les formes d’amour... ? »

Ces deux livres naissent quand l’amour a déserté. Étrangement, dans l’intervalle, on a reçu un splendide petit texte sur la musique, du surréaliste belge Paul Nougé, réédité par les éditions Allia : *La Conférence de Charleroi*, que Nougé avait prononcé en 1926 en introduction à un concert donné pour une exposition Magritte. Sa proposition tient en peu de lignes : « Il est temps de se rendre compte que nous sommes capables d’inventer des sentiments, et peut-être des sentiments fondamentaux comparables en puissance à l’amour ou à la haine. » Ces autres sentiments, *Love me tender* et *Morceaux cassés d’une chose* se sont déjà mis en chasse pour les inventer. □

Love me tender (Flammarion).

Morceaux cassés d’une chose (Grasset).

LE PORT DES ÂMES



À 85 ans, M. Flood est un « fruitemerien » convaincu, qui passe ses journées aux alentours du marché aux poissons de Fulton Street à New York et fréquente les petits restaurants alimentés par les grossistes. Il le sait : le poisson n’est bon que cuisiné par de vieux Italiens acariâtres ou de vieux Irlandais imbibés. Il faut être vieux et ivrogne pour savoir cuisiner le poisson, comprendre ce que c’est, le poisson. Et surtout pas de sauce.

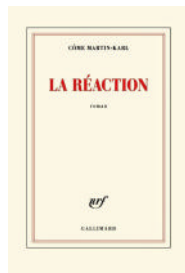
M. Flood se souvient d’un plat qu’on servait au petit-déjeuner quand il vivait à Boston : langues de raie frites, joues de raie et vessies natatoires. Sinon les œufs d’oursin et les seiches font son régal. Et comme Buffalo Bill, il aime le homard. M. Flood vit dans le seul espoir, vaniteux et inutile, d’atteindre les 115 ans. *Old M. Flood*, paru en épisodes dans le *New Yorker* entre 1944 et 1946, est un des plus beaux récits de Joseph Mitchell. Ceux qui ont passé des journées dans *Le Fond du port* ou dans *Le Secret de Joe Gould* savent le plaisir infini qu’on peut prendre à lire ces vies minuscules que décrivait cet anti-reporter : production maigre, mise en scène des insignifiances maximales, mais plume digne d’un photographe. Quand Mitchell écrit, les images se mettent à bouger. La sortie de *Old M. Flood* est accompagnée d’un second recueil, *Arrêtez de me casser les oreilles*, dont une large partie est consacrée aux strip-teaseuses. Mitchell, qui passait son temps près du port, dans le secret du vieux Manhattan, avait décidé de toutes les connaître, recueillir leurs rêves... Quiconque aime autant voir, marcher, boire, écrire tient Mitchell pour un modèle. — **Philippe Azoury**

Old M. Flood et Arrêtez de me casser les oreilles, traduits de l’anglais (États-Unis) par Lazare Bitoun (Éditions du Sous-Sol).

ASCENSEUR POUR LES FACHOS

La Réaction de Côme Martin-Karl est un roman qui raconte comment la pensée réactionnaire est soudain devenue un snobisme possible.

Par Romain Charbon



Comment continuer à revendiquer sa singularité quand toute la société se met à penser comme soi ? Cette question, celle de la façon inquiétante dont le minoritaire s'est subitement métamorphosé pour investir une zone du politique qui, pourtant, ne lui propose rien d'accueillant, zéro bienveillance, est au centre de *La Réaction*, le troisième roman de Côme Martin-Karl (déjà auteur de deux livres remarquables parus chez JC Lattès : *Les Occupations* et *Styles*), le premier à être publié dans la collection blanche

de Gallimard. Le roman plonge dans ce qu'on a coutume d'appeler la « facho-sphère », ce petit monde virtuel ou réel de militants d'extrême droite qui a trouvé avec Internet un espace d'expression privilégié : celui du commentaire permanent et de la paranoïa alimentée, entre glaviots et *fake news*. Une frange conservatrice de la France qui, depuis La Manif pour tous, s'est imposée dans l'espace médiatique et qui truste les réseaux sociaux.

Le héros de *La Réaction* a un nom plat, Matthieu Richard, mais peu importe

puisqu'il doit sa renommée à ses multiples avatars comme troll réactionnaire sur les réseaux sociaux. Son plus populaire, « bernois2souche » (on est bien dans la satire), s'est fait de l'identitarisme régionaliste xénophobe une spécialité. Dernier point, mais il est central : le héros est homosexuel. Et ses opinions politiques ne relèvent peut-être pas tant d'une croyance xénophobe aveugle et enracinée que, c'est cela que le roman entend sonder, d'un goût pour la marge. Par volonté d'être là où c'est infrequentable.

Le fascisme comme nouveau snobisme ? « J'avais rencontré un jeune khâgneux, dandy et intello. Ça m'a glacé le sang quand j'ai compris qu'il était au Front national. C'était à l'opposé de tout ce qu'on pouvait imaginer. Il y a vingt ans, ce mec aurait été à la Ligue communiste révolutionnaire, mais aujourd'hui il est à l'extrême droite parce que c'est plus chic, plus fou, plus subversif. C'est un signe générationnel qui renvoie aussi à l'image qui entoure l'extrême droite. À la fois autorisée, normalisée, et marquée comme différente. Au point qu'elle devient un snobisme possible », observe Côme Martin-Karl.

Si l'auteur assume la charge ironique de son livre, il en revendique la part sociologique, lui qui s'est infiltré dans les messes intégristes en latin, a rôdé aux côtés des militants anti-avortement de la Marche pour la vie ou s'est glissé à la soirée de lancement de *L'Incorrect*, la revue identitaire affiliée à Marion Maréchal. En résulte une galerie de portraits ridicules et inquiétants, où se croisent vieux catholiques tradi' en crise d'indigestion de Vatican II et jeunesse dorée tendance royalistes à Ibiza.

L'écrivain, 40 ans, diplômé de Sciences Po, un temps attaché parlementaire, s'est aussi inspiré de son passé de militant d'extrême gauche : « J'ai transposé à l'extrême droite ce que je connaissais des délires groupusculaires. Ils se connaissent tous, se détestent tous, tout le monde est passé dans tous les groupes », explique-t-il. Le livre est traversé par une question : comment la société française s'est-elle droitisée, le temps d'une génération ? Par son talent certain pour l'analyse sociologique, on pourrait l'apparenter à une sorte de Houellebecq gay. « En toute modestie, on partage le désenchantement et la distance, mais quitte à choisir, je préférerais être un Houellebecq de gauche. Car si Houellebecq est un génie littéraire, c'est aussi une catastrophe politique. » □

La Réaction de Côme Martin-Karl (Gallimard).



L'ENNEMI DANS LA GLACE

L'auto-harcèlement en ligne est un nouvel avatar dans notre relation aux réseaux sociaux.

Une version masochiste de la *fake news*? Par Olivier Séguret

Vous, moi, nous... nul n'y échappe : nos vies suivent une courbe numérique ascendante. Nous entamons les années 2020 avec une propulsion *online* débridée et rien ne semble en mesure de nous ralentir. Nous apprenons chaque jour ou presque le nom de nouvelles pathologies ou de dérèglements sociaux liés à ces pratiques, mais on s'en fiche – et d'ailleurs, c'est *online* que l'on en est informé. Pourtant, nous sommes supposés être des adultes responsables... Imaginez les adolescents, qui passent désormais, paraît-il, plus de la moitié de leur vie éveillée sur Internet. Si nous sommes tous devenus les cobayes consentants des industries numériques, ils sont les premiers concernés.

Le harcèlement en ligne fait désormais partie de la liste banale des problèmes qu'un adolescent a de bonnes chances d'affronter au plus bel âge. Du collège à la faculté, il est devenu l'objet d'une attention particulière des institutions qui produisent régulièrement des campagnes de sensibilisation ciblées. Être observé de plus près a permis au phénomène d'être compris dans une dimension inattendue : selon une récente étude (Cyberbullying Research Center, Florida Atlantic University, 2019), près de 9 % des adolescents des États-Unis

ont déjà pratiqué l'auto-harcèlement en ligne (« *digital self-harm* », comme l'appellent les chercheurs). Le chiffre peut paraître choquant ; il est néanmoins en partie explicable et se révèle malheureusement cohérent avec ce que nous savons ou devinons de la toxicité d'une relation au réel exagérément numérique.

Les motivations qui conduisent une jeune femme ou un jeune homme à se dénigrer, parfois très violemment, sur la place publique des réseaux sociaux peuvent varier : certains justifient les mauvais traitements qu'ils s'y infligent par le besoin d'être soutenus, de provoquer la sollicitude ; d'autres le conçoivent comme un contre-feu à un harcèlement authentique, qu'ils exagèrent pour le désamorcer (les ados en ayant été victimes ont douze fois plus de chances de pratiquer l'auto-harcèlement) ; d'autres enfin expriment ainsi une forte tentation suicidaire.

Si l'on est en mesure d'observer si précisément un phénomène récent et, par définition, inédit, c'est aussi aux techniques numériques qu'on le doit. La vitesse à laquelle sont compilées les données de nos comportements sociaux permet certainement de repérer la moindre tendance épidémique à son premier soubresaut. Cependant, dans le cas de l'auto-harcèlement en ligne, il semble

important de noter ce glissement remarquable : la valeur informative de ce qui y est dit, posté ou publié par ces jeunes auto-victimes ne se trouve pas dans ce qu'elles disent, postent ou publient en ligne, mais dans la teneur prédictive de leurs mensonges accumulés et compilés.

L'auto-harcèlement, crachat moderne sur le miroir, est aussi une version masochiste de la *fake news*. À ce titre, ce glissement en dévoile un autre : les intox expriment, statistiquement, des vérités. Elles sont devenues un phénomène si massif qu'on les observe à la loupe pour comprendre quelles réalités elles dessinent, quelles conséquences elles produisent, quels desseins elles servent. On peut en tirer des données permettant de connaître, et peut-être même de prédire, leurs véritables intentions. Après Facebook, compromis dans le scandale des manipulations de l'électorat américain en 2016, c'est sa filiale Instagram dont l'activité est surveillée de très près par des associations démocratiques en vue de l'élection de 2020 : à travers les faux comptes, informations, photos, c'est un motif authentique, un vrai modèle de manipulation politique que l'on pourrait ainsi prédire. Presser le mensonge jusqu'à lui faire cracher sa vérité. Se cracher dessus pour crier à l'aide... Nous sommes parés. □



Serge Gainsbourg,
Paris, 1980.

Dans la discographie démentielle de Serge Gainsbourg, un disque un peu mineur va fêter en 2020 ses 35 ans. C'est-à-dire l'âge que tout le monde tend à regretter une fois qu'il est dépassé. Un âge pivot ? Cet album, enregistré en concert, intitulé *Live au Casino de Paris*, nous revient beaucoup en mémoire ces temps-ci. Sur sa pochette, Gainsbourg est de profil, on reconnaît sa chemise en chambray, on imagine son jean de la même couleur, ses Repetto blanches. Ses cheveux sont gris, sa veste croisée à rayures est sans doute posée là-bas en coulisses, sur un cintre, à côté d'une ou deux autres du même acabit. Le vestiaire de Gainsbourg résonne encore fortement et annonce les années qui arrivent : minimal, répétitif, impeccablement taillé pour convenir à tous les moments. Il dit la façon dont nous voudrions désormais nous vêtir, et sans doute vivre : avec peu de choses, mais des choses qui durent, possèdent plusieurs vies, plusieurs fonctions, plusieurs possibilités. Dans cette mesure, chaque vêtement devient l'extension d'une vision du monde, d'un rapport aux autres et au futur. Et l'on imagine déjà la façon dont sera pris en charge ce mouvement de fond : à l'érosion des ventes de vêtements, on peut opposer la montée de celles liées au vintage. Et la prise de conscience que la planète est suffisamment encombrée comme ça. Trente-cinq ans plus tard, donc, Gainsbourg donne encore le ton de ce dont nous avons envie et qui résonne toujours dans nos corps – et dans nos oreilles. À ce propos, si vous ne connaissez pas ce *Live au Casino de Paris*, je vous suggère d'en écouter en priorité deux morceaux qui étaient à l'origine interprétés par des chanteuses et que Gainsbourg reprend à son compte. *La Javanaise*, qu'il avait écrite pour Juliette Gréco (peut-être la valse d'amour la plus belle du monde), et *Ballade de Johnny Jane*, d'abord ourdie pour Jane Birkin et le film *Je t'aime moi non plus*. Les entendre dans la bouche de Serge Gainsbourg donne à ces chansons un air différent. C'est ainsi que, trente-cinq ans après leur interprétation au Casino de Paris,

elles conservent un air de fragilité, tout à la recherche d'un affect autre que celui du genre de leur auteur, ici à mi-chemin entre le masculin et le féminin. Chantant ces morceaux qu'il avait écrits pour des femmes, Serge Gainsbourg se dévoile comme un bloc fragile de sensibilité. Et lorsqu'il chante, qu'il murmure même, « le temps ronge l'amour comme l'acide » ou qu'il laisse s'échapper cette phrase assassine « nous nous aimions le temps d'une chanson », passent des émotions folles et l'envie de dire exactement cela à toutes les filles ou les garçons qui nous ont quittés après nous avoir fait croire que les amours étaient éternelles. Des sentiments qui vont bien à l'époque, mieux encore qu'à celle des années 1980, et qui nous font aussi dire que l'essentiel, parfois, c'est d'avoir un vestiaire qui colle à tout et vous abrite de ces mêmes histoires qui prétendent, subrepticement, vous aimer, vous non plus. □

J Ghosn



JOSEPH GHOSN
Directeur
des rédactions
de *Vanity Fair*.

CHARLOTTE RAMPLING
DOCUMENTED BY CRAIG MCDEAN
GIVENCHY.COM



GIVENCHY



GUCCI

BOUTIQUE

#OfCourseAHorse

gucci.com